



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KAIS.KÖN.HOF-



BIBLIOTHEK

509.173-A

INTER FOLIA FRUCTVS



J. M. ANDRADE





Genl. d. ORA. 7613. J. 321/16

Samuel Graf von Linden

Österreichische Nationalbibliothek



+Z256796109

B. 171.

RÉPONSES.

Le petit ouvrage se vend broché au *prix fixe de 35 centimes*.

On accorde seulement aux personnes qui, dans un but de propagande, s'adressent (*franco*) aux deux principaux dépôts établis à Paris, un nombre considérable et progressif d'exemplaires gratuits, selon que la demande est de 10, 50 ou 100.

Vu la modicité du prix, on ne peut accorder ni es-compte, ni emballage ou port gratuit.

On trouve à la librairie de J. LECOFFRE et C^{ie},

LE DIMANCHE DES SOLDATS,

CONTES ET RÉCITS,

PAR ANATOLE DE SÉGUB.

Deuxième édition. — 50 centimes.

On trouve au Bureau central de la Société de S.-Vincent-de-Paul,

RUE GARANCIÈRE, 6

Le Manuel de l'Ouvrier chrétien.....	50 c.
Le Manuel du Soldat chrétien.....	50 c.
Le Manuel du Marin chrétien.....	50 c.
Le Manuel de l'Apprenti et du jeune Ouvrier.....	50 c.

RÉPONSES

COURTES ET FAMILIÈRES

AUX OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES
CONTRE LA RELIGION.

PAR L'ABBÉ DE SÉGUR,

Aumônier de la prison militaire de Paris.

Ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris.

DIXIÈME ÉDITION,
AUGMENTÉE ET REVUE AVEC SOIN.



PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET C^{IE}, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

ET

AU BUREAU CENTRAL
DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT VINCENT-DE-PAUL,
RUE GARANCIÈRE, 6.

1851.

509.173-A.



PRÉFACE.

Voici un petit livre que j'ai fait tout exprès pour vous, mon cher lecteur ; je vous en offre la dédicace, *surtout s'il vous déplaît à la première vue*, c'est signe que vous en avez très-particulièrement besoin.

Un bon livre, dit-on, est un ami.

J'espère, en ce moment, vous présenter un de ces amis-là. Recevez-le comme on reçoit ses amis, avec bienveillance et le cœur ouvert. Je vous l'offre de même.

Quoiqu'il parle de choses un peu sérieuses, j'ai tout lieu de croire qu'il ne vous ennuiera pas. Je le lui ai bien recommandé, et il m'a promis de ne point *prêcher*, mais simplement de *causer*. — Après avoir lu le dernier chapitre, vous me direz s'il a tenu parole.

Vous remarquerez, sans doute, que les préjugés auxquels j'oppose une réponse sont de trois espèces. Les uns viennent *de l'impiété*; ce sont les pires, j'ai commencé par eux : les autres viennent *de l'ignorance*; les autres, enfin, *de la lâcheté*. — J'espère que la plupart de ces objections vous sont étrangères et que jamais vous ne vous les êtes proposées sérieusement.

Je les ai notées néanmoins, comme un préservatif pour l'avenir. C'est le contre-

poison que par précaution je vous donne d'avance.

Je demande au bon Dieu que ces simples causeries vous fassent du bien, qu'elles gagnent votre cœur.

Connaissant par une douce expérience que le vrai bonheur consiste à connaître, à aimer, à servir Dieu, je n'ai point de plus ardent désir que de voir mon bonheur si pur, si solide, devenir aussi le vôtre...

L'intention est bonne ; c'est déjà quelque chose, surtout par le temps qui court. Le livre l'est-il aussi ? Je le désire, quoique je connaisse mon peu d'habileté.

Vous trouverez, sans doute, bien des questions traitées trop brièvement ; mais j'ai craint de vous fatiguer, mon cher lecteur, et j'ai mieux aimé être incomplet

que de vous endormir. Malheur au livre sur lequel on dort !...

Je vous engage, quant à celui-ci, à n'en pas trop lire à la fois ; lisez plutôt avec réflexion, en pesant avec soin les raisons que je vous présente. Je vous demande surtout de chercher de bonne foi la vérité, de ne pas la repousser si elle se présente à votre esprit. Quand le cœur est droit et sincère, le jour se fait bien vite.

RÉPONSES

COURTES ET FAMILIÈRES

AUX OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES

CONTRE LA RELIGION.

I.

NE ME PARLEZ PAS DE RELIGION !

R. Et pourquoi donc ?

La Religion est la connaissance , l'amour et le service de Dieu. C'est la science et la pratique du bien. — Qu'y a-t-il là qui ne soit digne de vous , de tout homme raisonnable et honnête ?

Croyez-moi ; *vous ne connaissez pas la Religion.* Telle que vous vous la représentez , je conçois sans peine qu'elle vous déplaie , qu'elle vous répugne..... mais elle est tout autre qu'on ne se l'imagine dans le monde.

Je viens vous le faire voir dans quelques causeries familières. Je viens vous montrer qu'elle est faite pour vous , et que vous êtes fait pour elle , parce qu'elle ap-

porte la vérité à votre intelligence et la paix à votre cœur ; parce qu'elle vous apprend qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, et que, sans elle, vous êtes un être manqué, perdu, et, dès lors, malheureux.

Quoi de plus digne, d'ailleurs, de l'attention, de l'étude, du respect d'un homme raisonnable que la doctrine qui a formé et nourri le génie d'un Bossuet, d'un Fénelon, d'un Pascal ?

Quoi de plus vénérable, même avant tout examen, que la foi d'un saint Vincent de Paul, d'un saint François Xavier, d'un saint Charles Borromée, d'un saint François de Sales, d'un saint Louis, d'un Bayard, d'un Turenne, d'un Condé ?

« Le plus grand service que j'aie rendu à la France, « disait l'empereur NAPOLEON, c'est d'y avoir rétabli la « religion catholique. Sans la religion, où en seraient « les hommes ? ils s'égorgeraient pour la plus belle « femme, et pour la plus grosse poire ! »

Ah ! si, comme moi, vous la voyiez chaque jour, cette religion bénie, sécher les larmes du pauvre, changer les cœurs les plus vicieux, faire d'un criminel dégradé un saint ; si vous la voyiez répandre partout la vérité, la résignation, l'espérance, la paix, la joie, la pureté dans les âmes, vous changeriez de langage, et vous diriez sans doute : Oh ! parlez-m'en, parlez-m'en toujours ! Éclairez mon esprit de sa lumière ; purifiez mon cœur par ses saintes influences ; par elle, consolez mes douleurs !

Laissez-moi donc vous parler de la religion. Et, pour

vous montrer la réalité de cette douce influence à laquelle je vous invite à ne pas vous soustraire, permettez-moi de commencer nos entretiens par un trait touchant dont j'ai été le témoin, et, je dirai, presque l'acteur ; il parlera, en faveur de ma thèse, plus haut que tous les discours.

Il y a deux ans, un pauvre sergent, condamné à mort, attendait dans la prison militaire de Paris l'exécution de la fatale sentence.

Son crime était bien grave. Il avait tué, avec préméditation, son lieutenant, pour se venger d'une punition dont celui-ci l'avait menacé.

Aumônier de cette prison, je vis le sergent *Herbuel*, et lui apportai les secours de la religion. Repentant déjà de son crime, il les reçut sans difficultés. Dès le deuxième ou troisième jour après sa sentence, il s'approcha des Sacrements, et, à partir de ce moment, cet homme parut tout changé.

« Maintenant, me répétait-il, maintenant, je suis heureux. Je suis prêt : que le bon Dieu fasse de moi ce qu'il voudra. Je suis dans une paix profonde ; je ne regrette la vie que pour pouvoir faire pénitence. » Il se confessait et communiait environ tous les huit jours.

Après deux mois de prison, le 1^{er} novembre (1), on lui notifia l'exécution de sa sentence. Il l'entendit avec le calme d'un chrétien. Son corps était ébranlé par

(1) De l'année 1848.

une sorte de tremblement convulsif ; mais l'âme dominait cette émotion violente , et il gardait toute la paix du cœur. « La volonté de Dieu soit faite, dit-il au commandant. J'avoue que je ne m'y attendais plus, après un aussi long retard !... »

Je restai seul avec lui. Je reçus une dernière fois l'aveu de ses fautes ; puis, je lui apportai le saint Viatique.

Il pria toute la nuit, causant de temps à autre tranquillement avec les deux gendarmes qui le veillaient.

La triste voiture qui devait le conduire à Vincennes arriva vers six heures. Herbuel embrassa le concierge de la prison et le commandant ; aucun ne pouvait retenir ses larmes. Je montai avec lui dans la voiture cellulaire.

Il était paisible, gai même, pendant le trajet. « Vous ne sauriez croire, monsieur l'aumônier, me disait-il, quelle excellente journée j'ai passée hier ! Comme j'étais heureux ! C'était un pressentiment permis par la bonne Providence. Je savais que c'était la Toussaint ; j'ai prié tout le temps... Le soir, j'étais tout content..... *et maintenant je le suis bien encore.* Rien ne peut exprimer *quelle paix j'ai goûtée cette nuit : c'était une joie dont on ne peut se faire une idée.* » — Et il allait à la mort !!...

« La mort, ajoutait-il, n'est plus rien pour moi. — Je sais où je vais ; je vais là-haut, chez mon Père ; je vais *chez nous*... Dans quelques moments j'y serai. — Je suis un grand pécheur, le plus grand de

« tous les pécheurs. Je me mets au plus bas ; j'ai offensé Dieu ; j'ai péché... mais Dieu est bon , et j'ai une confiance immense en lui. »

Et lisant une prière qui lui rappelait la communion : « Mon Dieu est là, » murmurait-il tout bas ; et il était plein de joie.

« Oh ! que je crois fermement, disait-il encore, toutes les vérités de l'Église ! *Oh ! que je suis dans un grand calme !... ET QUEL BEAU JOUR !* — Je vais bientôt être avec Dieu ! » — Et, se tournant vers moi avec un sourire : « Mon père, je vais vous attendre ; je viendrai vous faire entrer à mon tour, ou bien je n'y pourrai rien. » — Puis, rentrant en lui-même : « Je ne suis rien, Dieu seul est tout. Tout ce que j'ai de bon est à lui, vient de lui seul..... Je ne mérite rien ; je suis un grand pécheur ! »

Il me montrait son *Manuel du Chrétien* : « Les soldats devraient toujours avoir ce petit livre-là, et ne le jamais quitter. Si je l'avais lu toute ma vie, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, et ne serais pas où je suis... »

Le moment de l'exécution approchait. Je présentai au pauvre condamné le crucifix ; il le prit avec transport, et, le regardant avec une tendresse inexprimable, il dit doucement et à plusieurs reprises : « Mon Sauveur ! mon Sauveur ! Oui, le voilà bien ! mort pour moi !... Et moi aussi je vais mourir pour vous ! » — Et il baisait la sainte image.

Tout était prêt. On descendit. Herbuel demanda

qu'on lui laissât commander son feu ; on le lui accorda. « J'AI EU LE COURAGE DU CRIME, dit-il, IL FAUT QUE J'AIE CELUI DE L'EXPIATION ! »

Il reçut à genoux une dernière bénédiction. Il se plaça devant le piquet de soldats qui devaient le fusiller. — « Camarades, cria-t-il d'une voix vibrante, je meurs chrétien ! Voici l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Regardez bien ; je meurs chrétien ! » — Et il leur montrait à tous la Croix. — « Ne faites pas ce que j'ai fait ; respectez vos supérieurs ! »

Je l'embrassai une dernière fois... Un instant après, la terrible détonation se fit entendre... et Herbuel parut devant le Dieu, qui pardonne tout au repentir ! ! !.

Que pensez-vous, dites-moi, d'une religion qui fait mourir ainsi un grand coupable ? et n'y a-t-il pas là de quoi vous faire réfléchir ?

II.

IL N'Y A PAS DE DIEU.

R. — *En êtes-vous bien sûr ?* — Et qui donc alors a fait le ciel, la terre, le soleil, les étoiles, l'homme, le monde ?

Tout cela s'est-il fait tout seul ? — Que diriez-vous si quelqu'un, vous montrant une maison, vous affirmait qu'elle s'est faite toute seule ? que diriez-vous même s'il prétendait que cela est possible ? — Qu'il se moque

de vous, n'est-il pas vrai ? ou bien qu'il est faux ; et vous auriez grandement raison.

Si une maison ne peut se faire toute seule, combien moins encore les merveilleuses créatures qui remplissent l'univers, à commencer par notre corps, qui est la plus parfaite de toutes !

Il n'y a pas de Dieu ? — Qui vous l'a dit ? Un étourdi, sans doute, qui n'avait pas vu le bon Dieu, et qui concluait de là qu'il n'existait pas ? — Mais est-ce qu'il n'y a de réels que les êtres que l'on peut voir, entendre, toucher, sentir ? — Votre pensée, c'est-à-dire votre âme qui pense, n'existe-t-elle pas ? Elle existe si bien, et vous en avez le sentiment si intime, si évident, que nul raisonnement au monde ne pourrait vous persuader le contraire. — Avez-vous cependant jamais vu, ou entendu, ou touché votre pensée ? — Voyez donc comme il est ridicule de dire : Il n'y a pas de Dieu, parce que je ne le vois pas.

Dieu est un *pur esprit*, c'est-à-dire un être qui ne peut tomber sous les sens matériels de notre corps, et qui ne se perçoit que par les facultés de l'âme. — Notre âme est aussi un *pur esprit* ; Dieu l'a faite à son image.

On raconte que, dans le dernier siècle, où l'impiété était à la mode, un homme d'esprit se trouvait un jour à souper avec quelques prétendus philosophes qui parlaient de Dieu et niaient son existence. — Pour lui, il se taisait.

L'horloge vint à sonner quand on lui demanda son

avis. Il se contenta de la leur montrer du doigt, en disant ces deux vers pleins de finesse et de bon sens :

Pour ma part, plus j'y pense, et moins je puis songer
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

On ne dit pas ce que ses amis répondirent. Il aurait fallu bien de l'esprit pour se tirer de là.

On cite encore une parole fort piquante d'une dame à un célèbre incrédule de l'école voltairienne. Il avait inutilement tâché de convertir cette dame à son athéisme. Piqué de la résistance : « Je n'aurais pas cru, » dit-il, dans une réunion de gens d'esprit, être le seul « à ne pas croire en Dieu ! »

« Mais vous n'êtes pas le seul, monsieur, lui répliqua la maîtresse du logis ; mes chevaux, mon épagneul et mon chat ont aussi cet honneur ; seulement, » ces pauvres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter. »

En bon français, savez-vous ce que veut dire cette grossière parole : « Il n'y a pas de bon Dieu ? » — La voici fidèlement traduite : « Je suis un méchant qui a grand'peur qu'il n'y ait un Dieu. »

III.

QUAND ON EST MORT, TOUT EST MORT.

R. Oui, chez les chiens, les chats, les ânes, les serins, etc. Mais vous êtes bien modeste si vous vous mettez du nombre.

1° Vous êtes un homme, mon cher, et non pas une bête. Il y a une *petite* différence entre l'un et l'autre. L'homme a une *ÂME*, capable de réfléchir, de faire le bien ou le mal, et cette âme est immortelle ; tandis que la bête n'en a pas, et doit entièrement mourir.

Ce qui fait l'*homme*, c'est l'*âme* ; c'est-à-dire, ce qui pense en nous, ce qui nous fait connaître la vérité et aimer le bien. C'est ce qui nous distingue des bêtes. Voilà pourquoi c'est une si grande injure que de dire à quelqu'un : Vous êtes une bête, vous êtes un animal, vous êtes un chien, etc. C'est lui refuser sa première gloire, celle d'être *homme*.

Donc, dire : « Quand je serai mort, je serai mort tout entier, » c'est dire : « Je suis une bête, une brute et un animal. Et quel animal encore ! Je vaudrais bien moins que mon chien ; car il court plus vite, dort mieux, y voit plus loin, a le nez plus fin, etc., etc. ; moins que mon chat, qui y voit la nuit, qui n'a pas à s'inquiéter de son vêtement, de sa chaussure, etc. En

un mot, je suis la dernière des bêtes, et le plus misérable des animaux. »

Si cela vous fait plaisir, dites-le ; croyez-le, si vous le pouvez ; mais permettez-nous d'être un peu plus fiers que vous, et de déclarer hautement que nous sommes des *hommes*. C'est bien le moins.

2° Eh ! que deviendrait le monde si votre assertion était fondée ? Ce serait un véritable coupe-gorge ! — Le bien et le mal, la vertu et le vice, ne seraient plus que de vains mots, ou plutôt d'odieux mensonges ! Le vol, l'adultère, l'assassinat et le parricide seraient des actions indifférentes, aussi bonnes en elles-mêmes, aussi justes que l'honnêteté, que la chasteté, que la bienfaisance, que l'amour filial.

Pourquoi, en effet, si, d'une part, je n'ai rien à craindre dans une autre vie, et si, d'autre part, je m'arrange avec assez d'adresse pour n'avoir rien à craindre en celle-ci, pourquoi ne volerai-je pas, ne tuerai-je pas, quand mon intérêt m'y engagera ? Pourquoi ne me livrerai-je pas à tous les raffinements du libertinage ? Pourquoi contenir mes passions ? Et ces injustices cachées, et ces mille fautes secrètes d'autant plus criminelles que, pour les commettre, j'aurai mieux pris mes mesures, pourquoi ne les commettrai-je pas ? Je n'ai plus rien à craindre ; ma conscience est une voix menteuse à qui j'imposerai silence..... Une seule chose attirera mon attention ; ce sera d'éviter les regards du commissaire de police et du gendarme. — Le bien, pour moi, comme pour tout

l'homme sensé, sera de leur échapper ; le *maî*, d'être attrapé par eux. — Je jouirai paisiblement du bien d'autrui que j'aurai adroitement volé : je jouirai, en outre, de l'estime universelle ; à la mort, je rentrerai dans le néant, et je ne me distinguerai de mes victimes que par la magnificence de mes funérailles!!...

Si vous entendiez un homme tenir un pareil langage, daigneriez-vous seulement lui répondre ? « Pauvre malheureux ! penseriez-vous, il a perdu la tête. On devrait l'enfermer ; c'est un animal dangereux ; avec de telles idées on est capable de tout. »

Et cependant, si la pelle du fossoyeur marquait la destruction totale de notre être, cet homme qui vous semble, à si juste titre, un fou furieux, serait dans le vrai.

Ce langage si odieux, si absurde, je vous défierais de le confondre ?

S'il n'y a pas une vie future, je vous défie de me montrer en quoi saint Vincent de Paul est plus estimable que Cartouche. — Le bien et le mal ne sont plus que des mots!!...

Par les fruits, jugez donc l'arbre, comme l'enseignent le bon sens et l'Évangile. — Par les horribles conséquences, jugez le principe.... Et osez répéter encore : « Quand on est mort, on est mort tout entier ! » — Nous saurons désormais ce que cela veut dire !...

2^e Mais si vous jugez l'arbre par ses fruits, vous pour-

vez aussi bien le juger *par les gens qui le cultivent*, et vous arriverez à la même conclusion.

Quels sont les hommes à qui l'on entend dire que tout finit à la mort, qu'il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas de vie future?... Connaissez-vous un bon père de famille, un époux ou une épouse chaste, un homme rangé, honorable, vertueux, qui prêche de telles doctrines ?

Il n'y a que le vice qui ait le triste pouvoir de les suggérer à l'homme. Celui-ci ne les admet, il ne les prêche que lorsqu'une conduite déshonorante lui fait craindre la justice de Dieu et la réprobation des hommes. Il espère par là étouffer d'importuns remords, tromper l'opinion publique, se faire juger avec plus d'indulgence.

En donnant ce grossier matérialisme comme résultat de la réflexion et des lumières, il espère se donner un grand nombre de semblables qui le rassure, et conquérir, en faveur de la débauche, du libertinage, de l'irréligion, de la paresse et de tous les désordres, une désolante majorité !....

4° Mais ne croyez pas que cette religion du néant soit chez les impies à l'état de conviction, de croyance profonde. Ce sont des paroles ; rien de plus.

Voyez-les, en effet, au moment de leur mort..... Quel changement de ton et de langage ! Ont-ils donc, avant de tomber malades, étudié la religion ? ont-ils réfléchi davantage ? — Non ; ils sont près de mourir ; ils sont devant LA VÉRITÉ prête à les juger !... Voilà

tout !—La tourbe impure des passions a fui devant sa redoutable lumière, et c'est le cri si longtemps étouffé de leur conscience que vous entendez alors (1) !

Alors ils ne méprisent plus les prêtres. Alors ils ne tournent plus en ridicule la confession, la communion, la prière ! Alors ils ne trouvent plus que l'enfer et le paradis soient des contes bleus, propres à amuser les vieilles femmes !

5° Ce n'est pas moi seul, du reste, qui m'élève ici contre eux ; c'est la voix du genre humain tout entier.

Il n'est pas un peuple, dans quelque temps, dans quelque pays que vous le preniez, qui n'ait cru à la vie future.

Je n'en veux pour preuve que le culte rendu aux morts.

Partout et toujours on a respecté les morts ; partout et toujours on a prié, fait prier pour son père, pour sa mère, pour son enfant, pour son ami enlevés par la mort. — Sur quoi repose cette pratique universelle, si ce n'est sur un sentiment invincible d'immortalité, qui proclame que le trépas n'est qu'un changement de vie ?

« Pourquoi pleurer ? disait à son épouse et à ses

(1) Il y a quelques exceptions, je le sais ; tous ceux qui ont nié une autre vie, ne se convertissent point à la mort. L'ignorance, l'abrutissement causé par certaines passions, un vain espoir de guérison, surtout l'entêtement de l'orgueil, sont cause quelquefois que l'impie meurt comme il a vécu... Mais l'exception prouve la règle ; et on peut affirmer hautement que l'athée, le matérialiste sont des menteurs effrontés.

« enfants Bernardin de Saint-Pierre mourant: Ce qui
« vous aime en moi vivra toujours.... Ce n'est qu'une
« séparation momentanée ; ne la rendez pas si doulou-
« reuse !... *Je sens que je quitte la terre, non la*
« *vie.* »

Telle est la voix de la conscience ; telle est la voix, la douce et consolante voix de la vérité ! Telle est aussi la solennelle parole du Christianisme. Il nous montre la vie présente comme une épreuve passagère que le bon Dieu couronnera d'un éternel bonheur. Il nous excite à mériter ce bonheur par le sacrifice et par le fidèle accomplissement du devoir. Arrivé à son heure dernière, le chrétien remet avec confiance son âme entre les mains de son Dieu ; et à une vie pure, sainte et paisible, succède une éternité de joies !:::

Loin de nous donc, loin de notre France si éclairée, ce désolant matérialisme qui voudrait nous ravir de si sublimes espérances ! Loin de nous ces mensonges qui avilissent le cœur, qui détruisent tout ce qui est bon, tout ce qui est respectable et doux sur la terre !

Loin de nous la doctrine qui ne veut laisser au pauvre, qui souffre et qui pleure, à l'innocent opprimé, que le désespoir pour partage !...

La conscience humaine la repousse avec mépris !

IV.

C'EST LE HASARD QUI MÈNE TOUT, AUTREMENT IL N'Y AURAIT PAS TANT DE DÉSORDRE SUR LA TERRE. QUE DE CHOSES INUTILES, IMPARFAITES, MAUVAISES! IL EST CLAIR QUE DIEU NE S'OCCUPE PAS DE NOUS.

R. 1° Croyez-vous sincèrement ce que vous dites là? Permettez-moi d'en douter. Ce sont de ces pensées qui ne viennent guère à l'esprit que lorsque le cœur est malade.

Méfiez-vous de vous-même; la passion porte à la tête aussi bien que le vin, et cette dangereuse ivresse fait déraisonner plus encore que l'autre.

Quelle est la conséquence pratique immédiate de cette parole : « Dieu ne s'occupe pas de moi? » N'est-ce pas, je vous le demande, la liberté de suivre, sans vous gêner, vos mauvais penchants? — Et ne pourrais-je pas la traduire ainsi : « J'ai envie de faire tel « péché, et je voudrais bien le pouvoir commettre à « mon aise, sans remords et sans crainte? »

2° Qu'est-ce, dites-moi, que ce *hasard* que vous mettez à la place de la Providence de Dieu? — *Un je ne sais quoi*, inconnu de tout le monde, que nul n'a jamais pu définir, qui n'est rien, et qui cependant fait tout, gouverne tout, est maître absolu de tout.

Voulez-vous que je vous dise ce que c'est que le

hasard, ou le *sort*, ou le *destin*, comme vous voudrez l'appeler? — CE N'EST RIEN. C'est un mot vide de sens, inventé par l'impie, pour remplacer le nom, pour lui si redoutable, de la *Providence*. — C'est un langage plus commode, et qui a l'air d'expliquer les choses, mais qui, par le fait, est un non-sens et une niaiserie.

Le hasard ne mène rien, parce qu'il n'est rien.

Dieu seul, souverain Seigneur et Créateur unique de tous les êtres, les gouverne tous, les surveille tous, les coordonne tous par sa PROVIDENCE; c'est-à-dire que, dans sa sagesse, dans sa bonté, et dans sa justice infinies, il les conduit tous en général, et chacun en particulier, à leur fin dernière (qui est lui-même), par les voies qu'il sait les plus convenables.

De même qu'il a tout créé sans effort, il conserve et gouverne tout sans fatigue; et il n'est pas plus indigne de sa grandeur de s'occuper de toutes ses créatures que de les faire toutes.

A la fois, par le seul fait de son être infini, il sait tout, il voit tout, il conduit tout, sans changement ni peine d'esprit.

En s'occupant des êtres les plus imperceptibles, il s'occupe en même temps, avec une science, une sagesse et une bonté égales, de ses plus excellentes créatures. Et l'impie est vraiment trop bon quand il a peur que tant de besogne ne fatigue le bon Dieu.

Non, non; calmez vos inquiétudes! Dieu surveille toutes les créatures, et surtout il vous surveille, *vous*,

sa créature raisonnable, qu'il a créée pour le connaître, l'aimer et le servir, et pour mériter par là de le posséder pendant l'Éternité.

3° Vous niez cette sollicitude divine, parce que, dites-vous, vous voyez des désordres dans le monde? Vous demandez pourquoi tant de choses inutiles? pourquoi tant d'imparfaites? pourquoi tant de mauvaises? Vous demandez pourquoi celui-ci est né pauvre, et celui-là riche? pourquoi tant d'inégalités dans les conditions humaines? pourquoi tant de peines, tant d'afflictions chez les uns, tant de prospérités chez les autres? — A vous entendre, tout va pêle-mêle, et vous auriez bien mieux arrangé les choses!

Mais qui vous a dit, rare génie, que ce qui vous choque si fort soit réellement un désordre? Quoi! vous jugez qu'une chose est inutile dans le monde parce que vous ne savez pas à quoi elle sert! Vous pensez qu'elle est mauvaise parce que vous ignorez à quoi elle est bonne.

Qui êtes-vous, je vous prie, ignorante petite créature, bornée dans votre intelligence, dans votre force, dans tout votre être, pour juger l'œuvre de CELUI qui est la TOUTE-PUISSANCE, la TOUTE-SAGESSE, la TOUTE-BONTÉ, la TOUTE-JUSTICE?

Voilà certes une étrange prétention! Si un ignorant, qui ne sait pas lire, ouvrirait un volume de Corneille ou de Racine, et, voyant tant de lettres inconnues, rangées en mille manières différentes, les unes réunies aux autres, quelquefois huit ensemble, quelquefois

six, d'autres fois trois, ou sept, ou deux; pour composer les mots; voyant plusieurs lignes qui se suivent l'une l'autre, celle-ci au commencement d'une page, celle-là à la fin; plusieurs feuillets rangés, l'un en tête du livre, l'autre au milieu, l'autre à l'extrémité; apercevant des endroits blancs, d'autres chargés d'impression; ici des lettres majuscules, là des lettres moindres, etc.; si, voyant tout cela, à quoi il ne comprend rien, il demandait pourquoi ces lettres, ces feuilles, ces lignes, sont mises en ce lieu plutôt qu'en cet autre; pourquoi ce qui est au commencement n'est pas au milieu ou à la fin; pourquoi la vingtième page n'est pas la cinquième, etc., on lui dirait : « Mon ami, c'est un grand poète, un homme de génie qui a disposé cela de la sorte pour exprimer ses pensées, et si l'on mettait une page au lieu d'une autre, si on transposait, non-seulement les lignes, mais même les mots ou les lettres, il y aurait du désordre dans ce bel ouvrage, et le dessein de l'auteur serait anéanti. »

Et si cet ignorant voulait faire l'entendu et se mêlait de censurer l'ordre de ce volume; s'il venait à dire : « Mais il me semble qu'il eût été bien mieux de réunir toutes les lettres qui se ressemblent, les grosses avec les grosses, les petites avec les petites; c'eût été un plus bel ordre de faire tous les mots de même longueur, de les composer du même nombre de lettres; pourquoi ceux-ci sont-ils si courts, et ceux-là si longs? etc. Pourquoi du blanc ici, et non pas là? Tout cela est mal coordonné; il n'y a pas d'ordre. Celui qui a fait

est ouvrage n'y entend rien ; tout est jeté au hasard. »

— Vous lui répondriez : « Ignorant que vous êtes ! C'est vous-même qui n'y entendez rien. Si les choses étaient disposées selon votre idée, il n'y aurait ni sens ni raison dans ce livre. Tout est bien comme il est. Une intelligence plus grande cent fois que la vôtre a présidé et préside toujours à cette disposition ; et si vous n'en savez pas la raison, ne vous en prenez qu'à votre ignorance ! »

Ainsi faisons-nous quand nous critiquons les œuvres de Dieu !

C'est son *grand Livre* que nous regardons quand nous jetons les yeux sur le monde. Tous les siècles en sont comme les pages qui se suivent l'une l'autre ; toutes les années en sont comme les lignes ; et toutes les créatures différentes, depuis l'ange, depuis l'homme, jusqu'aux derniers brins d'herbe et aux plus petits grains de la poussière, en sont comme les lettres, disposées chacune en leur place propre par la main de ce grand Compositeur, qui seul connaît ses éternelles conceptions et l'ensemble de son ouvrage.

Si vous demandez pourquoi une créature est plus parfaite que l'autre ; pourquoi celle-ci est mise à cette place, et celle-là à cette autre ; pourquoi le froid d'hiver, et pourquoi la chaleur d'été ; pourquoi la pluie en ce moment, et non en cet autre ; pourquoi cet accident de fortune, de santé ; pourquoi cette maladie ; pourquoi la mort de ce jeune enfant, auprès de ce vieillard qui demeure ; pourquoi cet homme bien-

faisant enlevé par la mort, et non pas ce méchant qui ne fait que le mal? etc.; je vous répondrai qu'une intelligence *infinie*, qu'une sagesse *infinie*, qu'une justice, qu'une bonté *infinies* ont ainsi réglé les choses, et qu'il est certain que tout est dans l'ordre, bien que cela ne nous semble point ainsi.

Je vous répondrai, que pour juger sainement une œuvre, il faut la connaître *entièrement*; il faut l'embrasser dans son ensemble et dans ses détails, comparer les moyens avec la fin qu'ils doivent atteindre. Or, quel homme, quelle créature est jamais entrée dans le secret des conseils éternels du Créateur?

Cela serait surtout nécessaire pour apprécier la sagesse et la justice de la Providence relativement aux hommes raisonnables et *libres*, capables de faire le bien et le mal, capables de mériter et de démériter.

On verrait alors l'Éternité ouverte devant nous, et rétablissant merveilleusement ce qui semblait injustice sur la terre. « Pourquoi, se disait-on, Dieu ne punit-il pas ce grand coupable? Pourquoi ce méchant comblé de prospérités, et cet homme de bien accablé de tant de maux? Quel soin Dieu prend-t-il donc de cela? où est sa justice? où est sa sagesse? où est sa bonté? »

Voici l'Éternité qui explique le mystère! Il était juste et sage de récompenser par les passagères prospérités de la terre le peu de bien qu'avait fait cet impie, ce grand pécheur que l'Éternité devait punir. Et ces justes, que le monde réputait si malheureux,

payaient justement par des afflictions passagères la peine des fautes légères échappées à la faiblesse humaine ; l'Éternité bienheureuse était la récompense de leur vertu !

C'est encore l'Éternité qui nous explique comment l'adversité est souvent un bienfait, en ce sens qu'elle ramène à Dieu l'âme qui l'oubliait au milieu des jouissances. Combien d'âmes dans le Ciel remercient et remercieront Dieu de les avoir visitées sur la terre par la souffrance ! — La richesse, au contraire, la prospérité temporelle sont souvent une punition. Combien, à cause de ces biens périssables, ont méprisé et perdu les biens éternels ! Combien maudiront pendant l'Éternité, ces plaisirs, ces honneurs, ces richesses qui les ont perdus !

C'est à la mesure de l'Éternité qu'il faut juger tout ce qui arrive à l'homme en ce monde. Hors de là, il est impossible de rien comprendre aux desseins de Dieu sur nous.

Réformons donc désormais notre manière de voir. Ne jugeons plus notre Grand Juge ! — Ni vous, ni moi, croyez-le bien, n'avons la vue aussi longue que lui.

Ce qu'il fait est bien fait, et, s'il permet le mal, c'est toujours pour un plus grand bien.

Ne vous souvenez-vous plus du jardinier de la fable ? — Il se trouvait, dans son jardin, près d'une grosse citrouille.

« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Eh ! parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà !
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
Et pourquoi, par exemple
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris ; plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »

Il faisait chaud ; l'ami Garo était fatigué ; il se couche au pied d'un des chênes voisins. Il commençait à s'endormir, quand un gland se détache et, du haut de l'arbre, lui tombe sur le nez. Garo, réveillé en sursaut, pousse un cri, et voyant la cause de son accident :

« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu ; sans doute il eut raison.
J'en vois bien à présent la cause. »
*Et, louant Dieu de toute chose,
Garo revint à la maison.*

Faites comme ce brave homme ; et, loin de nier la divine Providence, gardez-vous même de vous en plaindre.

V.

LA RELIGION EST BONNE POUR LES FEMMES.

R. Et pourquoi donc pas pour les hommes ?

Ou elle est vraie, ou elle est fausse. Si elle est vraie, elle est aussi vraie (et dès lors aussi *bonne*) pour les hommes que pour les femmes. Si elle est fausse, elle n'est pas meilleure pour les femmes que pour les hommes ; car le mensonge n'est bon pour personne.

Oui, certes, « la Religion est bonne pour les femmes ; » mais aussi, et absolument pour les mêmes raisons, elle est bonne pour les hommes.

Comme les femmes, les hommes ont des passions, souvent fort violentes, à combattre ; et comme les femmes, les hommes ne les peuvent vaincre sans la crainte et l'amour de Dieu, sans les moyens puissants que la religion seule leur présente.

Pour les hommes comme pour les femmes, la vie est remplie de devoirs difficiles et pénibles : devoirs envers Dieu, devoirs envers la société, devoirs envers la famille, devoirs envers soi-même.

Pour les hommes comme pour les femmes, il y a un Dieu à adorer et à servir, une âme immortelle à sauver, des vices à éviter, des vertus à pratiquer, un paradis à gagner, un enfer à éviter, un jugement à crain-

dre, une mort sans cesse menaçante à laquelle il faut se préparer.

Pour les uns comme pour les autres, Jésus-Christ est mort sur la croix, et ses commandements regardent tout le monde.

La religion est donc aussi bonne pour les hommes que pour les femmes ; et s'il y a une différence, c'est qu'elle est encore plus nécessaire aux hommes qu'aux femmes, surtout aux hommes jeunes. Ils sont en effet exposés à plus de dangers ; ils peuvent faire le mal plus facilement, et ils sont plus entourés de mauvais exemples, principalement en ce qui touche les mauvaises mœurs, l'intempérance et la négligence des devoirs religieux.

Ils ont donc encore plus besoin du préservatif, puisque le mal qui les menace est plus grave et plus imminent.

VI.

IL SUFFIT D'ÊTRE HONNÊTE HOMME ; C'EST LA MEILLEURE DES RELIGIONS. CELA SUFFIT.

R. Oui, pour ne pas être pendu ; mais non pas pour aller au ciel. — Oui, devant les hommes ; non, devant Dieu, le souverain Juge.

« 1° Il suffit d'être honnête homme ? » dites-vous. —

Soit ; mais entendons-nous. Qu'appellez-vous un *honnête homme* ? — Voilà une parole qui me paraît bien élastique, bien commode, et qui se prête à tous les goûts.

Demandez, en effet, à ce jeune homme aux mœurs déréglées, si, avec la conduite plus que légère qu'il mène, on peut être *honnête homme* ? — « Quelle question ! vous répondra-t-il ; des folies de jeunesse n'empêchent nullement d'être honnête homme. J'ai, certes, la prétention de l'être ; et je voudrais bien voir que quelqu'un vînt me contester ce beau titre ! »

Demandez ensuite à cet avide marchand, qui apprête ses étoffes de qualité inférieure et les vend comme étant de première qualité ; à cet ouvrier qui travaille moitié moins quand on le paye à la journée que lorsqu'il est à ses pièces ; à ce patron qui abuse de la misère des temps pour ravir à ses ouvriers le repos nécessaire du dimanche ; demandez-leur si ce qu'ils font-là les empêche d'être des *honnêtes gens* ? Et aucun d'eux n'hésitera à vous répondre qu'il est un honnête homme, et que ces petites ruses, ces habiletés ne font rien à l'affaire.

Demandez encore à ce dissipateur si sa prodigalité, à ce vieillard si son avarice sordide, à cet habitué du cabaret si l'ivrognerie détruisent leur *honnêteté* ? Et chacun demandera grâce pour sa passion favorite, tout en se proclamant honnête et très-honnête homme !

Ainsi, de l'aveu même des *honnêtes gens* dont il est question ici, un homme débauché, trompeur, ivrogne, avare, usurier, prodigue, libertin, peut être un

honnête homme, et nul ne peut lui dénier ce titre, pourvu qu'il n'ait point volé d'argent ou assassiné !!

Ne trouvez-vous pas cette nouvelle morale fort com-mode ? Quiconque n'a rien à démêler avec la cour d'assises n'aura point de compte à rendre à Dieu. — Ce ne sera plus au cœur, ce sera à l'épaule désormais qu'il faudra regarder pour juger les gens ; et quiconque n'aura point le T. F. ou le T. P. (1), sera réputé bon pour le Ciel !!

Quelle *religion* que celle de l'honnête homme ! — Et vous dites que c'est là votre religion ? que c'est la meilleure des religions ? une religion qui permet tout, hormis le vol et l'assassinat !! Mais vous n'y pensez pas ? C'est une perversion et une abominable doctrine, et non point une religion.

2° « Mais, dites-vous, j'entends alors par *honnête homme* plus que l'on n'entend d'habitude. J'appelle HONNÊTE HOMME *celui qui remplit bien tous ses de-voirs, qui fait le bien et évite le mal.* »

Et moi, je vous réponds alors et j'affirme, appuyé sur l'expérience, que si vous êtes tel que vous dites sans l'aide puissante de la Religion, vous êtes la huitième merveille du monde, mais qu'il y a cent à parier contre un que vous ne l'êtes pas.

Car vous ne me ferez pas croire que vous n'avez point de passions, de penchants déréglés ; tout homme en a, et beaucoup. — Si donc vous êtes enclin au li-

(1) Travaux forcés ; travaux à perpétuité.

bertinage, à la gourmandise, aux plaisirs des sens, qui vous modérera ? — Si vous êtes porté à la violence ou à la paresse, ou à *l'orgueil*, qui dominera ces passions ? Qui retiendra votre bras ? qui arrêtera votre langue ? — La crainte de Dieu ? — Mais il n'en est pas question dans cette religion de l'honnête homme. — La voix de la raison ? — Mais nous savons ce que vaut le raisonnement aux prises avec une passion violente. — Quoi donc ? Je ne vois pas autre chose que la crainte de la police, la force brutale. Mais alors, quelle noble religion !... Je vous en fais mon compliment. — J'aime mieux la mienne.

Seule, la Religion chrétienne offre des remèdes efficaces à nos passions, et oppose un frein suffisant à leurs emportements. — A moins d'admettre qu'un homme est impeccable, qu'il est un ange (ce qui n'est pas), il est nécessaire de conclure que sans les puissants secours que nous donne le Christianisme, nous ne pouvons être **CONSTAMMENT** *fidèles à tous les grands devoirs dont l'observation constitue le véritable honnête homme*. Sans le Christianisme, nous ne pouvons surtout les remplir avec cette droiture d'intention qui en fait toute la beauté morale.

Les chrétiens les plus vertueux (tant est grande cette faiblesse humaine dont vous vous prétendez exempt !) manquent eux-mêmes parfois à leurs devoirs, malgré la force surhumaine qu'ils puisent dans la foi. Et vous, privé de ce frein tout-puissant, abandonné aux inclinations de la nature, exposé aux mille dan-

gers du monde, vous prétendriez être toujours fidèle ?

Je l'affirme avec assurance, celui qui, n'étant pas chrétien, se dit *honnête homme* (dans le sens que nous avons indiqué tout à l'heure), ou bien se fait à lui-même une grossière illusion, ou bien ment à sa conscience.

3° Mais je vais plus loin. Alors même que je vous verrais remplir parfaitement vos devoirs de citoyen, de père, d'époux, de fils, d'ami, en un mot les devoirs qui font l'*honnête homme* selon le monde, je vous dirais encore : « Cela ne suffit pas ! »

Non, *cela ne suffit pas*. — Et pourquoi ? — Parce qu'il y a un Dieu qui règne dans les Cieux, qui vous a créé, qui vous conserve, qui vous appelle à lui, qui vous impose une loi. — Parce que, vous avez envers ce grand Dieu des *devoirs* d'adoration, d'actions de grâces, de prière, aussi rigoureux, aussi nécessaires, et même plus essentiels, plus imprescriptibles que vos devoirs vis-à-vis de vos semblables. — Ces derniers devoirs pourraient cesser, en effet, si vous veniez à être séparé du reste des hommes, tandis que partout et toujours vos obligations envers Dieu subsisteraient ; partout et toujours il y aurait pour vous obligation de croire en lui, de l'aimer, de l'adorer, de le prier.

Un ingrat peut-il se dire : « Je suis bon ; je n'ai rien à me reprocher ? » — Non, certes ! — Eh bien ! vous êtes un ingrat, vous, honnête homme du monde, qui oubliez le bon Dieu ! — Il est votre Père ; vous lui devez l'être, la vie, l'intelligence, la dignité morale, la santé, les biens, tout ; il a créé le monde pour vous, pour

votre utilité, pour votre agrément. — Il vous prépare dans le Ciel un magnifique bonheur. — Il est votre Seigneur; il est votre Maître; il vous bénit; il vous pardonne; il vous aime; il vous attend!...

Et vous, que lui rendez-vous en échange? Quel amour, quel respect, quel hommage? Vous discutez froidement les prétextes qu'inventent ses ennemis pour vous soustraire à son service! Vous n'avez peut-être que des sarcasmes, de la haine, du mépris pour tout ce qui se rattache à son culte! Vous ne le priez pas. Vous ne l'adorez pas. Vous ne le remerciez pas. Vous plaisantez de la foi à sa parole, de la pratique de sa loi!!...

Ingrat! — Et vous n'avez rien à vous reprocher? Et vous remplissez tous vos *devoirs*?...

Cessez, croyez-moi, de vous faire cette illusion! A quoi bon se séduire soi-même? A quoi bon dissimuler ses torts?

Reconnaissons bien plutôt que le joug de la Religion, c'est-à-dire du devoir nous a effrayés, et que c'est pour nous en décharger sans trop d'impudence que nous avons imaginé cette *religion de l'honnête homme*.

Non-seulement elle ne suffit pas, mais elle n'est, à vrai dire, qu'un mot sonore, vide de sens, destiné à pallier, aux yeux du monde et à nos propres yeux, des désordres, des faiblesses dont la pratique du Christianisme est le seul remède.

VII.

**MA RELIGION, A MOI, C'EST DE FAIRE DU BIEN
AUX AUTRES.**

R. Rien de mieux que d'aimer les autres et de leur faire du bien. C'est aussi ce que la Religion chrétienne nous ordonne avec le plus d'insistance; elle va même jusqu'à assimiler ce devoir au grand et fondamental devoir d'aimer Dieu : « Tu aimeras, nous dit-elle, le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur; » c'est là le premier commandement. Et voici le second, *qui est semblable au premier* : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Ce sont les propres paroles de Jésus-Christ (Év. s. Matth., ch. 22); mais il ajoute quelque chose à quoi vous ne prenez pas garde : « *En ces deux commandements* consiste toute la loi. »

Vous, dont la religion, dites-vous, consiste seulement à faire du bien aux autres, vous supprimez un des deux commandements, le principal, celui qui, ordinairement, fait naître l'autre, qui le développe, l'alimente, le fait monter jusqu'à l'héroïsme, celui qui l'élève à la hauteur d'un devoir *religieux*, le commandement de l'amour de Dieu et l'obligation de le servir.

Il faut avoir ses *deux* jambes pour marcher, n'est-il

pas vrai? Également, pour remplir notre destinée sur la terre et arriver au ciel, il faut la pratique des *deux* grands commandements : 1° Tu aimeras ton Dieu. 2° Tu aimeras tes frères comme toi-même.

Aussi le deuxième subsiste-t-il bien rarement là où ne règne pas le premier; l'expérience de dix-neuf siècles est là pour l'attester. Les chrétiens qui appuient l'amour de leurs semblables sur l'amour de Dieu sont les seuls qui les aiment *véritablement, efficacement, purement et constamment*.

Quels ont été les plus grands bienfaiteurs de l'humanité souffrante? Des *Saints*, c'est-à-dire des hommes brûlant de l'amour de Dieu.

Pour n'en citer qu'un, entre tous, voyez *saint Vincent de Paul*, ce héros de la charité fraternelle, ce père de tous les malheureux, qui fait encore du bien par toute la terre au moyen des œuvres bienfaisantes qu'il a fondées! Qu'était Vincent de Paul? Un prêtre, un homme de l'Église! Où puisait-il ce prodigieux dévouement envers ses semblables? Dans l'amour de Dieu, dans la pratique de la religion de Jésus-Christ.

Quelles sont les institutions de bienfaisance qui prospèrent le plus (pour ne pas dire qui prospèrent *seules*)?

Quelles sont celles qui vivent, qui se développent, qui subsistent à travers les siècles? Celles que fonde l'Église; celles qui reposent sur une pensée religieuse; celles que couronne la croix de Jésus-Christ!

Qui a fondé les hospices? L'Église.

Qui a recueilli dans tous les temps, qui, de nos jours encore, malgré les entraves que d'aveugles gouvernements lui suscitent, recueille toutes les misères soit de l'âme, soit du corps, soit de l'enfance, soit de l'âge viril, soit de la vieillesse? L'Église.

Qui a créé, pour soulager chacune de ces misères, des ordres religieux d'hommes et de femmes, appliqués les uns aux petits enfants abandonnés, les autres à l'éducation des pauvres, les autres au soin des malades, ceux-ci au soin des fous, ceux-là à la rédemption des captifs, à l'hospitalité des voyageurs, etc., etc., etc.? L'Église, et l'Église seule.

C'est elle qui enfante les plus parfaits dévouements à l'humanité; c'est elle qui fait la *sœur de charité*, comme elle fait le *missionnaire* et le *moine du Saint-Bernard*! Toujours l'amour de Dieu, comme fondement le plus solide de l'amour des hommes!

De notre temps, plus que jamais, on parle beaucoup d'humanité, de fraternité, d'amour des pauvres. On bâtit des systèmes; les belles paroles ne coûtent rien: on fait des livres et des discours. Pourquoi tout cela a-t-il si peu de résultats? parce que la Religion ne vivifie pas ces efforts. Un effet ne peut exister sans sa cause; la cause, le principe le plus fécond de la charité fraternelle, est la charité divine ou l'amour de Dieu.

Méfiez-vous donc des beaux systèmes de fraternité

qui font abstraction de la religion. Sans Notre-Seigneur Jésus-Christ il n'y a pas d'amour des hommes *efficace, pur, solide et durable*.

VIII.

LA RELIGION, AU LIEU DE TANT PARLER DE L'AUTRE VIE, DEVRAIT PLUTÔT S'OCCUPER DE CELLE-CI, DÉTRUIRE LA MISÈRE, ET NOUS DONNER LE BONHEUR.

R. Sous cette plainte irréfléchie est cachée une de ces grandes questions toujours actuelles, toujours brûlantes, qui touchent à ce qu'il y a de plus intime en nous : *la question DU BONHEUR*.

Vous cherchez le bonheur ; vous voulez être heureux. — Vous avez raison. Dieu, dans sa paternelle bonté, n'a pu vous créer que pour vous rendre heureux.

Cherchez donc le bonheur..... mais gardez-vous de vous tromper dans le choix des moyens ! Plusieurs voies sont ouvertes devant vous : *une seule* est la vraie... malheur à qui en prend une fausse ! !...

Cette erreur est plus facile que jamais de nos jours ; car jamais, je pense, la France n'a été inondée de plus de doctrines mensongères sur ce sujet. — Des hommes coupables ou égarés répandent de tous côtés,

et par les mille moyens que fournit la presse, des doctrines qui, flattant toutes les passions, pénètrent aisément dans l'esprit des populations.

Ils veulent nous persuader que nous ne sommes sur la terre que pour jouir ; que les espérances de la vie future sont des chimères ; que le bonheur consiste dans la prospérité matérielle, dans l'argent et dans les jouissances que procure l'argent. — Quelques-uns, plus audacieux et plus logiques, ajoutent que, pour se procurer cet argent et ces jouissances, tous les moyens sont bons, et qu'il faut, dût périr la société, dût périr la famille, dût périr la Religion, il faut que tout le monde arrive à ce parfait bonheur terrestre. L'état actuel de la société humaine est vicieux, disent-ils ; il faut tout détruire, tout changer ; il faut que la terre change de face ; alors tout le monde sera heureux.

Cette doctrine, vous ne la connaissez que trop ; c'est le COMMUNISME (1).

Je ne vous ferai pas l'injure de vous prouver que ce bonheur de jouissance est *dégradant*. Cela saute aux yeux. Ce qui nous distingue des bêtes, le bien, la vertu,

(1) On l'appelle encore *Fouriérisme*, *Socialisme*, *Saint-Simonisme*, etc. Le fond de ces systèmes est le même ; quant à la morale, ils ne diffèrent que par des détails d'application peu essentiels.

Pour les savants, cette doctrine s'appelle *Panthéisme*. La morale du Panthéisme est la même que celle du Communisme. C'est le Communisme parlant latin et habillé en pédagogue et en pédant.

le dévouement, l'ordre moral, il l'anéantit. L'homme ne diffère plus de son chien que par la peau et la figure ; le *bonheur* est le même pour l'un comme pour l'autre, la satisfaction de tous ses penchants, la jouissance !

Mais ce dont on n'est point assez convaincu, et ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est *l'impossibilité pratique* de la doctrine communiste, *l'absurdité* de son bonheur universel.

Je voudrais vous faire toucher du doigt *son opposition absolue avec la nature des choses, avec les faits existants que nul ne peut changer* ; vous convaincre qu'elle n'est qu'un rêve, une dangereuse et ridicule utopie, et que sous les grands mots dont elle se pare il n'y a rien.

S'il est un fait avéré, aussi clair que la lumière du soleil, c'est sans contredit la triste nécessité où nous sommes tous ici-bas de souffrir et de mourir ; c'est la condition humaine dans ce qui lui est *essentiel* sur la terre ; c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où seront nos enfants, d'où nul effort humain ne nous peut retirer.

Y a-t-il, je le demande, ici-bas, et n'y aurait-il pas *toujours, toujours et toujours*, des maladies, des peines, des douleurs ? y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des veuves et des orphelins ? des mères pleurant inconsolables devant le berceau vide de leur enfant ?...

Y a-t-il et n'y aura-t-il pas toujours des conflits de

caractères, des chocs de volonté, des déceptions profondes ?

Rien pourra-t-il changer cet état de choses ? *Une organisation nouvelle de la société*, QUELLE QU'ELLE SOIT, empêchera-t-elle que nous ayons des maladies, des souffrances, des fluxions de poitrine, la fièvre, la goutte, le choléra ? que nous perdions ceux que nous aimons ?... Empêchera-t-elle les intempéries si désagréables des saisons, la rigueur du froid d'hiver, l'ardeur brûlante du soleil d'été ?... Empêchera-t-elle que l'homme n'ait des vices ? qu'il n'ait de l'orgueil, de l'égoïsme, de la violence, de la haine ?

Empêchera-t-elle surtout de MOURIR ?

Tout cela est-il ou n'est-il pas ? Et n'est-il point aussi certain, aussi indubitable que *cela est*, qu'il est certain que *cela sera toujours* ? Il faudrait avoir perdu la tête pour le nier.

Et que devient, dites-moi, en présence de ce *fait*, que devient, au milieu de tant de maux inévitables, *cette jouissance constante*, CE BONHEUR TERRESTRE PARFAIT que nous promet le Communisme ? — La seule approche de la maladie, du chagrin et de la mort, suffit pour l'anéantir !... Et ces terribles ennemis sont toujours à notre porte.

Donc, votre Communisme, votre Socialisme (appelez-le comme vous voudrez) est un rêve, une vaine utopie, contraire à la nature des choses.

Donc, il se trompe, ou il me trompe, quand il me promet le bonheur sur la terre, où il ne peut être, et

quand il le fait consister dans un état impossible de jouissances.

Donc, il faut que je le cherche autre part ; car il est quelque part, je le sais ; la sagesse, la bonté, la puissance de Dieu m'en sont un sûr garant...

Où donc ? — Là où me le montre le Christianisme : *en germe sur la terre, en perfection dans le Ciel.*

Le Christianisme, lui, s'accorde parfaitement avec le grand fait de notre condition mortelle. Il nous explique le redoutable problème de la souffrance et de la mort.

Il nous y fait voir la punition du péché. Il nous montre, dans les peines inévitables de la vie, des afflictions passagères destinées, dans les desseins de notre Père céleste, à éprouver notre fidélité, à nous purifier de nos fautes, à nous rendre plus semblables à notre Sauveur crucifié, à nous faire mériter un plus grand bonheur dans l'éternelle patrie !... Il nous les fait supporter avec patience, quelquefois même avec joie ; il nous fait aimer la main paternelle qui ne nous frappe que pour nous sauver.

Il prend l'homme tout entier et *tel qu'il est* ; il tient compte des faits qu'oublie le Communisme (la dégradation originelle, la condamnation à la pénitence, la Rédemption de Jésus-Christ, la nécessité d'imiter le Sauveur pour avoir part à sa Rédemption, la vie éternelle qui nous attend, etc.). Il ne raisonne point en l'air, comme le Communisme, et sur des suppositions chimériques.

Tous les intérêts de l'homme lui sont présents ; son corps, son âme, sa vie en ce monde, sa vie future, il n'oublie rien.

Le Communisme ne voit en nous que l'écorce, il oublie le noyau, l'âme. — Le Christianisme n'oublie point l'écorce, le corps, mais il voit aussi le noyau, et il trouve que le noyau vaut encore mieux que l'écorce. — Il rapporte tout à l'âme, à l'éternité, à Dieu.

Par une action aussi douce que puissante, il purge peu à peu *l'âme* de son orgueil, de ses cupidités, de ses concupiscences, de ses excès, de son égoïsme, en un mot de tous ses vices ; et il pénètre ainsi à la racine la plus profonde de la plupart de ces maux que nous constatons tout à l'heure.

Presque toujours, en effet, nos malheurs viennent de nos passions ; et ces passions, le Christianisme les apaise, il les contient, il les dompte.

Il donne à notre cœur cette joie, cette paix si douce que produit la pureté de la conscience.

La foi nous montre clairement la voie qui mène au bonheur, et à quel bonheur !... L'espérance et l'amour nous font courir dans cette voie, et rendent doux, aimable, le joug du devoir !

S'il fait tant pour l'âme, le Christianisme, nous l'avons dit, n'oublie pas le *corps*.

Il le vénère comme le temple de cette âme immortelle qui est elle-même le temple vivant de Dieu. Il s'ingénie sans cesse à en soulager, à en guérir, à en

prévenir même toutes les douleurs par ses institutions charitables, ses hospices, etc.

Partout où sa voix est écoutée, la misère diminue, le riche devient l'ami, le frère, souvent le serviteur du pauvre. Il verse son superflu dans le sein des malheureux ; et la pauvreté, si elle ne peut être détruite (1), devient du moins supportable.

Le Christianisme s'occupe du corps, non comme du principal et du maître (ce serait un désordre), mais comme de l'accessoire et du compagnon. Il le conserve par la sobriété et la chasteté ; il le sanctifie par le culte extérieur, par la réception des sacrements, et surtout par l'union au corps sacré de Jésus-Christ dans l'Eucharistie...

(1) *La pauvreté ne peut être détruite, parce que ses causes ne peuvent être supprimées.*

La première est l'inégalité des forces physiques, des santés, des talents, de l'intelligence, de l'activité, etc., entre les hommes. Est-il possible de rendre tous les hommes égaux en forces, en esprit, en bonne volonté?...

La seconde cause de la misère, non moins profonde que l'autre, ce sont les vices de notre pauvre nature corrompue par le péché : la paresse, la débauche, l'ivrognerie, la prodigalité, etc.

La misère est une des punitions du péché. Il est impossible de la détruire, mais il est possible de la diminuer, de la soulager, de l'adoucir, de la sanctifier. C'est ce que fait la Religion.

Que les riches donc deviennent bons chrétiens et charitables, et les pauvres bons chrétiens et patients ! Là est tout le mystère.

Il recueille ses derniers soupirs ; il l'accompagne avec honneur jusque dans sa demeure dernière ; et, là encore, il ne lui dit point un éternel adieu !... Il sait qu'un jour, ce corps chrétien, purifié par le baptême de la mort, sortira radieux de sa poussière, ressuscitera dans la gloire, sera réuni à son âme, et goûtera avec elle, dans le paradis, d'ineffables délices !...

Tel est le Christianisme.

Il connaît, il promet, il donne le bonheur !

Il donne sur la terre ce qui est possible. S'il ne donne pas tout, c'est que tout ne doit pas, ne peut pas être donné ici-bas.

Il appuie ses promesses des preuves les plus irréfragables. Ce qu'il n'a point encore, le chrétien *sait, est sûr* qu'il l'aura un jour...

Aussi, *tout vrai chrétien est HEUREUX*. Il a des chagrins, des douleurs... il est impossible de n'en pas avoir ; mais son cœur est toujours rempli, toujours calme et content.

Le Communisme traite-t-il ainsi les pauvres égarés qu'il berce de ses chimères ? Il promet ce que nulle puissance humaine ne peut donner ; il promet *l'impossible*... Il n'a point d'autres preuves que l'audacieuse affirmation de ses chefs ! et ses chefs sont-ils bien propres à inspirer la confiance ?

« Le monde sera heureux, disent-ils, *quand tout y sera changé*. » — Oui ; mais *QUAND tout sera-t-il changé ?* — Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, ce changement est contraire à la nature des choses, le

monde court grand risque de ne jamais connaître le bonheur !

Le Communisme fait comme ce perruquier gascon qui mettait sur son enseigne :

« *Demain, ici, on rase pour rien.* »

Demain restait toujours *demain* ; et *aujourd'hui* n'arrivait jamais.

Le Communiste veut la récompense sans le travail ; le Chrétien veut la récompense après le travail.

L'un dit comme les mauvais ouvriers, l'autre comme les bons. Aussi tout fainéant, tout paresseux reçoit-il volontiers les doctrines du Communisme, et repousse-t-il instinctivement la voix de la Religion.

Que notre France se garde donc de ces promesses creuses, mais séduisantes, dont ses ennemis remplissent leurs journaux, leurs romans, leurs pamphlets..... Qu'elle les repousse ; qu'elle fasse justice, par son mépris, des hommes qui ne rougissent pas de proposer à leurs frères l'ignoble bonheur des bêtes, la jouissance !

Relevons la tête ! ranimons notre foi engourdie ; soyons, redevenons Chrétiens ! là seulement est le remède à nos maux. Instruisons-nous de cette religion catholique qui a créé la France ! pénétrons-en notre esprit, notre cœur, nos habitudes, nos institutions, nos lois !... Nous aurons *le bonheur POSSIBLE* en ce monde, et *le bonheur PARFAIT dans l'autre* !

Qui veut plus est un insensé qui n'aura ni l'un ni l'autre.

IX.

IL Y A DES SAVANTS ET DES GENS D'ESPRIT QUI NE
CROIENT PAS A LA RELIGION.

R. Que conclure de là, si ce n'est que, pour être chrétien, pour recevoir de Dieu le don de la foi, il ne suffit pas d'avoir de la science profane ni de l'esprit ; mais qu'il faut, en outre, avoir un cœur droit, pur, humble, bien disposé, prêt à faire les sacrifices qu'imposera la connaissance de la vérité ?

Or, voilà ce qui manque au petit nombre de savants qui sont irréligieux.

1° Ou bien ils sont indifférents et ignorants en matière de religion, absorbés dans leurs études mathématiques, astronomiques, physiques, et ils ne pensent ni à Dieu ni à leur âme ; et alors il n'est pas étonnant qu'ils n'entendent rien aux choses de la Religion. Par rapport à la Religion, ils sont ignorants, et leur jugement sur elle n'a pas plus de valeur que celui d'un mathématicien sur la musique ou la peinture.

Il y a tel *savant* qui est plus ignorant en Religion qu'un enfant de dix ans assidu au catéchisme.

2° Ou bien, ce qui arrive plus souvent, ces hommes sont des orgueilleux qui veulent juger les choses de Dieu, traiter avec lui d'égal à égal, et mesurer sa pa-

role aux dimensions de leur faible raison. L'orgueil est le plus profond des vices. Aussi sont-ils justement repoussés comme des téméraires, et privés des lumières qui ne sont données qu'aux cœurs simples et humbles. Le bon Dieu n'aime pas les insurrections contre son infaillible vérité.

3° Ou bien, ce qui arrive plus souvent encore, et ce qui, habituellement, est joint aux deux autres vices, ces savants ont des passions mauvaises qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils savent incompatibles avec la Religion chrétienne.

Si l'on veut, en outre, peser le nombre et la valeur des témoignages, la difficulté disparaît entièrement.

On peut affirmer que depuis dix-huit cents ans, parmi les hommes éminents de chaque siècle, il n'y a pas eu un incrédule sur vingt.

Et, parmi ce faible nombre d'incrédules, on peut affirmer encore que la plupart ne furent point sincères dans leur incrédulité, et se réfugièrent avant de mourir dans les bras de cette Religion qu'ils avaient blasphémée. — Tels furent, entre autres plusieurs, des chefs de l'école voltairienne du dernier siècle, *Montesquieu*, *Buffon*, *la Harpe*.

Voltaire lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice un mois environ avant sa mort. — Le danger passa, et, avec le danger, la crainte de Dieu. Mais une seconde crise survint; les amis de l'impie accoururent..... Son médecin, témoin oculaire, nous atteste que *Voltaire* réclama de nouveau les se-

cours de la religion... mais cette fois ce fut en vain ; on ne laissa point le prêtre pénétrer jusqu'au moribond, lequel expira dans un hideux désespoir !

D'Alembert voulut également se confesser ; et il en fut empêché, comme l'avait été son maître, par les *philosophes* qui entouraient son lit. — « Si nous n'eussions été là, disait l'un d'eux, il eût fait le plongeon comme les autres ! »

Quant à *Rousseau*, il mourut fou, et, dit-on, se suicida.

Quelle valeur *morale* ont ces hommes ? et que prouve leur irrégion, surtout si vous leur opposez la foi, la piété des plus grands savants, des plus profonds génies, des hommes les plus vénérables qui aient paru sur la terre ?

La foi, notez-le bien, leur imposait, comme à tous les hommes, des contraintes désagréables, des devoirs assujettissants. L'évidence seule de la vérité du Christianisme a pu forcer leur adhésion.

Sans parler de ces admirables docteurs que l'Église appelle *les Pères*, et qui furent presque les seuls philosophes, les seuls savants des quinze premiers siècles, tels que saint Athanase, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin (l'homme le plus prodigieux peut-être qui ait jamais existé), combien de noms magnifiques la Religion ne compte-t-elle pas sur la liste de ses enfants !

Roger Bacon, Copernic, Leibnitz, Descartes, Pas-

cal, Malebranche, d'Aguesseau, Lamoignon, de Maistre, de Bonald, etc., parmi les grands philosophes et les savants du monde ;

Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, parmi les grands orateurs ;

Corneille, Racine, le Dante, le Tasse, Boileau, etc. ; et de nos jours, *Châteaubriand*, parmi les littérateurs et les poètes.

Et nos gloires militaires, ne sont-elles pas pour la plupart des gloires religieuses ? *Charlemagne* n'était-il pas chrétien ? *Godefroi de Bouillon, Tancrède, Bayard, du Guesclin, Jeanne d'Arc, Crillon, Catinat, Vauban, Villars, etc.*, n'abaissaient-ils pas devant la religion leurs fronts glorieux ceints des lauriers de mille victoires ? *Henri IV, Louis XIV* étaient chrétiens. *Turenne* était chrétien ; il avait communie le jour même de sa mort. — *Le grand Condé* était chrétien. — Et au-dessus de tous, SAINT LOUIS, ce véritable héros, cet homme si aimable et si parfait, la gloire de la France en même temps que de l'Église !

Chacun sait les sentiments du grand *Napoléon* touchant le Christianisme. Dans l'enivrement de sa puissance et de son ambition, il s'écarta gravement, je le sais, et des règles et des devoirs pratiques de la Religion, mais il en conservait toujours la croyance et le respect. « Je suis chrétien, catholique romain, disait-il ; « mon fils l'est comme moi ; j'aurais un grand chagrin « si mon petit-fils ne pouvait l'être. »

Lorsqu'il se trouva seul avec lui-même, à Sainte-

Hélène, il se prit à réfléchir à la foi de son enfance ; et, dans son profond génie, Napoléon jugea la foi catholique véritable et sainte.

Il demanda à la Religion ses consolations suprêmes...

Il fit venir à Sainte-Hélène un prêtre catholique, et il assistait à la messe célébrée dans ses appartements. Il recommandait à son cuisinier de ne pas servir gras les jours maigres. Il étonnait les compagnons de son exil par la force avec laquelle il exposait les doctrines fondamentales du catholicisme.

Étant près de mourir, il congédia les médecins, fit venir l'abbé Vignali, son aumônier, et lui dit : « Je crois à Dieu ; je suis né dans la religion catholique ; je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre... »

Et l'empereur se confessa, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. — « Je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs, dit-il au général Montholon. Je vous souhaite, général, d'avoir, à votre mort, le même bonheur... Je n'ai point pratiqué sur le trône, parce que la puissance étourdit les hommes. Mais j'ai toujours eu la foi ; le son des cloches me fait plaisir, et la vue d'un prêtre m'émeut. — Je voulais faire un mystère de tout ceci ; mais c'est de la faiblesse... Je veux rendre gloire à Dieu !... »

Puis il ordonna lui-même que l'on dressât un autel dans la chambre voisine, pour l'exposition du Saint-Sacrement et les prières des Quarante-Heures

Ainsi mourut Napoléon, en chrétien.

Ne craignons pas de nous tromper à la suite de tous ces grands hommes, dont le nombre, la science religieuse et surtout la valeur morale l'emportent mille fois sur les quelques hommes qui méconnurent le Christianisme.

L'orgueil, la passion de savoir qui les absorbait tout entiers, d'autres passions encore, plus violentes et plus honteuses, sont des raisons plus que suffisantes pour expliquer leur incroyance; tandis que la vérité de la Religion a pu seule, nous le répétons, incliner le front des autres sous le joug sacré du catholicisme !

X.

LES CURÉS FONT LEUR MÉTIER, LAISSEZ-LES DIRE.

R. Voulez-vous dire, par là, que les Prêtres sont des imposteurs ? qu'ils remplissent leur saint Ministère, prêchent, confessent, baptisent, célèbrent la Messe, etc., sans croire ni à ce qu'ils disent ni à ce qu'ils font ? qu'ils ne cherchent, en toutes ces grandes fonctions, qu'un vil intérêt ? — Je vous donne alors le plus formel démenti. Non-seulement vous injuriez grossièrement le Prêtre, mais vous le calomniez !

Les Prêtres de Jésus-Christ, des imposteurs ! Eh ! qu'en savez-vous ? comment pouvez-vous lire au fond de leur cœur, s'ils croient ou s'ils ne croient pas à leur sacerdoce ? C'est à l'accusateur à prouver ce qu'il

avance ; prouvez cette accusation ? Je vous en défie.

Me jetterez-vous, en guise de preuve, le nom de quelque mauvais prêtre ?

Mais ne voyez-vous pas que l'exception prouve la règle ? On ne remarquerait pas un mauvais prêtre si l'immense majorité n'était pas sainte, pure et vénérable.

Une tache d'encre paraît vivement sur une robe blanche ; on la verrait à peine si la robe était noire ou souillée.

Ainsi en est-il du Sacerdoce catholique, à qui l'impiété rend ici un hommage involontaire.

Qu'il y ait des mauvais prêtres, ce n'est pas chose étrange. Souvenez-vous qu'il y eut un Judas parmi les Apôtres ! — De même que les Apôtres, premiers Prêtres, premiers Évêques de l'Église, rejetèrent l'apôtre infidèle et ne furent point responsables de son crime, ainsi l'Église condamne-t-elle avec encore plus d'énergie, plus d'horreur que vous ne le faites vous-même, les prêtres coupables, déserteurs de leurs sublimes devoirs ! Elle tâche de les ramener d'abord par la douceur et par le pardon ; le Prêtre, comme les autres hommes, a droit à la miséricorde ; mais s'ils ne se corrigent pas, s'ils persévèrent dans leur mauvaise voie, elle les retranche de son sein, elle les frappe de ses anathèmes, et leur interdit toutes les fonctions sacrées.

Quel intérêt, d'ailleurs, votre curé a-t-il à vous com-

fesser , à vous reprendre de vos vices, à vous prêcher, à catéchiser vos enfants, à nourrir les pauvres, à donner à celui-ci un conseil, à cet autre une consolation, à cet autre du pain ?

Retrancherait-on un centime du mince traitement et du casuel du Prêtre s'il se taisait sur les désordres de sa paroisse, s'il admettait tout le monde aux Sacrements sans se donner la peine d'examiner les consciences, s'il abrégait son catéchisme de moitié, etc. ? Il y aurait toujours des nouveau-nés à baptiser, des filles à marier, des morts à enterrer; et M. le curé aurait toujours le compte de son casuel. Quel intérêt a-t-il donc à bien remplir son ministère ?

Non, non ; le Prêtre n'est point ce que les impies voudraient qu'il fût ; et c'est parce qu'ils le savent bien, qu'ils détestent le Prêtre. Ils voient en lui le Représentant du Dieu qui condamne leurs vices, l'Envoyé de Jésus-Christ qu'ils blasphèment et qui les jugera. Ils voient en lui une personnification de cette loi de Dieu qu'ils violent sans cesse ; et c'est parce qu'ils ne veulent pas du **MAÎTRE** qu'ils ne veulent pas de son Ministre !

« *Les curés font leur métier !* » Oui, certes, les Prêtres de Jésus-Christ font leur métier , et leur admirable et sublime métier, en tâchant de sauver les âmes de leurs frères !

Le Prêtre est appelé *ouvrier évangélique*, parce qu'en effet la mission qu'il a reçue du Sauveur l'oblige à un rude et difficile travail.

L'ouvrier travaille la matière ; le Prêtre, lui, travaille l'âme. Autant l'âme est au-dessus de la matière, autant l'œuvre du Prêtre est au-dessus de tous les travaux de la terre. Aussi est-ce une parole bien inconvenante, bien impie, que d'appeler *métier* un si sublime ministère.

Le Prêtre continue sur la terre le grand travail du salut du monde. Jésus-Christ, son Dieu et son modèle, l'a fait le premier ; ses Prêtres continuent son œuvre à travers les siècles.

A son exemple, le Prêtre passe en faisant le bien. Il est l'homme de tous ; son cœur, son temps, sa santé, ses soins, sa bourse, sa vie appartiennent à tous, surtout aux petits, aux enfants, aux pauvres, aux abandonnés, à ceux qui pleurent et qui n'ont pas d'ami.

Il n'attend rien en échange de ce dévouement ; le plus souvent il ne reçoit que des insultes et des traitements pénibles. Il n'y répond qu'en continuant à faire du bien. Quelle vie ! Quelle abnégation surhumaine !

Dans les calamités publiques, dans les guerres civiles, dans les maladies contagieuses, dans les choléras, quand les ministres protestants et les philanthropes se sauvent, on le voit exposer sa santé et sa vie pour soulager et sauver ses frères : tel monseigneur Affre, sur les barricades de Paris ; tels Belzunce et saint Charles Borromée, dans les pestes de Marseille et de Milan ; tel, dans le choléra, en 1832 et en 1849, tout

le clergé de Paris et de tant d'autres villes, qui s'était fait comme le serviteur public de tout le peuple.

Voilà quel *métier* font les curés ! Je voudrais bien savoir si ceux qui les attaquent en font un meilleur ?

Les ingrats ! ils ne se lassent point d'abreuver d'amertumes celui qu'ils appelleront auprès de leur chevet dans de mauvais jours, celui qui a béni leur enfance, et qui ne cesse de prier pour eux.

Tous les malheurs de notre pays viennent de ce qu'on ne pratique pas ce qu'enseigne le Prêtre. Et notre pauvre France, déchirée par les discordes civiles, par les bouleversements politiques, peut s'appliquer la parole qu'adressait à l'aumônier d'une des prisons de Paris un pauvre condamné à mort, révenu à Dieu de tout son cœur. Le prêtre lui avait donné un petit Manuel du Chrétien : « Ah ! mon père, lui dit-il un jour en lui montrant ce livre, si j'avais connu ce qui est là-dedans, et si je l'avais pratiqué toute ma vie, je n'aurais point fait ce que j'ai fait, et je ne serais pas où je suis ! »

Si la France avait connu, si elle connaissait ce qu'enseigne le Prêtre, si elle avait fait, si elle faisait ce qu'il dit de faire, elle n'aurait pas été bouleversée par trois ou quatre révolutions en cinquante ans, et elle n'en serait pas à se demander aujourd'hui, dans son épuisement : Vais-je périr ? Puis-je encore être sauvée ?

Oui, elle peut l'être, si elle veut redevenir catho-

lique ! Oui, elle peut l'être, si elle veut écouter les ministres de celui qui SAUVE le monde !

Les Prêtres sont le salut de la France ! Sans la Religion, la société est perdue.

Plus que jamais on doit honneur, vénération, reconnaissance au Prêtre. Tout homme qui le repousse n'a pas l'intelligence de notre siècle ni de notre patrie.

Loin de nous donc tous nos vieux préjugés ! Loin de nous ces grossiers et injurieux sobriquets dont l'aveugle impiété du voltairianisme avait flétri le Sacerdoce catholique !

Respectons nos Prêtres. Si nous voyons en eux des imperfections, des vices même, souvenons-nous qu'il faut faire à l'homme la part de sa faiblesse.

Tâchons alors de ne pas regarder *l'homme* et de ne voir que le *prêtre* ; en tant que *prêtre*, il est toujours respectable, et son ministère est toujours saint ; car il est le continuateur de Jésus-Christ, souverain Prêtre, à travers les siècles, et c'est de lui que le Sauveur a dit : « *Qui vous écoute, m'écoute ; et qui vous méprise, me méprise.* »

XI.

JE NE CROIS QUE CE QUE JE COMPRENDS. UN HOMME
RAISONNABLE PEUT-IL CROIRE LES MYSTÈRES DE
LA RELIGION?

R. Alors ne croyez donc *rien*, rien au monde, pas même que vous vivez, que vous voyez, que vous parlez, que vous entendez, etc., etc. ; car je vous défie de *comprendre* aucun de ces phénomènes.

Qu'est-ce, en effet, que la *vie*? qu'est-ce que la *parole*? qu'est-ce que le *son*? qu'est-ce que le *bruit*, la *couleur*, l'*odeur*, etc.?

Qu'est-ce que le *vent*? où commence-t-il? où et pourquoi et comment cesse-t-il? Qu'est-ce que le *froid*, le *chaud*?

Qu'est-ce que *dormir*? Comment se fait-il que, pendant le sommeil, mes oreilles, demeurant ouvertes absolument comme lorsque je veille, je n'entende plus rien? Pourquoi, comment me réveille-je? et que se passe-t-il alors?

Qu'est-ce que la *fatigue*, la *douleur*, le *plaisir*, etc., etc.?

Qu'est-ce que la *matière*, ce je ne sais quoi qui prend toutes les formes, toutes les couleurs, etc.?

Qui *comprend* ce que c'est?

Comment peut-il se faire qu'avec mes yeux, qui sont deux petites boules toutes noires en dedans, je voie tout ce qui m'entoure, et jusqu'à des millions de lieues (les étoiles, par exemple)?

Comment se fait-il que mon âme se séparerait de mon corps si, régulièrement, je ne faisais entrer dans ce corps, par la nourriture, des morceaux de bêtes mortes, de plantes, de légumes, etc.?

Tout est *mystère* (1) en moi, jusqu'aux choses les plus animales, les plus vulgaires.

Quel est le savant qui a *compris* le comment et le pourquoi des phénomènes de la nature? Quel est celui qui en a compris un seul? Quels *mystères*!!...

Et je veux comprendre *celui* qui a fait tous ces êtres que je ne puis comprendre? Je ne comprends pas la créature, et je veux comprendre le Créateur! Je ne comprends pas le fini, et je veux comprendre l'infini! Je ne comprends pas un gland, une mouche, un caillou, et je veux comprendre DIEU et tous ses enseignements!!...

Mais c'est *absurde*! Il n'y a rien autre chose à répondre.

Les mystères de la Religion sont comme le soleil. Impénétrables en eux-mêmes, ils éclairent et vivifient

(1) Un *mystère* est une vérité, dont nous pouvons connaître avec certitude l'existence, mais que nous ne pouvons comprendre en elle-même que d'une manière imparfaite.

Tout est mystère, pour qui sait réfléchir, dans la nature comme dans la Religion. C'est le cachet des œuvres de Dieu.

ceux qui marchent avec simplicité à leur lumière; ils n'aveuglent que l'œil audacieux qui veut les fixer.

Les mystères sont *au-dessus de la raison*, et non pas *contraires à la raison*. Ce qui est bien différent. — La raison ne voit pas, par ses seules forces, la vérité qu'ils expriment; mais elle ne voit pas non plus l'impossibilité de cette vérité.

Ainsi, le *mystère de l'éternité, de l'infinité de Dieu*. — Je ne comprends pas comment un être peut n'avoir pas de commencement ni se trouver partout tout entier. Mais je ne vois pas du tout que cela soit impossible, contradictoire dans les termes.

Également pour le *mystère de la Trinité*. — Je ne comprends pas comment une seule nature infinie, une seule et même divinité peut appartenir à la fois à trois personnes distinctes; mais je ne vois pas que cela soit évidemment contraire à la vérité, impossible en soi. — Dire : « Trois personnes ne font qu'une personne, » serait évidemment faux et absurde; mais non pas : « Trois personnes possèdent la même et unique nature divine, et, par conséquent, ne sont qu'un seul Dieu. »

Ainsi encore, les *mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, de l'éternité des récompenses et des peines*, et tous les autres qu'enseigne l'Église catholique. — Je ne comprends pas l'union de la nature divine à la nature humaine; en Jésus-Christ. — Je ne comprends pas comment Jésus-Christ, Dieu-Homme, a expié, par sa mort,

tous nos péchés, et comment, par sa grâce, qu'il a attachée aux Sacrements, il applique cette sanctification à nos âmes. — Je ne vois pas comment son corps glorifié est présent dans l'Eucharistie ; comment la substance du pain et du vin est changée, par la consécration du Prêtre, à la Messe, en la substance du corps et du sang adorables du Sauveur ; — Je ne vois pas comment des joies et des peines éternelles sont la juste récompense et la juste punition de péchés temporaires, etc. : mais je ne puis me dire, et nul ne le peut plus que moi : « Cela est *évidemment* contraire à la vérité, évidemment et absolument impossible. »

Donc les mystères de la Religion sont *au-dessus de la raison*, et non *contraires à la raison*.

Non, la foi n'est pas contraire à la raison. Bien loin de là, elle est sa sœur et son aide. C'est une lumière plus brillante qui vient s'ajouter à une première lumière.

La foi est à la raison ce qu'est le télescope à l'œil nu. L'œil, avec le télescope, voit ce qu'il ne peut apercevoir seul. Il pénètre dans des régions qui lui sont inaccessibles sans ce secours. Direz-vous que le télescope est contraire à la vue ?

Telle est la foi. Elle ne fait que régler et étendre la raison. Elle la laisse s'appliquer à tout ce qui est de son ressort ; et là où viennent expirer ses forces naturelles, elle la prend, la relève et la fait pénétrer dans des vérités nouvelles, surnaturelles, divines, jusque dans les secrets de Dieu.

Je crois donc les mystères de la Religion comme je crois les mystères de la nature, parce je sais qu'ils existent.

Je sais que les mystères de la nature existent, parce que des témoins irrécusables me l'attestent : *mes sens et le sens commun*.

Je sais que les mystères de la Religion existent, parce que des témoins plus irrécusables encore me l'attestent : *Jésus-Christ et son Église* (1). Ma raison me sert à examiner, à peser la valeur de leur témoignage. Mais, une fois qu'avec le flambeau de la philosophie, de la critique et du bon sens, j'ai examiné les faits qui me prouvent la vérité, la divinité, l'infaillibilité de ces témoignages, ma raison a terminé son œuvre; la foi lui doit succéder, la raison m'a conduit à la vérité. Elle parle; je n'ai plus qu'à écouter, qu'à ouvrir mon âme, qu'à croire, qu'à adorer!

Ma foi aux mystères chrétiens est donc souverainement raisonnable. Elle prouve un esprit solide et logique. Ma raison m'a dit : « Ces témoins ne peuvent te tromper ni se tromper. Ils t'apportent du Ciel LA VÉRITÉ! » — Je manquerais à ma raison si je ne croyais pas à leur parole.

C'est une pitoyable faiblesse d'esprit que de ne vouloir croire que ce que l'on comprend.

(1) Voyez aux n. 12, 13 et 14, la question de la divinité de Jésus-Christ et de son Église.

XII.

JE VOUDRAIS BIEN AVOIR LA FOI; MAIS JE NE
PEUX PAS.

Illusion pure, qui ne vous excusera pas au tribunal du redoutable Juge qui nous a déclaré que « CELUI QUI
« CROIT EN LUI A LA VIE ÉTERNELLE, ET QUE CE-
« LUI QUI NE CROIT PAS EN LUI EST DÉJÀ CON-
« DAMNÉ. »

« *Vous ne pouvez pas croire?* » Et quels moyens avez-vous pris pour arriver à la foi? Qui veut la fin, veut les moyens; qui néglige les moyens, montre évidemment qu'il ne se soucie guère de la fin.

Or, c'est là votre cas, si vous n'avez pas la foi. Ou bien vous n'avez pas pris les moyens de l'obtenir, ou bien vous les avez mal pris; ce qui revient à peu près au même.

1° *Avez-vous prié?* C'est la première condition de tous les dons de Dieu, par conséquent de la foi, qui est le don le plus précieux et le plus fondamental. Avez-vous demandé à Dieu cette grâce de la foi? — Comment l'avez-vous demandée? — N'a-ce pas été en l'air, sans trop vous en soucier, une fois en passant et sans persévérance? — Aviez-vous en priant, avez-vous actuellement un profond, un sincère, un vif désir de croire et d'être chrétien? Il y en a qui demandent les vertus avec grand'peur de les obtenir.

2° Avez-vous étudié la religion avec un amour sin-

cère de la vérité? — *Avez-vous été trouver un prêtre instruit, ou, au moins, un chrétien éclairé sur sa croyance, pour exposer et résoudre vos difficultés?* L'orgueil est là, qui arrête souvent.

3° Êtes-vous décidé, si Dieu vous donnait la foi, à vivre selon ses saintes et austères maximes, à combattre vos passions, à travailler à votre sanctification, à faire à Dieu les sacrifices qu'il vous demanderait?

Voilà, chez la plupart des incrédules, la vraie raison de leur état. Au fond, c'est le cœur, c'est la passion bien plus que la raison, qui repousse la foi, comme trop pénible et trop gênante. « La lumière est venue
« dans le monde, dit Jésus-Christ, et les hommes ont
« préféré les ténèbres à la lumière, *parce que leurs*
« *œuvres étaient mauvaises.* » Le cœur emporte la tête. Alors les raisonnements ne font plus rien ; on ne veut pas de la vérité. *Il n'est pire sourd que qui ne veut entendre.*

Cet aveuglement est volontaire et coupable dans sa cause ; voilà pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ déclare que tout incrédule est jugé d'avance : il a résisté à la vérité.

Soyez de bonne foi dans votre recherche de la vérité religieuse ; demandez à Dieu la lumière avec sincérité et persévérance ; *exposez vos doutes à un prêtre charitable et éclairé* ; soyez disposé à vivre selon la foi dès que sa lumière divine éclairera votre âme : et je vous affirme, au nom de Jésus-Christ, que vous ne tarderez pas à croire et à être un bon catholique.

XIII.

TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES.

R.—« Toutes les religions sont bonnes ? »—Cela veut dire, n'est-ce pas, que, pourvu qu'on soit à peu près honnête homme, il importe peu que l'on soit Païen, Juif, Turc, Chrétien, Catholique, Protestant ?

C'est-à-dire, encore, que toutes les religions sont des inventions humaines, dont le bon Dieu doit fort peu s'inquiéter ?

C'est-à-dire, enfin, que toutes les religions sont fausses ?

Mais, dites-moi, où avez-vous pris que ce qu'on pense de l'Être suprême lui soit indifférent ? Et qui vous a révélé que tous les cultes que l'on voit sur la terre lui soient également agréables ?

Parce qu'il y a de fausses religions, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable ? Et parce qu'on est entouré de trompeurs, n'est-il plus possible de discerner un ami sincère ?

« *Toutes les religions sont des inventions humaines, indifférentes ?* »

Mais y pensez-vous ? Et ne voyez-vous pas que vous donnez ici un démenti au genre humain tout entier ? Le Païen qui fléchit les genoux devant son Jupiter,

l'Indien qui honore les incarnations ridicules de son Bouddha; le Musulman qui vénère son faux Prophète, ne les voyez-vous pas dominés par une même et grande croyance, la croyance que Dieu n'a point abandonné l'homme à lui-même, et que, dans l'ordre religieux, moins encore que dans les autres, nous ne sommes point isolés de notre Créateur?—Si le déluge des superstitions indiennes, égyptiennes, druidiques, grecques, romaines, païennes, mahométanes, n'a pu détruire cette croyance, ne serait-ce point parce qu'elle est la voix indestructible de la vérité, le cri, le besoin impérieux de la nature, la tradition constante du genre humain? Le rayon de la vérité peut seul percer à travers tant d'ombres.

Et vous, vous venez décider le contraire! — Vous avez découvert que Dieu accueille avec le même amour et le Chrétien qui adore Jésus-Christ, et le Juif qui ne voit en lui qu'un vil imposteur? qu'il est bon et permis d'adorer, à la place du Dieu suprême, dans les contrées païennes, Jupiter, Mars, Priape, Vénus? de rendre, en Égypte, les honneurs divins aux crocodiles sacrés et au bœuf Apis? Chez les Phéniciens, de sacrifier ses enfants au Dieu Moloch? En Gaule ou au Mexique, d'immoler des milliers de victimes humaines aux affreuses idoles qu'on y vénère? Ailleurs, de se prosterner devant un tronc d'arbre, devant des pierres, des plantes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort? De répéter, du fond du cœur, à Constantinople, « Dieu est Dieu, et Mahomet est son Prophète! » A Rome,

à Paris, d'abhorrer tous ces faux dieux, de mépriser ce même Mahomet comme un imposteur ?

Mais il est impossible que vous le croyiez sérieusement ! — Voilà ce que vous dites cependant : « Toutes les religions sont bonnes. »

Pourquoi ne pas avoir plutôt le mérite de la franchise, et ne pas avouer que vous ne voulez pas vous donner la peine de chercher la vérité, qu'elle vous importe peu et que vous la tenez pour oiseuse ?

La recherche de la vérité religieuse, inutile !... Insensé ! Et si, contrairement à votre affirmation que rien n'appuie, Dieu a imposé à l'homme un ordre d'hommages déterminé ? Si, entre toutes les religions, *une, une seule*, est LA RELIGION, la vérité religieuse, absolue, comme toute vérité, rejetant tout mélange, excluant tout ce qui n'est pas Elle ?... à quel sort vous exposez-vous ? Croyez-vous que votre indifférence vous excusera devant le tribunal du souverain Juge ? Et pouvez-vous sans folie braver une si terrible perspective ?

Mais voyez donc la misère de l'homme sans une Religion divine ! Voyez-le avec les pâles lueurs de sa raison, abandonné au doute, souvent même à l'ignorance la plus inévitable, la plus périlleuse, sur les questions fondamentales de ses destinées, de ses devoirs, de son bonheur ! « D'où viens-je ? Qui suis-je ? « Où vais-je ? Quelle est ma fin dernière ? Comment « dois-je y tendre ? Qu'y a-t-il par delà cette vie ? « Qu'est-ce que Dieu ? Que veut-il de moi ? etc., etc. »

Laisée à ses seules forces, que répond la raison à

ces immenses problèmes ? Elle balbutie, elle reste muette ; elle donne des probabilités, des *peut-être*, insuffisants mille fois pour nous faire surmonter la violence des passions, pour nous maintenir dans le rude sentier du devoir !...

Et vous voudriez que le Dieu de toute sagesse, de toute bonté, de toute lumière, ait abandonné de la sorte sa créature raisonnable, l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains ?

Non, non. Il a fait luire à ses yeux une céleste lumière, qui, répondant aux besoins impérieux de son être, lui révèle, avec une divine évidence, et la nature, et la justice, et la bonté, et les desseins de ce Dieu, son premier principe et sa fin dernière ; une lumière qui lui montre la voie du bien et la voie du mal, ouvertes toutes deux devant lui, aboutissant l'une à d'éternelles joies, l'autre à une éternelle punition ; une lumière qui, au milieu des fausses lueurs dont la corruption humaine l'a environnée, se distingue par la seule splendeur de sa vérité ; une lumière qui illumine, qui vivifie, qui perfectionne tout ce qu'elle pénètre...

Et cette lumière, c'est la *Révélation chrétienne*, le *Christianisme*, la seule religion qui ait des preuves, la seule qui éclaire la raison, qui sanctifie le cœur, qui, ramenant toute notre perfection morale à la connaissance et à l'amour du bon Dieu, soit digne et de Dieu et de nous-mêmes.

Quelle langue humaine pourrait dire tous les titres du Christianisme à notre croyance ?

Voyez-le, dès l'abord, remonter au berceau du monde par les Prophéties qui l'annoncent, par la foi, l'espérance et l'amour des saints Patriarches, et par les cérémonies du culte mosaïque et primitif qui le figurent !

Il a toujours été, en effet, une seule et même religion, bien qu'il se soit développé en trois phases successives .

1° Dans la religion patriarcale, qui dura depuis Adam jusqu'à Moïse ;

2° Dans la religion juive, que Moïse promulgua de la part de Dieu, et qui dura jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ ;

3° Dans la religion chrétienne ou catholique, enseignée par Jésus-Christ lui-même, prêchée par ses Apôtres.

Il se développait, dès l'origine, avec lenteur et majesté, comme toutes les œuvres de Dieu ; — comme l'homme, qui passe par l'enfance, puis par l'adolescence, avant d'arriver à la perfection de l'âge ; — comme le jour, qui passe par le crépuscule et l'aurore avant de luire en son plein midi ; — comme la fleur, qui est un bourgeon d'abord, puis un bouton fermé, avant de laisser entrevoir les richesses de son sein.

Et ainsi le Christianisme, *et lui seul*, embrasse l'humanité tout entière ; il domine tout, le temps, les siècles. Il part de l'Éternité pour rentrer dans l'Éternité ; il sort de Dieu pour se reposer éternellement en Dieu !...

Tout en lui est digne de son auteur. Tout y est VÉRITÉ et SAINTETÉ. Et ceux qui l'étudient y découvrent

une merveilleuse harmonie, une beauté, une grandeur, une évidence de vérité toujours croissantes, à mesure qu'ils en scrutent les dogmes.

Il touche et purifie le cœur, en même temps qu'il éclaire l'esprit. Il remplit l'homme tout entier.

Le caractère sublime, surhumain, incomparable de JÉSUS-CHRIST, son fondateur (1);

La perfection divine de sa vie;

La sainteté de sa loi;

La sublimité pratique de la doctrine qu'il a enseignée;

Son langage, qui est une folie s'il n'est divin;

Le nombre et l'évidence de ses miracles, reconnus même par ses ennemis les plus acharnés;

La puissance de sa Croix;

Les circonstances de son ineffable Passion, toutes prédites à l'avance;

Sa Résurrection glorieuse, annoncée par lui-même à *quatorze reprises* à ses disciples, et l'incrédulité même de ses Apôtres, que l'évidence même obligea de croire à la vérité de la résurrection de leur Maître;

Son ascension au Ciel en présence de plus de cinq cents témoins;

Le développement surnaturel de son Église, malgré toutes les impossibilités naturelles, physiques et morales;

Les éclatants miracles qui ont accompagné par toute la terre la prédication de ses Apôtres, pêcheurs igno-

(1) Nous parlons plus en détail, au numéro suivant, de la divinité de Jésus-Christ.

rants et timides, changés tout à coup en docteurs et en conquérants du monde ;

La force surhumaine de ses neuf millions de Martyrs ;

Le génie des Pères de l'Eglise écrasant toutes les erreurs par la seule exposition de la foi chrétienne ;

La sainte vie des vrais chrétiens opposée à la corruption et à la faiblesse naturelles des hommes ;

La métamorphose sociale que le Christianisme a opérée, et opère encore de nos jours, dans tous les pays où il pénètre ;

Enfin, sa durée, l'immutabilité de son dogme, de sa constitution, de sa hiérarchie catholique ; son indissoluble unité au milieu des empires qui tombent, des sociétés qui se modifient ; tout nous montre que le doigt de Dieu est là, et qu'il n'est en la puissance de l'homme ni de concevoir ni de faire ni de conserver une pareille œuvre.

Il y a donc, vous le voyez, *une vraie Religion*, UNE SEULE, la Religion chrétienne.

Elle seule est LA RELIGION, c'est-à-dire le lien sacré qui nous rattache à Dieu, notre Créateur et notre Père.

Elle seule nous transmet la vraie doctrine religieuse, ce que Dieu nous apprend sur lui-même, sur sa nature, sur ses œuvres, sur nous, sur notre éternelle destinée, sur nos devoirs moraux.

Toutes les autres prétendues religions qui enseignent ce que le Christianisme rejette, qui rejettent ce qu'il en-

seigne, paganisme, judaïsme (1), mahométisme, quelles qu'elles soient, sont donc fausses, et, dès lors, mauvaises.

Ce sont des *inventions humaines*, tandis que la Religion est une institution divine. Ce sont des imitations sacrilèges de la vraie religion, comme la fausse monnaie est une imitation criminelle de la véritable.

Ne serait-ce pas folie que de dire : « Toutes les pièces de monnaie *sont bonnes*, » sans distinguer les vraies des fausses ?

Il serait encore plus insensé de répéter désormais cette parole à laquelle nous venons de répondre : « Toutes les religions sont bonnes. »

C'est ou une impiété énorme ou une énorme sottise : une impiété, si on la dit par indifférence ; une sottise, si on la dit par ignorance ou par étourderie.

(1) Pour la *religion juive*, il y a une difficulté spéciale ; car, ayant été, dans les desseins de Dieu, la préparation à l'avènement du Messie, et comme la seconde phase de la vraie religion, elle *a été, mais, depuis Jésus-Christ, elle n'est plus* la vraie religion. Le judaïsme était comme l'échafaudage du maçon, nécessaire pour construire l'édifice. Une fois la maison achevée, l'échafaudage doit être enlevé ; il n'est plus qu'un obstacle inutile et fâcheux.

Le juif stupide a laissé la maison pour garder l'échafaudage ; il a sacrifié la réalité à la figure. Depuis l'avènement du Messie, sans temple, sans autels, sans sacrifices, le peuple juif, dispersé dans le monde, où il ne peut être détruit, porte avec lui son cadavre de religion ; il subsiste à travers les siècles, selon la prédiction de Jésus-Christ, pour servir de témoin perpétuel au Christianisme, comme l'ombre d'un corps en prouve l'existence.

XIV.

JÉSUS-CHRIST EST-IL AUTRE CHOSE QU'UN GRAND PHILOSOPHE, QU'UN GRAND BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ, QU'UN GRAND PROPHÈTE? EST-IL VRAIMENT DIEU?

R. Entendez-le vous répondre lui-même :

« OUI, VOUS L'AVEZ DIT; JE LE SUIS. — *Quoi!*
« *depuis tant de temps que je suis avec vous, vous*
« *ne me connaissez point encore?* CELUI QUI ME
« VOIT, VOIT MON PÈRE; MOI ET MON PÈRE, NOUS
« SOMMES UN SEUL ÊTRE!!! (1) »

Il faudrait un livre entier pour traiter convenablement cette question. Nous venons d'y toucher déjà en prouvant la divinité de la Religion chrétienne. Cependant il nous faut insister davantage, et développer un point sur lequel repose toute notre foi.

JÉSUS-CHRIST est le héros de l'Évangile (2).

(1) Saint Matth., ch. 26, v. 63, 64. — Saint Marc, ch. 14, v. 61, 62. — Saint Luc, ch. 22, v. 70. — Saint Jean, chap. 14 v. 10.

(2) L'Évangile est l'histoire de Jésus-Christ, écrite par des témoins oculaires devant des témoins oculaires aussi, les Juifs et les premiers Chrétiens; racontée par les plus saints des hommes, les Apôtres, qui se sont fait tuer pour attester la vérité de leur parole...

La seule lecture de l'Évangile est la meilleure preuve de sa

1^o Et voyez tout d'abord les proportions gigantesques de cette figure comparée à tous les autres hommes, même aux plus grands ! Tous meurent *tout à fait* ; ils font du bruit pendant leur passage, ils remuent le monde... et après eux, qu'en reste-t-il ? Leur nom, loué ou bafoué d'abord, puis devenu indifférent, va s'ensevelir dans les livres. Ils ne *vivent* plus sur la terre.

Jésus-Christ SEUL vit encore, vit toujours, vit partout. Il est présent au monde. Aujourd'hui, comme il y a 1800 ans ; à Paris, à Londres, à Rome, à Pétersbourg, en Asie, en Amérique, partout, on l'aime et on le hait ; partout on le défend et on l'attaque, partout on l'accueille et on le repousse, comme aux jours de sa vie mortelle. Il est au fond de tous les grands mouvements qui ébranlent le monde ; il est la question capitale, le centre auquel aboutissent toutes les questions qui touchent au cœur l'humanité.

Il vit, il parle, il commande, il enseigne, il défend. Il développe sa vie puissante dans le Christianisme, dont il est le principe, l'âme et le résumé. Le sort de l'un est le sort de l'autre ; car le Christianisme, c'est la continuation de la vie de Jésus-Christ dans l'univers, à travers tous les siècles...

Donc JÉSUS-CHRIST est un fait universel, continu,

vérité. L'incrédule Rousseau l'avouait lui-même : « *Ce n'est point ainsi qu'on invente, disait-il, et l'inventeur d'un pareil livre en serait plus étonnant que le héros.* »

actuel, agissant depuis dix-neuf siècles, écrit sur les générations humaines, sur tous les pays, sur tous les peuples, en vivants caractères. C'est une vie exceptionnelle qui pénètre le monde. Tout passe, tout meurt autour de lui ; LUI SEUL, LUI SEUL vit et subsiste!...

Donc il y a en lui plus qu'un homme, et le grand Napoléon avait raison de dire : « Je me connais en hommes, et je vous dis, moi, que CELUI-LA était plus qu'un homme. »

2° Et, chose étrange, propre à Jésus-Christ seul, cette vie qui remplit l'univers depuis son apparition sur la terre, a rempli avec la même puissance les siècles précédents, jusqu'au berceau du monde. Ce même Jésus, pour lequel ont vécu, vivent et vivront les générations chrétiennes, c'est *pour* LUI qu'ont vécu les générations des antiques fidèles, des disciples de Moïse, des Prophètes, des Patriarches ! C'est *en* LUI qu'elles ont cru ; c'est *en* LUI qu'elles ont espéré ; c'est LUI qu'elles ont attendu ; c'est LUI qu'elles ont aimé ! Le soleil, en son plein midi, inonde de ses rayons tout l'espace, et celui qu'il a parcouru déjà, et celui qu'il doit parcourir encore ; ainsi Jésus-Christ, centre de l'humanité, éclaire, vivifie tout, le passé, le présent, l'avenir...

3° Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, est le type de la perfection, le modèle sur lequel se calque le monde moral civilisé, le moule où l'humanité vient, en quelque sorte, se couler pour réformer les vices.—La vertu, qu'est-ce autre chose que l'imitation de Jésus-Christ?

Rien de commun entre lui et aucun type de perfection connu, soit juif, soit grec, soit romain. Il est **LUI**, il est **SEUL**, il est **UNIQUE**; il est au-dessus de tout.

Dans la perfection humaine, il y a toujours concurrence de vertu; on se surpasse l'un l'autre; on a des *pendants*. Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, fait exception. Il y a solution de continuité entre sa perfection et celle des autres hommes.

Quel nom mettre à côté du sien? Qui oserait-on lui comparer? Les Saints, qui sont les héros de la vertu sur la terre, ne sont que ses copies.

Personne ne pense, personne n'a jamais pensé à *l'égaliser*; car on sent qu'il ne s'agit plus ici d'un rival possible. Tout s'efface à sa lumière, comme toutes les lumières factices de la terre en la présence de celle du soleil. Aussi bien l'a-t-il dit lui-même : « *Je suis la LUMIÈRE du monde.* »

Et cette perfection surhumaine est un phénomène sans antécédents; elle n'est précédée par rien, préparée par rien. Elle arrive, comme sa doctrine, *toute faite*. Elle ne participe à aucune école philosophique ou théologique; elle est sans aucune cause qui la produise ou l'explique, sinon la présence de la **PERFECTION** même, qui est Dieu. Elle éclaire tout, et n'est éclairée par rien, elle est le foyer même de la lumière.

Autre observation non moins frappante, et propre à Jésus seul : chez lui, cette perfection vraiment divine, qui semble si fort élevée au-dessus de l'humanité, si inaccessible à notre faiblesse, est cependant la

plus pratique, la plus imitable, la plus féconde, la seule féconde en imitateurs et en disciples. Elle se propose à tous les hommes, à l'enfant comme au vieillard, à l'ignorant comme au savant, au pauvre comme au riche, à celui qui commence comme à celui qui achève. Elle semble faite pour chacun en particulier. Elle s'adapte à tout et réforme tout; elle est la perfection pour tous!

Qui ne voit là le cachet de la divinité? l'homme peut-il rien de tout cela?

Enfin, dernier caractère de la perfection de Jésus-Christ, *surhumain* comme tous les autres, et, comme tous les autres, *propre à lui seul* : sa perfection n'**A** **AUCUN EXCÈS.**

Toujours l'homme a l'excès de ses qualités. Se sentant faible, il préfère, de crainte de faillir, excéder en bien.

Saint Vincent de Paul était humble, mais il semble excéder dans la basse estime de lui-même; saint Charles était austère, mais son austérité nous semble effrayante; saint François pauvre, semble excéder dans son dénuement, etc. : la faiblesse humaine perce jusque dans l'héroïsme de leur vertu.— En Jésus-Christ, le bien est parfaitement vrai; rien n'est outré; la perfection de la nature divine se manifeste et se fond avec les émotions vraies et bonnes de la nature humaine. Tout l'homme paraît en lui. Le Dieu et l'homme sont entiers.

Et à cause de cela, ce modèle si parfait n'est pas

désespérant; il est, au contraire, suave, doux et aimable. C'est la vérité d'une vertu parfaite et possible, proposée à *des hommes* par un *Dieu-homme*, aussi vraiment homme qu'il est vraiment Dieu.

Quelle merveille unique! quel prodige que JÉSUS-CHRIST!... Qui ne s'écriera : « Le doigt de Dieu est ici ? »

4° Et sa doctrine! et cette parole, qui, depuis dix-huit siècles qu'elle est méditée, discutée, attaquée, disséquée par toutes les sciences, par toutes les haines, par les plus immenses génies, appliquée aux sociétés, aux peuples, aux individus, n'a jamais pu être convaincue d'erreur! — Toujours elle demeure « la lumière du monde »; et chaque tentative vérifie ce que le Maître a prédit : « *Le ciel et la terre passeront; MAIS MA PAROLE NE PASSERA POINT.* »

Là où elle retentit, pénètrent la civilisation, la vie intellectuelle et morale, le progrès, les lumières...; là où elle ne règne point, et à proportion qu'elle règne moins, la dégradation, l'inertie, la barbarie, la mort.

C'est ELLE, c'est la Parole de Jésus-Christ qui a fondé notre société moderne; c'est elle qui est devenue le guide, le flambeau conducteur de la raison humaine et de la philosophie; et, bon gré, mal gré, c'est avec ce que Jésus-Christ leur a donné que les chrétiens incrédules raisonnent contre lui.

« *Jamais homme*, disaient les Juifs, *n'a parlé comme cet homme!* »

Ouvrez, en effet, l'Évangile... Quelle puissance

inouïe ! quelle autorité ! quel calme ! quelle naïveté céleste !... Jésus enseigne ce qu'il voit, ce qu'il sait. Il ne discute pas ; il ne cherche point à prouver , à convaincre ; sa parole lui suffit ; il la sait la *vérité* ; il est sûr, il affirme. Dieu seul fait homme et parlant aux hommes est capable d'un tel langage.

Bien plus, la parole de Jésus-Christ se prouve elle-même ; car il affirme sans cesse sa divinité.

Il se dit *Dieu, le Fils de Dieu* (1), *le Christ, la Vérité, la Vie, le Sauveur, le Messie*.

« Si tu es le Christ, lui disent les Juifs, dis-le-nous. — *Je vous parle, leur répond-il, et vous ne me croyez pas. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Moi ET MON PÈRE, NOUS SOMMES UN SEUL ÊTRE.* » Ils veulent le lapider, au lieu de croire à cette parole. « Pourquoi, leur dit Jésus, voulez-vous me lapider ? » « C'est à cause de ton blasphème, et parce que, *étant un homme, TU TE FAIS DIEU.* »

(1) Par *Fils de Dieu*, ni Jésus-Christ, ni les Juifs à qui il parlait, n'entendaient dire un *homme juste, enfant de Dieu, ami de Dieu*. Lui et eux entendaient par là *le Verbe divin*, la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils Éternel et Unique de Dieu, Dieu comme le Père et le Saint-Esprit. Aussi, quand Jésus déclare à Caïphe « qu'il est le *Fils de Dieu*, » le grand prêtre et les pharisiens crient-ils au *blasphème*, et le condamnent-ils à mort comme *blasphémateur, comme s'étant fait Dieu*.

La Samaritaine lui parle du Christ Rédempteur qui doit sauver les hommes et leur enseigner toute vérité :
« C'EST MOI QUI LE SUIS, lui dit-il, *moi qui parle avec toi.* »

Une autre fois, il enseigne la foule assemblée autour de lui : « *En vérité, en vérité*, je vous le dis, de même que le Père ressuscite les morts, *de même le Fils rend la vie à qui il veut...*, AFIN QUE TOUS RENDENT AU FILS UN HONNEUR ÉGAL A CELUI QUI EST DU AU PÈRE. »

« QUI N'HONORE POINT LE FILS, N'HONORE POINT LE PÈRE. »

Il instruit un savant juif venu pour le consulter : « *Personne*, lui dit-il, *ne monte au ciel, si ce n'est CELUI QUI EST DESCENDU DU CIEL, LE FILS DE L'HOMME QUI EST DANS LE CIEL.*

« *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné SON FILS UNIQUE, afin que quiconque croit en lui, ne meure point, mais possède la vie éternelle...* »
« *Dieu a envoyé SON FILS dans le monde, pour que le monde soit sauvé par lui.*

« *Celui qui croit en lui ne sera point condamné ; MAIS CELUI QUI NE CROIT PAS EST JUGÉ D'AVANCE, PARCE QU'IL NE CROIT PAS AU FILS UNIQUE DE DIEU.* »

Il vient de guérir l'aveugle-né ; celui-ci, chassé de la synagogue par les pharisiens parce qu'il disait que son

bienfaiteur était au moins un prophète, le retrouve et se jette à ses pieds. « CROIS-TU AU FILS DE DIEU ? » lui demande Jésus. — « Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui ? — TU LE VOIS ; ET CELUI QUI TE PARLE, C'EST LUI-MÊME. » Et ce pauvre homme : « Je crois, Seigneur ! » Et se prosternant, il l'adore.

Est-ce assez ? Voulez-vous l'entendre encore ?

« Abraham votre père, dit-il aux Juifs, s'est réjoui en m'entrevoyant d'avance. — Comment ! lui re-
part-on, vous n'avez pas seulement cinquante ans, et vous avez vu Abraham (1) ! »

« — AVANT QU'ABRAHAM NE FUT, JE SUIS. »

A la sœur de Lazare, qui vient lui demander de ressusciter son frère : « JE SUIS, dit-il, LA RÉSURRECTION ET LA VIE. Celui qui croit en moi vivra, même après la mort. Et quiconque vit en moi et croit en moi ne mourra point éternellement. Le crois-tu ? — Oui, Seigneur, répond la fidèle Marthe ; je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

Et quelques instants après, arrivé devant le cadavre déjà fétide de Lazare, il ajoute ces divines paroles :

« Mon Père, je vous bénis de ce que vous m'entendez. Pour moi, je sais bien que vous m'écoutez toujours. Mais c'est à cause de ce peuple qui m'en-

(1) Abraham vivait vingt siècles avant Jésus-Christ.

« toure que je parle ainsi, afin qu'il croie que c'est vous
« qui m'avez envoyé. »

Et s'écriant à haute voix : « Lazare, viens dehors ! »
Et le mort se leva, ayant encore la face, les mains et
les pieds liés des bandelettes funéraires...

Il faudrait citer tout l'Évangile. Lisez surtout son
ineffable discours avant la cène (en saint Jean, ch. XIII
etsuiv.) : « JE SUIS, dit-il, LA VOIE, LA VÉRITÉ ET
« LA VIE. Personne n'arrive au Père que par moi. Si
« vous me connaissez, vous connaissez mon Père ;
« CELUI QUI ME VOIT, VOIT MON PÈRE.

« Tout ce que vous me demanderez en mon nom,
« je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils.
« Aimez-moi. Si quelqu'un m'aime, il gardera mes
« commandements ; et mon Père l'aimera, et nous
« *viendrons à lui, et nous demeurerons en lui.* »

Jusque sur sa croix, Jésus-Christ s'affirme Dieu et
parle en Dieu. Le bon larron, crucifié à ses côtés,
s'écrie, éclairé par la foi : « Seigneur, souvenez-vous
« de moi dans votre royaume. — Aujourd'hui, lui
« répond Jésus, tu seras avec moi dans le paradis. »

Enfin,—car il faut se borner, — l'incrédule Thomas
le voit, le touche après sa résurrection ; vaincu par l'é-
vidence, il tombe à ses pieds et s'écrie : « *Mon Sei-*
« *gneur ET MON DIEU !* » Loin de le reprendre, Jésus
l'approuve : « *Parce que tu as vu, Thomas, lui dit-il,*
« *TU AS CRU. HEUREUX CEUX QUI, SANS AVOIR*
« *VU, ONT CRU !* »

Voyez quel langage ! quelle conduite ! quelle toute-puissance ! comme il se fait appeler *Dieu* ! comme il en a le ton et l'accent ! comme il revendique les droits de la divinité, la foi, l'adoration, la prière, l'amour, le sacrifice !...

Or, ici le raisonnement est bien simple : *Ou Jésus dit vrai, ou il ne dit pas vrai. Il n'y a pas de milieu.*

1° S'il dit vrai, il est ce qu'il dit être, il est Dieu, il est le Fils éternel du Dieu vivant, béni aux siècles des siècles, et toutes ses paroles, ses actions, ses miracles, son triomphe s'expliquent facilement. Rien n'est impossible à un Dieu.

2° S'il ne dit pas vrai, il est (blasphème que j'ose à peine écrire, quoique ce soit pour le confondre), il est ou un fou ou un imposteur.

Oui, *un fou*, s'il n'a pas conscience de ses paroles et de sa conduite ; — *un détestable imposteur*, s'il ment avec connaissance de cause.

Oserez-vous jamais le dire ? Jésus-Christ, le sage par excellence, un fou !!! — Jésus-Christ, le plus vertueux, le plus saint des hommes, un menteur, un imposteur sacrilège !!!

Il faudrait avoir perdu la raison et le sens moral pour proférer une pareille folie !

DONC IL EST DIEU.

Jésus-Christ est devant la raison humaine comme il fut devant Caïphe, au jour de sa Passion. « *Je t'ad-*

« *jarte*, lui disait le grand prêtre, *au nom du Dieu vivant, de nous dire si TU ES LE CHRIST, LE FILS DE DIEU. — OUI*, répond Jésus, *TU L'AS DIT; JE LE SUIS.* »

Il faut croire ou ne pas croire à cette affirmation; il n'y a pas de milieu.

Si vous croyez, adorez Jésus-Christ, il est votre Dieu.

Si vous ne croyez pas, traitez l'homme qui tient un pareil langage 1° ou comme un pauvre fou qui ne sait ce qu'il dit; méprisez-le, haussez les épaules de pitié; 2° ou comme un misérable imposteur, et alors anathématissez-le avec les Juifs, rejetez-le, maudissez-le, crucifiez-le, punissez-le de la mort infâme des blasphémateurs; il l'a cent fois méritée.

Il faut admettre Jésus-Christ, le Dieu-homme de l'Évangile, tout entier, ou le rejeter tout entier. « Quiconque n'est pas pour lui, est contre lui; » quiconque ne l'adore pas, ne peut sans inconséquence, sans folie, le louer, l'admirer, le vanter comme *un sage*, comme *un grand homme*, comme *un saint*.

« Mais peut-être, pensera quelqu'un, ne se disait-il Dieu que pour faire admettre plus facilement sa doctrine? »

La difficulté demeuré tout entière; car une fin louable ne pourrait jamais excuser une si immense; une si constante imposture, et il n'en faudrait pas moins conclure que toute la vie de Jésus-Christ a été un tissu ou de folies ou de blasphèmes.

Mais, outre cette raison, cette supposition est absolument inadmissible. En effet :

1° Une pareille fiction aurait détruit toute son œuvre, anéanti toute sa doctrine. — Jésus-Christ n'a qu'un but, détruire l'idolâtrie, rétablir partout le *règne de la vérité*; par la *vérité* ramener la vertu et la sainteté sur la terre; rendre à Dieu ce qui est à Dieu seul, le cœur de l'homme, sa foi, son dévouement, son amour. Avec cette pensée, pouvait-il, sans être vraiment Dieu, en prendre le titre et en revendiquer les droits, sans ruiner par la base tout son dessein ?

2° Ce prétendu *moyen* destiné à appuyer sa doctrine en eût été le plus redoutable ennemi.

L'impossible, humainement parlant, dans la prédication de Jésus-Christ et de ses apôtres, était principalement de faire admettre par les peuples la divinité de ce Jésus pauvre, humilié, homme de douleurs, mort sur une croix. N'est-ce pas ce qui révolte le plus la raison dans l'enseignement chrétien ? N'est-ce pas là précisément la pierre de scandale pour l'incrédule ? Et c'est ce moyen que Jésus-Christ aurait choisi pour faire recevoir sa religion ? Mais c'eût été le comble de la folie ! Quel singulier appât que celui qui effraye cent fois plus que l'hameçon lui-même !

La divinité de Jésus-Christ une fois admise, je conçois qu'elle devient un puissant moyen de faire croire à sa doctrine. Mais cette hypothèse elle-même, qui l'aurait fait admettre ? et comment, sans une manifestation *évidente et irrésistible* de la toute-puissance di-

vine, Jésus-Christ aurait-il pu être regardé comme un Dieu ?

Non, non ; je le répète : devant le caractère surhumain de Jésus-Christ, devant ses paroles, devant ses affirmations, devant ses actions, devant son œuvre qui est le Christianisme, il n'y a, pour un homme raisonnable et sincère, qu'un parti à prendre : c'est de tomber à ses genoux, d'adorer l'amour infini d'un Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, et de s'écrier avec saint Thomas devenu fidèle : « MON SEIGNEUR ET MON DIEU ! — DOMINUS MEUS ET DEUS MEUS ! »

XV.

C'EST BIEN PLUS COMMUNE D'ÊTRE PROTESTANT QUE CATHOLIQUE ; ON EST TOUJOURS CHRÉTIEN, ET C'EST PRESQUE LA MÊME CHOSE.

R. Oui, *presque* ; comme la fausse monnaie est *presque* la même chose que la vraie. La seule différence, c'est que l'une est vraie et l'autre est fausse.

Il ne s'agit pas, en matière de religion, de ce qui est *commode*, mais de ce qui est *vrai*.

Partez bien de ce principe évident : *Il n'y a pas de*

milieu entre la vérité et l'erreur. Ce qui n'est pas vrai est faux, et ce qui n'est pas faux est vrai.

En religion, ce principe est encore plus important qu'en toute autre matière. — Il n'y a qu'une vraie religion ; nous l'avons vu : c'est la Religion de Jésus-Christ, qui embrasse tous les siècles, tous les peuples, tous les hommes, et qui, pour cette raison, est appelée *catholique* ou *universelle*.

Le protestantisme n'est pas cette religion catholique de Jésus-Christ ; *donc* il n'est pas la vraie religion ; donc il est une religion fausse, une erreur, une corruption du Christianisme.

Cela seul suffirait déjà. Mais examinons et allons plus loin.

Jésus-Christ, fondateur du Christianisme, en est le seul maître. Personne ne l'a jamais nié.

Nul homme donc n'a le droit d'enseigner, de prêcher cette religion, s'il n'en est chargé par Jésus-Christ.

Si je venais vous dire : « Mon ami, vous êtes chrétien ? La religion chrétienne vous enseigne telle et telle doctrine, vous impose tel et tel devoir. Eh bien, moi, je viens réformer tout cela. Au lieu de croire comme par le passé, croyez ce que je vous enseigne ; je vous débarrasse de tel et tel de vos devoirs qui est gênant ; je vous permets ce que votre religion vous défend, etc. »

Vous me répondriez bien certainement : « Mais qui êtes-vous, pour agir de la sorte ? Ma religion n'a qu'un maître, Jésus-Christ. Est-ce lui qui vous a

« envoyé ? Quand et comment vous a-t-il envoyé ?
« Prouvez-moi votre mission divine ? »

Eh bien, quand M. Châtel et compagnie, de nos jours ; quand Luther, Calvin, Zwingli, Henri VIII, etc., il y a trois cents ans, se sont posés en réformateurs de la religion chrétienne, cette difficulté du plus simple bon sens pouvait les arrêter dès le premier pas.

Beaucoup leur ont posé la question ; ils n'ont pu rien répondre (1) ; et les mauvaises passions seules ont accepté leur religion nouvelle. C'était, en effet, fort *commode* ; tout ce qui gêne était supprimé : l'obéissance aux vrais pasteurs de l'Église, la nécessité des bonnes œuvres, les pénitences corporelles, le jeûne, l'abstinence, la confession, la communion, le célibat des prêtres, les vœux de la perfection religieuse, la crainte de perdre la grâce de Dieu, etc. ; chacun n'avait d'autre règle à suivre que la Bible, *entendue suivant son caprice*.

Il n'y a donc que ceux qui ont été envoyés par Jésus-Christ qui aient le droit d'enseigner sa religion. Mais ces envoyés, ces Chefs de la religion, ces Pasteurs

(1) Calvin voulut une fois, cependant, faire un *miracle* pour résoudre la difficulté. Malheureusement il prit mal ses mesures, ou plutôt Dieu les déjoua. — Il avait payé un homme pour faire le mort, afin de le ressusciter ensuite. Quand il arriva, suivi de ses amis, la justice de Dieu avait frappé son complice ; il était réellement mort sur son lit.

Luther, lui, se mettait en fureur quand on lui demandait la preuve de sa mission. Et il répondait en appelant l'indiscret questionneur : *âne, porc, chien, ture endiable*, etc.

légitimes du peuple chrétien, qui sont-ils? comment les reconnaître? — Au moyen de deux observations bien simples.

La première est la simple lecture des passages de l'Évangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ établit l'*Apôtre saint Pierre* chef et pasteur suprême de son Église (c'est-à-dire de tous les chrétiens), et où il lui donne, ainsi qu'aux autres Apôtres, la charge d'enseigner sa religion à tous les hommes.

La deuxième est un grand fait historique, tellement évident, que les protestants de bonne foi ne pensent pas même à le nier, savoir : que le Pape, évêque actuel de Rome, et Chef de la religion catholique, remonte, par une succession non interrompue de Pontifes, jusqu'à l'apôtre saint Pierre.

1° Quoi de plus clair que ces paroles du Sauveur à saint Pierre : « *Tues Pierre ; ET SUR CETTE PIERRE* »
 « *JE BATIRAI MON ÉGLISE ; et les puissances de* »
 « *l'enfer ne prévaudront pas contre elle. C'EST A TOI* »
 « *que je donnerai les clefs du royaume des cieux, et* »
 « *tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les* »
 « *cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera* »
 « *délié dans les cieux.* » (S. Matth., ch. xvi.) Par là, ainsi que l'ont entendu tous les siècles chrétiens, saint Pierre est établi, par Jésus-Christ, Chef, Fondement immuable, Docteur, Pasteur de toute son Église, de tous ses disciples.

Il n'y a presque pas besoin de raisonner sur ces paroles, tant elles sont claires ;

1° Il y a une Église chrétienne, puisque Jésus-Christ dit : *Mon Église*.

2° Il n'y en a qu'une seule ; car Il ne dit pas : *Mes Églises*, mais *mon Église*.

3° Et entre toutes celles qui se disent cette unique Église, laquelle est la vraie, la seule vraie ? Celle qui est fondée sur saint Pierre, gouvernée par saint Pierre, enseignée par saint Pierre toujours vivant dans son Successeur ; donc, l'Église catholique, dont le Pape, successeur de saint Pierre, est le Pontife et le Chef.

Quoi de plus simple que ce raisonnement ? Il m'a suffi pour convaincre un protestant (qui s'est fait catholique le jour même) et une dame russe schismatique.

Sur le point de monter au ciel, le Sauveur insiste de nouveau, et confirme ce qu'il avait donné à saint Pierre, en lui disant : « *Sois le pasteur de mes agneaux ; sois le pasteur de mes brebis.* » (S. Jean, chap. dernier.)

Quant aux Apôtres, les promesses de Jésus-Christ ne portent pas moins avec elles-mêmes leur évidence : « *Recevez le Saint-Esprit ; de même que mon Père m'a envoyé, moi, je vous envoie. Allez donc ; enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Prêchez l'Évangile à toute créature ; voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Celui*

« QUI VOUS ÉCOUTE M'ÉCOUTE, ET CELUI QUI
« VOUS MÉPRISE ME MÉPRISE. *Celui qui croira*
« *sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera*
« *condamné.* »

Voilà les paroles du Sauveur. Voyez maintenant le fait.

2° Seuls, le Pape et les Evêques, pasteurs actuels de l'Eglise catholique, remontent par une succession non interrompue, et que nul ne peut nier, jusqu'à saint Pierre, chef des Apôtres, et jusqu'aux Apôtres. C'est donc à eux, *et à eux seuls*, que s'adressent ces grandes promesses de Jésus-Christ ; c'est à eux, *et à eux seuls*, qu'est confiée la mission d'enseigner, de prêcher, de conserver la religion ; ce sont eux, *et eux seuls*, qui sont les pasteurs *légitimes* du peuple chrétien. Avec eux, *et avec eux seuls*, Jésus-Christ demeure jusqu'à la fin des siècles, pour les garder de toute erreur dans l'enseignement, et de tout vice dans la sanctification des âmes (1).

C'est donc en leur étant soumis et en écoutant leur enseignement que je suis assuré de connaître et de pratiquer la vraie religion chrétienne.

Et remarquez ici les avantages immenses de cette

(1) C'est là ce qu'on appelle l'*infaillibilité* de l'Eglise ; c'est l'infaillibilité de Jésus-Christ, de Dieu même, qui lui est communiquée.

voie d'autorité (1) divine, claire et infaillible, que nous présente l'Église catholique.— Comme il est facile à un catholique de connaître, avec une certitude absolue, ce qu'il doit croire, ce qu'il doit éviter pour être chrétien ! Il n'a qu'à écouter son curé, envoyé par son Évêque, envoyé lui-même par le Pape, qui est le Vicaire de Jésus-Christ, son remplaçant visible, par qui il enseigne, par qui il décide souverainement ce qu'il faut croire, faire et éviter.

Comme c'est beau et comme c'est simple ! Aussi, voyez quelle *parfaite* UNITÉ découle de cette autorité ! Partout la même foi, la même doctrine ; à Rome, à Paris, en Chine, en Amérique, en Asie, en Afrique, partout le même enseignement religieux véritable, celui du Vicaire de Jésus-Christ lui-même ! Partout le même Sacerdoce, celui dont le Pape est le chef visible et Jésus-Christ le chef invisible ! partout le même Sacrifice, le même culte, les mêmes sacrements, les mêmes moyens de sanctification et de salut !

(1) Opposée à la *voie d'examen particulier*, qui est le principe fondamental du protestantisme. Le protestant *se fait lui-même* sa croyance, sa religion. Comme si *on faisait la vérité* ! Comme si *la vérité* n'était pas Dieu même ; lequel est *TOUT FAIT*, si je ne me trompe !

Aussi y a-t-il autant de religions que de têtes chez les protestants. Et même chaque tête en peut changer tous les jours. Dans ce système, c'est l'homme qui fait et défait à son gré la vérité infinie qui passe l'homme.

Je connais une famille protestante composée de quatre personnes, où chacune a une religion différente ! !...

Unité d'autant plus belle, d'autant plus surhumaine, que la société chrétienne gouvernée par le Pape (et elle seule) s'étend *sur toute la terre*.

Partout il y a des catholiques. Leur nom seul l'indique (c'est la remarque de saint Augustin, il y a quinze cents ans) : *catholique* veut dire *universel*. L'Église catholique embrasse tous les temps, tous les pays, tous les peuples. Et le jugement dernier arrivera, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a annoncé, quand l'Église catholique aura prêché sa religion à tous les peuples de la terre. (S. Matth., chap. xxiv, vers. 14.)

Partout où elle pénètre, l'Église catholique répand la *sainteté* chrétienne. Elle produit partout et toujours la perfection la plus sublime dans ceux qui sont dociles à ses enseignements. Elle n'a cessé d'enfanter des *Saints* depuis dix-neuf siècles, et de voir Jésus-Christ, son Dieu et son fondateur, confirmer par des miracles (1) la sainteté de ses serviteurs.

Le *protestantisme*, au contraire (comme son nom seul le fait déjà soupçonner), est une *désorganisation* de tout cet ordre, sous le prétexte de réforme. Il y a de la révolte dans ce nom.

Divisé en mille petites sectes qui s'anathématisent les unes les autres, et qui ne s'accordent que dans leur haine contre l'antique Église : luthériens, calvinistes,

(1) Voyez page 181.

zwingliens, sacramentaires, anabaptistes, pédobaptistes, kernhuthes, évangéliques, anglicans, quakers, piélistes, méthodistes, trembleurs, plongeurs, etc., etc. (on en compte plus de deux cents), le protestantisme est l'*anarchie religieuse*.

Il a attaqué le Christianisme jusque dans son essence et dans sa constitution. Il a rejeté la règle fondamentale de la foi, qui est l'enseignement infallible et l'autorité divine du Pape et des Évêques, seuls pasteurs, seuls docteurs légitimes. — Et ainsi, tout en parlant bien haut *de la foi*, il a anéanti *la foi*, c'est-à-dire la soumission de l'esprit et du cœur à l'enseignement divin. Le protestant, en effet, ne croit qu'à sa propre interprétation de la parole de Dieu ; il se fait juge des controverses, à la place de ceux que Jésus-Christ a établis juges ; il croit à sa raison, non à la parole de Dieu ; il n'a plus de *croyances*, il n'a plus que des *opinions*, variables comme lui-même, et il ne croit plus qu'à ses opinions. — C'est ce que me disait naguère un savant protestant converti.

Pour cette même raison, le protestantisme flotte à tout vent de doctrine, varie chaque année, chaque jour, dans le symbole de sa foi. — Il rejette aujourd'hui ce qu'il enseignait hier ; il n'a ni unité, ni anti-quité, ni universalité, ni stabilité.

Je défie à un protestant de me dire nettement ce qui est *la vérité*, ce *qu'il croit*, et ce que tout le monde *doit croire*, sous peine de n'être point dans la vérité chrétienne.

« Tu varies, disait jadis Tertullien à Montan; donc tu erres. »

Le protestantisme produit des vertus, parce qu'il a conservé des débris de la vérité au milieu de ses destructions; mais ces vertus se ressentent du mélange. Elles sont presque toujours froides et orgueilleuses comme celles des pharisiens. — Elles existent *malgré le protestantisme*. En réalité, elles sont *catholiques*; elles appartiennent à l'Église. Plus les protestants sont protestants, moins ils ont de vertus chrétiennes; plus ils se rapprochent de nous, plus leurs vertus sont réelles et vivantes. On a dit avec justesse, de l'Angleterre protestante, qu'elle était, entre les autres sectes, « la moins difforme, parce qu'elle était *la moins réformée* (1). »

Le protestantisme rejette tout ce qui est consolant, tendre, affectueux dans la religion : la sainte présence de Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour; le tribunal de la miséricorde et du pardon; l'amour et

(1) Depuis vingt-cinq ou trente ans les protestants honnêtes et religieux tendent singulièrement à se rapprocher de l'Église catholique. La religion qu'ils se font n'a presque de protestant que le nom. Ils nous imitent en une foule de choses; ils ont adopté notre genre de prédication, et leurs ministres n'ont plus guère l'habitude de déblatérer, comme jadis, contre l'Église; beaucoup prennent le nom de *catholiques*; plusieurs invoquent la sainte Vierge, croient à la messe, etc. C'est le bon sens et la vérité qui dominent peu à peu les préjugés d'enfance et de secte.

L'invocation de la Bienheureuse Vierge Marie, cette douce Mère du Sauveur qu'il nous a donnée pour Mère au moment suprême de sa mort ; l'invocation des Saints, nos frères aînés, nos amis, déjà entrés dans la patrie où ils nous appellent et nous attendent, etc.

Il n'a point de *culte* religieux ; car on ne peut donner ce nom à ce qui se passe dans la grande chambre nue qu'on appelle *le temple*.

Y êtes-vous jamais entré ? On croit, à la première vue, ces assemblées pleines de l'esprit religieux. — Qu'on y regarde de près ; il n'y a point là de véritable présence du bon Dieu ; on n'y sent point surtout *son amour*... Il faut se rappeler que les pharisiens étaient jadis plus réguliers que les autres dans le temple !...

Le vice fondamental du protestantisme, c'est L'ORGUEIL.

Aussi est-il stérile en saints. Jamais il n'a fait *une vraie sœur de charité*, c'est-à-dire une humble et affectueuse servante de Dieu et de ses pauvres. — Ses missionnaires sont des marchands de bibles... Comparez-les donc aux apôtres ou à nos missionnaires catholiques, héritiers du zèle, de la charité, des souffrances des apôtres, comme ils le sont de leur foi ! Quelle différence !

Ses ministres prêchent sans mission.

De quel droit enseignent-ils les autres ? Ils avouent

eux-mêmes qu'ils ne sont pas plus qu'eux, vu que tous les chrétiens sont prêtres, et, selon un grand nombre, toutes les chrétiennes aussi... De quel droit viennent-ils interpréter la parole de Dieu à leurs frères? Sont-ils infaillibles?

Ces hommes mariés ne sont plus les *hommes de Dieu*, les époux de l'Église, les hommes du dévouement, du sacrifice, de la charité, de la chasteté, de la perfection...

Ainsi,— pour nous résumer, — opposées à la parole expresse de Jésus-Christ; opposées à la tradition historique de tous les siècles passés; opposées à l'idée de fixité, d'unité, de perfection, inséparable de l'œuvre d'un Dieu,— les sectes protestantes, nées, les plus anciennes, il y a trois cents ans à peine, les plus nouvelles fabriquées, revues, augmentées et replâtrées sous nos yeux, dans notre siècle, ne sont pas, ne peuvent pas être la société ou Église *une, sainte, universelle*, des vrais disciples de Jésus-Christ, *établie et constituée, il y a dix-huit cents ans, par les apôtres* de ce divin Maître.]

Je pourrais ajouter d'autres preuves; montrer l'impossibilité absolue de prouver l'inspiration divine de l'Écriture sainte, et spécialement de l'Évangile, sans l'infaillible autorité de l'Église; les absurdités que les protestants sont obligés de professer lorsqu'ils sont logiques et lorsqu'ils veulent demeurer fidèles à leurs

principes, etc. Ce que nous avons dit suffit grandement (1).

Donc , être chrétien et être catholique , c'est une seule et même chose.

Donc, hors de l'Église catholique, il n'y a point de christianisme véritable, et comme le proclamait, *il y a seize cents ans*, saint Cyprien, évêque et martyr : « NUL NE PEUT AVOIR DIEU POUR PÈRE, QUI NE VEUT POINT AVOIR L'ÉGLISE POUR MÈRE. »

Donc, un protestant qui connaît la vraie Église, l'Église Catholique Romaine, gouvernée et enseignée par le Pape, *est obligé d'y rentrer, sous peine de perdre son âme.* — En religion, plus qu'en toutes choses, il faut quitter l'erreur dès qu'on la connaît, et adhérer à la vérité.

Donc enfin, il n'est pas plus vrai de dire : « Je puis être catholique , ou protestant, ou schismatique, sans

(1) Une observation remarquable, c'est que JAMAIS on n'a vu un bon catholique instruit de sa foi et sincère dans sa piété se faire protestant pour devenir meilleur ; tandis que les protestants qui se font catholiques sont ordinairement les plus pieux, les plus éclairés et les plus honorables, de l'aveu même de leurs coréligionnaires.

Souvent (et de nos jours plus souvent que jamais) des protestants se sont faits catholiques à l'article de la mort ; JAMAIS un catholique ne s'est fait protestant à ce redoutable moment, où la vérité seule est devant l'âme pour la juger.

Cette observation suffirait seule pour décider la question qui nous occupe, et pour nous faire conclure la vérité de la seule religion catholique.

cesser d'être chrétien, » que de dire : « Je puis être Turc, païen, juif ou chrétien, sans cesser d'être dans la vraie religion (1). »

XVI.

UN HONNÊTE HOMME NE DOIT PAS CHANGER DE RELIGION. IL FAUT RESTER DANS LA RELIGION OU L'ON EST NÉ.

R. Oui, quand on est né dans la vraie religion, qui est la Religion Catholique.

Mais quand on n'a point eu le bonheur de naître catholique, et que l'on vient à découvrir la véritable oi, non-seulement il est *permis*, mais il est *absolument nécessaire*, sous peine de péché grave, de quitter la secte protestante (ou autre) où l'on a été élevé.

Ce n'est point là *apostasier*. L'*apostat* est celui qui abandonne la vérité pour l'erreur.

Abandonner l'erreur pour rentrer dans la vérité, c'est accomplir la volonté de Dieu ; c'est faire un acte souverainement raisonnable, légitime, loyal ; c'est

(1) Nous n'avons pas craint d'insister un peu sur le protestantisme, à cause d'une sorte de recrudescence dans la propagande que font, en plusieurs pays, les ministres protestants. A Paris notamment, ils ont divisé toute la ville en sections, et ils se remuent beaucoup pour fonder des écoles et attirer à eux les enfants des classes ouvrières.

Les parents ont à se tenir sur leurs gardes.

agir selon sa conscience, c'est remplir le plus sacré des devoirs.

C'est, en outre, faire un *acte de vertu héroïque*. — Car celui qui se convertit a presque toujours à braver un terrible orage, les reproches, les mépris, les insultes, les larmes, les supplications de sa famille protestante, de ses amis, de ses coréligionnaires, surtout des ministres dépités, furieux de cette désertion.

Il doit se souvenir alors de la grande parole du Sauveur : JE NE SUIS POINT VENU APPORTER LA
« PAIX, MAIS LA GUERRE ! *Je suis venu séparer le*
« *fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère... Car*
« *souvent les plus redoutables ennemis de l'homme*
« *sont les membres de sa famille.*

« *Quiconque aime son père ou sa mère, son fils*
« *ou sa fille plus que moi, N'EST PAS DIGNE DE MOI.*

« *Et celui qui ne porte point sa croix et ne me*
« *suit point, n'est pas digne de moi.*

« VOUS SEREZ HAÏS DE TOUS A CAUSE DE MOI.
« CELUI QUI AURA PERSÉVÉRÉ JUSQU'À LA FIN,
« CELUI-LA SEULEMENT SERA SAUVÉ. » (S. Matth.,
ch. x).

Une célèbre protestante, madame de Staël, dans une discussion religieuse qu'elle avait provoquée sur cette question du changement de religion, s'avisa de
« recourir à cette défense banale : *Je veux vivre et*
« *mourir dans la religion de mes pères. — Et*
« *moi, madame, dans la religion de mes grands-*
« *pères, repartit son spirituel interlocuteur.*

C'est, en d'autres termes, la réponse que fit un ambassadeur de France, zélé catholique, à un seigneur anglais, protestant, qui, le voyant guéri d'une maladie très-grave, lui demandait « s'il n'eût pas été bien « fâché d'être enterré dans une terre hérétique. » — « Non, répondit l'ambassadeur, j'aurais seulement or-
« donné qu'on creusât ma fosse un peu plus bas, et je
« me serais trouvé au milieu de catholiques. »

Pour peu que les protestants creusent dans le sol ou dans l'histoire, ils rencontrent partout l'ineffaçable inscription qui les condamne : *Le Protestantisme est né quinze siècles après le Christianisme.*

XVII.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE A FAIT SON TEMPS.

R. Voilà dix-neuf cents ans bientôt qu'elle existe, et en voici à peu près autant qu'on dit cela d'elle.

Chaque siècle, chaque impie, chaque inventeur de secte ou d'hérésie se croit enfin arrivé à ce jour fameux de l'enterrement de l'Église catholique ; chacun d'eux se croit destiné à entonner le *De profundis* de la Papauté, du Sacerdoce catholique, de la Messe et de toutes les antiques croyances de l'Église..., et néanmoins CELA NE VIENT PAS.

Ainsi, dans le premier siècle du Christianisme, un proconsul de l'empereur Trajan lui écrivait : « Avant

peu de temps, grâce à la persécution, *cette secte* sera étouffée, et on n'entendra plus parler de ce dieu crucifié.... »

Et Trajan est mort, et le Dieu crucifié règne toujours dans le monde !

Ainsi, trois siècles plus tard, Julien l'Apostat se vantait de « préparer le cercueil du Galiléen, » c'est-à-dire d'anéantir sa religion et son Église....

Et Julien est mort, et le Galiléen et son Église vivent encore !

Ainsi, au seizième siècle, Luther, ce moine révolutionnaire qui fit de l'orgueil et de la révolte une religion, parlait de la Papauté comme d'une vieillesse qui allait finir : « O Pape, disait-il, ô Pape ! j'étais une peste pour toi pendant ma vie ; après ma mort, je serai ta destruction !... »

Et Luther est mort, et son protestantisme se dissout de toutes parts ! et la Papauté demeure toujours plus vivante, plus florissante, plus vénérée que jamais !

C'est encore ainsi que Voltaire, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, Voltaire, qui signait ses lettres : « *Voltaire Christ-moque*, » ou « *Écrasons l'infâme* » (c'est-à-dire Jésus-Christ et son Église) ; c'est ainsi, dis-je, que Voltaire écrivait à un de ses amis : « Je suis las d'entendre dire qu'il a suffi de douze hommes pour fonder la religion catholique : je veux faire voir

qu'il suffit d'un seul pour la détruire.» — « Dans vingt ans, écrivait-il à un autre, le Galiléen aura beau jeu ! »

Et, *vingt ans après, jour pour jour*, Voltaire mourait dans un désespoir de damné, appelant un prêtre que ses amis les philosophes empêchaient de parvenir jusqu'à lui...

Et l'Église vit toujours, traversant les âges, brisant sur son paisible passage tous ceux qui la veulent briser.

Il en sera de même de nos grands systèmes modernes philosophiques et sociaux, qui se posent modestement en réformateurs de la religion de Jésus-Christ, en remplaçant de l'Église catholique.

Moins redoutables encore que leurs devanciers, ces pauvres gens ne se doutent seulement pas de leur faiblesse ! Ils croient faire du nouveau, tandis qu'ils ne font que *réchauffer* le vieux thème des Voltaire, des Calvin, des Luther, des Arius, etc., etc., etc.

Ont-ils donc oublié la parole du Sauveur au premier Pape et aux premiers évêques : « *Allez ; enseignez tous les peuples ; MOI-MÊME je suis avec vous tous les jours JUSQU'À LA CONSOMMATION DES SIÈCLES ?* »

Ont-ils oublié ce qu'il a dit au prince des Apôtres : « *Tu es Pierre, et sur toi, pierre, je bâtirai mon Église, ET LES PUISSANCES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE ?* »

Ce que Dieu a fondé, croient-ils pouvoir le détruire ?

Non, l'Église catholique n'a pas « fait son temps ; » elle n'aura fait son temps que lorsque le monde aura fait le sien.

L'Église ne craint rien ; elle sait quel est le principe divin de sa force, de sa vie. Et elle enterrera ses adversaires présents, plus aisément, plus paisiblement encore qu'elle n'a enterré leurs prédécesseurs.

XVIII.

MOI, JE VEUX LE PUR ÉVANGILE, LE CHRISTIANISME PRIMITIF.

R. Et moi aussi, je le veux, et n'en veux pas d'autre ; et je le possède, si je suis bon catholique ; et vous, vous pouvez le posséder aux mêmes conditions.

Si vous êtes bon catholique, vous pratiquez l'Évangile dans toute sa pureté ; vous avez le même christianisme, les mêmes croyances, la même religion que les premiers chrétiens.

Le temps n'a modifié le christianisme que dans quelques-unes de ses formes extérieures ; le fond est le même, absolument le même depuis qu'il existe.

Ces modifications, ces développements qui font croire aux gens peu réfléchis que le christianisme actuel est différent du christianisme primitif, tiennent à la nature même des choses, et se rencontrent dans toutes les œuvres de Dieu.

Ainsi, l'*homme* est-il un être différent de lui-même a un an, à dix ans, à trente ans ? Non, évidemment ; c'est *le même* individu, se développant peu à peu, et acquérant la perfection de son être.

Il en est de même des œuvres de Dieu dans l'ordre surnaturel.

L'Église catholique, au temps des apôtres, était dans son germe ; on ne voyait pas encore toutes ses richesses, toute sa puissance, toute sa vie ; mais tout cela existait, prêt à se développer avec les siècles.

Plus on étudie l'antiquité chrétienne, plus on reconnaît la vérité de ce que nous disons ici. Et c'est cette étude consciencieuse qui a ramené à la religion catholique un grand nombre de savants protestants ou incrédules, qui trouvèrent dans les monuments des trois premiers siècles de l'Église les vestiges frappants et le principe de toutes nos institutions catholiques ; entre autres, la suprématie spirituelle de l'Évêque de Rome, successeur de saint Pierre ; son autorité doctrinale, ainsi que celle des évêques, successeurs des apôtres ; la pompe du culte divin ; le sacrifice de la Messe, avec toutes les cérémonies que nous pratiquons encore, et dont la plupart remontent au siècle même des apôtres ; le culte de la sainte Vierge, mère de Dieu ; le culte des Saints, des reliques, des images ; les sept sacrements, entre autres la confession faite au prêtre, etc., etc.

On a découvert récemment dans les catacombes de Rome, principalement dans celle de Sainte-Agnès, qui

date du milieu du deuxième siècle, des chapelles entières avec plusieurs autels où reposaient les reliques des martyrs, avec des peintures, avec des images de la sainte Vierge, avec un siège pontifical, avec des bénitiers, avec des *confessionnaux*, etc.

On abuse donc grandement de la crédulité du peuple quand on lui prêche que le vrai christianisme, le christianisme des premiers temps, se trouve autre part que dans la croyance et dans la pratique de la religion catholique.

Dans tous les temps, *chrétien* et *catholique* ont été synonymes, et les bons catholiques de notre temps ne diffèrent des bons catholiques des premiers siècles que par l'habit; la foi, le cœur, les œuvres sont les mêmes.

Toutes les hérésies ont eu cette prétention qu'affichent, de nos jours, les prétendus réformateurs de la société et de la religion. Ils répètent ce que disaient, il y a trois siècles, Luther et Calvin, *leurs grands-pères* : « Nous venons *réformer* le christianisme, en « le ramenant à sa pureté primitive. Vous, Église catholique, vous, prêtres catholiques, vous n'y entendez rien; vous avez corrompu la vérité, la religion, « la doctrine de Jésus-Christ. Nous seuls la possédons et « l'apportons au monde! Que chacun donc nous « écoute : les misères humaines vont cesser; voici « l'ère nouvelle qui va commencer ! !... »

Laissons-les dire, et n'en croyons pas le premier mot.

C'est par la pureté de notre vie qu'il faut leur répondre, plus encore que par nos paroles. — Un *vrai chrétien*, un *SAINT*, voilà le meilleur argument contre eux !

XIX.

J'AI MA RELIGION A MOI. CHACUN EST LIBRE DE PRA-
TIQUER SA RELIGION COMME IL L'ENTEND ; CELA ME
REGARDE SEUL, ET JE SERS DIEU A MA MANIÈRE.

R. Et *votre manière*, n'est-ce pas, c'est de ne pas le servir ? C'est comme les gens qui entendent par « liberté de conscience, » « liberté de ne pas avoir de conscience. »

Non, chacun n'est pas libre de servir Dieu comme il l'entend, mais il *DOIT* servir Dieu comme Dieu *VEUT* être servi, et non autrement.

« Cela vous regarde, » il est vrai ; mais il y a quelqu'un que cela regarde aussi : c'est l'Église, à qui Dieu a *ordonné* de vous apprendre comment vous devez le servir. « *Allez*, a-t-il dit aux premiers évêques de son Église, *allez, ENSEIGNEZ tous les peuples ; APPRENEZ-LEUR A OBSERVER TOUS MES COMMANDEMENTS. Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.* »

La religion chrétienne (ou catholique, c'est la même chose) est la *seule* vraie religion, nous l'avons vu plus haut (1) ; elle est donc le seul véritable et légitime service de Dieu.

Tout homme donc

1° Qui ne croit pas toutes les vérités chrétiennes que l'Église enseigne, qu'elle a résumées dans le Symbole des apôtres, et qu'elle explique dans les catéchismes catholiques ;

2° Qui ne pratique pas de son mieux les dix commandements de Dieu et les lois que font les pasteurs de l'Église ;

3° Qui ne pratique pas les vertus chrétiennes (la chasteté, l'humilité, la douceur, le détachement, l'obéissance, etc.), et ne fuit pas les vices opposés à ces vertus ;

4° Qui n'emploie pas les moyens de salut que l'Église propose à ses enfants, c'est-à-dire la prière et les sacrements ;

Tout homme, dis-je, qui ne sert pas Dieu de la sorte, *ne le sert pas réellement* (à moins que, de bonne foi dans son erreur, et observant d'ailleurs la loi naturelle, il ne croie à une autre religion dont il accomplit les préceptes). Il offre à Dieu un culte dont Dieu ne veut pas ; il veut arriver à Dieu par une voie différente de celle qui lui est tracée ; il a l'apparence de la religion ; mais il n'en a pas la réalité.

(1) Aux nos 13, 14 et 15.

Vous n'êtes donc pas libre de servir Dieu comme vous l'entendez ; surtout vous n'êtes pas libre de ne pas le servir du tout.

XX.

**LES PRÊTRES SONT DES HOMMES COMME LES AUTRES;
LE PAPE ET LES ÉVÊQUES SONT DES HOMMES:
COMMENT DES HOMMES PEUVENT-ILS ÊTRE INFAIL-
LIBLES? JE VEUX BIEN OBÉIR A DIEU, MAIS NON
PAS A DES HOMMES COMME MOI.**

R. C'est comme si un soldat disait : « Je veux bien obéir au roi ; mais je n'obéirai ni à mon général, ni à mon colonel, ni à mon capitaine ; car ils sont *sujets* du roi tout comme moi. »

**Auriez-vous beaucoup de peine à lui répondre?
Ma tâche ici n'est pas plus difficile.**

L'Église, il est vrai, est composée d'*hommes* ; le Pape, les évêques, les prêtres sont des hommes.

Mais ce sont des hommes que Jésus-Christ même a revêtus de la puissance spirituelle et de l'autorité divine.

Et à cause de cela, *ce ne sont point des hommes comme les autres.*

Les apôtres, qui furent les premiers évêques de l'Église, ont été envoyés aux hommes par Notre-Seigneur Jésus-Christ comme d'autres *lui-même*. Leur

obéir, ce n'est pas obéir à des hommes, mais à Dieu, à Jésus-Christ. Leur désobéir, mépriser leurs lois, c'est désobéir à Dieu, mépriser Jésus-Christ. « Qui vous méprise, me méprise. »

Ce n'est pas à l'homme que je me sou mets, c'est à Dieu, qui exerce par lui son autorité sur moi.

La seule différence entre les commandements de Dieu et les commandements de l'Église, c'est donc que les premiers nous sont adressés directement par le Seigneur, et les seconds indirectement, par ses envoyés ; mais c'est toujours Dieu seul qui commande.

Ce n'est pas non plus, à proprement parler, *l'homme* qui est infallible dans le Pape, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu qui le revêt de sa vérité pour qu'il ne puisse enseigner l'erreur aux peuples chrétiens (1).

Aussi, en matière d'obéissance religieuse, ne faut-il pas faire attention aux qualités personnelles du Pape, ou de l'évêque, ou du prêtre qui nous administre les choses saintes, mais seulement à son autorité légitime, à son caractère de Pape, ou d'évêque, ou de prêtre.

(1) Il est bon d'ajouter ici que l'Église n'est infallible que pour les choses de la religion, telles que la définition des articles de foi, la règle des mœurs, la discipline générale, la liturgie, la canonisation des saints, etc.

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'assiste en toutes ces choses, et l'empêche toujours de rien statuer contre la vérité ou contre le bien spirituel du peuple chrétien.

En cela *seulement* elle est infallible.

C'est la raison pour laquelle les défauts, quelquefois même les vices d'un prêtre (ce qui, Dieu merci ! est rare), ne doivent point diminuer en nos cœurs le respect, la foi, l'amour de la religion.

Ces faiblesses sont le fait de *l'homme* et non du *prêtre*. Elles ne peuvent atteindre le sacerdoce divin dont il est revêtu. Le crime de Judas a-t-il souillé son ministère ?

C'est encore la raison pour laquelle la Messe, l'absolution, etc., d'un mauvais prêtre sont aussi valides que la Messe, que l'absolution, etc., d'un prêtre fidèle. La consécration a lieu par les paroles de l'un comme par celles de l'autre ; les péchés sont remis par celui-ci comme par celui-là ; parce que ces actions sont le fait du *prêtre* et non de *l'homme*, et que les péchés d'un prêtre ne lui enlèvent pas le caractère indélébile du sacerdoce.

Le prêtre prévaricateur est bien coupable ; mais son sacerdoce reste toujours le même ; c'est celui de Jésus-Christ, que rien ne peut altérer ni détruire.

XXI.

HORS L'ÉGLISE, POINT DE SALUT ! QUELLE INTOLÉRANCE ! JE NE PUIS ADMETTRE UNE RÈGLE AUSSI CRUELLE !

R. Voilà ce que vous ne pouvez pas admettre dans le sens où vous l'entendez, savoir : Quiconque n'est pas catholique est damné.

Mais voilà aussi comment on critique la religion parce qu'on ne la comprend pas, et comment on lui fait dire des choses qui lui font horreur.

Cette parole, en effet, entendue comme l'Église l'enseigne, est la plus simple des vérités, une vérité de bon sens (1). « Hors de l'Église, pas de salut, » signifie tout bonnement « qu'on est obligé, sous peine de péché grave, de croire et de pratiquer la vraie religion (qui est la religion catholique) *lorsqu'on est à même de le faire*. » Cela signifie que « vous péchez, et par conséquent vous perdez votre âme, si vous rejetez *volontairement* la vérité, quand elle se montre à vous. »

(1) « Hors l'Église, pas de salut, » c'est dire : Hors la lumière, les ténèbres ; hors le blanc, le noir ; hors le bien, le mal ; hors la vie, la mort ; hors la vérité, l'erreur, etc.

Où est donc le mystère de tout cela ? où est donc la difficulté ?

Y a-t-il là quelque chose d'extraordinaire? Y a-t-il de quoi crier à l'intolérance, à la cruauté?

Un protestant, un schismatique, n'est pas damné par cela seul qu'il est protestant ou schismatique. S'il est *de bonne foi* dans son erreur, c'est-à-dire s'il n'a pas pu, pour une raison ou pour une autre, connaître et embrasser la foi catholique, il est considéré par l'Église comme faisant partie de ses enfants; et, s'il a vécu selon ce qu'il a cru être la vraie loi de Dieu, il a droit au bonheur du ciel, comme s'il eût été catholique.

Il y a, Dieu merci! un grand nombre de protestants dans cette bonne foi, et, même parmi leurs ministres, il s'en rencontre parfois. M. de Chéverus, évêque de Boston, en a converti deux, très-savants et très-pieux; et, après leur retour à l'Église catholique, ils déclaraient au bon Evêque que, jusqu'à l'époque où ils l'avaient connu, ils n'avaient jamais eu de doutes sur la vérité de leur religion.

Ne nous inquiétons pas, du reste, du jugement que Dieu fera des protestants, non plus que des idolâtres, des sauvages, etc., etc. Nous savons, d'une part, que Dieu est bon, qu'il veut le salut de tous, et, d'autre part, qu'il est la justice même. Servons-le de notre mieux, et ne nous inquiétons pas des autres.

J.-J. Rousseau, qui, le premier, se posa en apôtre de la tolérance religieuse, a, sur cette matière, comme sur presque toutes celles qu'il a traitées, brouillé les

idées du plus simple bon sens à force de sophismes et de rhétorique.

Si, au lieu de s'affubler de la robe du *Vicaire savoyard* (1), pour le faire parler contre l'Église, il eût été consulter le *vicaire de sa paroisse*, pour s'enquérir de la doctrine catholique, avant de la combattre, il aurait vu qu'il faussait étrangement cette doctrine ou qu'il la jugeait avec une pitoyable légèreté. Mais ce n'était point là le compte de cet altier sophiste qui cherchait, avant tout, à faire parler de lui et à briller.

Il a confondu deux choses essentiellement dis-

(1) Titre d'un détestable ouvrage de Rousseau, où il attaque la religion avec l'air le plus candide, le plus mielleux, le plus dévot.

Rousseau est plus dangereux encore peut-être que Voltaire, parce qu'il est moins violent, moins franc dans ses haines religieuses, moins méchant, moins incrédule. Son style, plus redondant et plus grave que celui de Voltaire, couvre mieux le sophisme. — Rousseau est le chef de ce faux libéralisme gonflé de prévention et jouant la sincérité, de ce philosophie aigre-doux qui, depuis un siècle, fausse les intelligences, corrompt et bouleverse les sociétés, pousse à toutes les licences au nom de la *liberté*, à tous les genres de persécution au nom de la *tolérance*.

La justice publique commence à s'appesantir sur Rousseau et sur Voltaire. Ils ont fait bien du mal à la France, et leur désastreuse influence n'a point encore entièrement cessé. L'empereur Napoléon méprisait souverainement ces deux hommes : « *Pour qu'on les ait trouvés grands, disait-il, il a fallu que leurs contemporains aient été bien petits !* »

thètes : *l'intolérance en fait de doctrine et l'intolérance en fait de personnes* ; et, après avoir tout mêlé, il s'est mis à faire l'indigné, à crier à la dureté, à la barbarie !

Si l'Église enseignait ce qu'il prétend qu'elle enseigne, oui, elle serait dure et cruelle, et l'on aurait grand'peine à la croire.

Mais il n'en est rien. L'Église n'est intolérante que dans la mesure juste, vraie, *nécessaire*. Pleine de miséricorde pour les personnes, *elle n'est intolérante que pour les doctrines*. Elle fait comme Dieu, qui, en nous, déteste le péché et aime le pécheur.

L'intolérance doctrinale est le caractère essentiel de la vraie religion. La VÉRITÉ, en effet, qu'elle est chargée d'enseigner, est absolue, est immuable. Tout le monde doit s'y adapter ; elle ne doit fléchir devant personne. Quiconque ne la possède point, se trompe. Il n'y a point de transactions possibles avec elle ; c'est tout ou rien. Hors d'elle, il n'y a que l'erreur.

L'Église catholique *seule* a toujours eu cette inflexibilité dans son enseignement. C'est la preuve la plus frappante peut-être de sa vérité, de la divine mission de ses Pasteurs.

Indulgente pour les *faiblesses*, elle ne l'a jamais été, elle ne le sera jamais pour les *erreurs*. « Si quelqu'un ne croit point ce que j'enseigne, dit-elle dans les règles de foi formulées par ses conciles, *qu'il soit anathème !* » c'est-à-dire, retranché de la société chrétienne,

La vérité seule parle avec cette puissance.

Les gens qui, à la suite de Rousseau, accusent l'Église de cruauté à propos de l'intolérance qu'ils lui prêtent, ont-ils lu dans le *Contrat social* de ce doux et tolérant maître cette touchante maxime : « Le souverain peut *bannir de l'État* quiconque ne croit pas les articles de foi de la religion du pays... Si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, *se conduit comme ne les croyant pas*, qu'il soit puni de mort ! » (Livre 4, ch. 8.)

Quelle tolérance !!!

Il faut avouer que l'Église s'y entend mieux que ceux qui veulent lui en remontrer.

XXII.

MAIS LA SAINT-BARTHÉLEMY.

R. Est-ce la Saint-Barthélemy qui vous empêche de bien vivre ?

Et avez-vous peur, si vous devenez bon chrétien, que l'on vous engage à massacrer vos camarades s'ils ne servent pas le bon Dieu ?

Le massacre de la Saint-Barthélemy a été un de ces excès déplorables que l'irritation des guerres civiles, l'astuce de la politique, la fureur de quelques fan-

liques, la dureté des mœurs de ce temps peuvent seules expliquer.

La religion est bien loin d'approuver tout ce qu'on fait en son nom et tout ce qui se couvre de son manteau sacré.

Il faut dire, du reste, que ses ennemis ont singulièrement dénaturé ce crime. Ils l'ont représenté comme l'*œuvre de la religion*, tandis qu'il n'est l'œuvre que de la haine et du fanatisme, que blâme la religion.

Ils l'ont représenté comme exécuté par les prêtres, tandis que PAS UN SEUL n'y prit part. Il y en eut même plusieurs, entre autres l'évêque de Lisieux, qui sauvèrent tout ce qu'ils purent de huguenots, et qui intercédèrent pour eux auprès du roi Charles IX, etc.

Si un fait est avéré maintenant et hors de contestation, c'est que la Saint-Barthélemy est, avant tout, un *coup d'État politique*, que la religion en a été le prétexte bien plutôt que la cause, et que l'astucieuse Catherine de Médicis, mère de Charles IX, chercha bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait et inquiétait chaque jour davantage son gouvernement, qu'à procurer la gloire de Dieu.

Il a plu à un poète de l'école voltairienne de représenter le cardinal de Lorraine « bénissant les poignards des catholiques. » Malheureusement ce cardinal était à Rome, en ce moment, pour l'élection du pape Grégoire XIII, successeur de saint Pie V, qui venait de mourir.

Mais ces messieurs n'y regardent pas de si près.

« *Mentez, mentez toujours, osait écrire Voltaire à ses amis, il en restera quelque chose* (1) ! »

Depuis trois siècles la haine des protestants et, plus tard, des voltairiens, contre l'Église, a tellement altéré l'histoire, qu'il est très-difficile d'y découvrir la vérité.

On arrange les faits, on ajoute, on retranche, on invente même, au besoin. On impute à l'Église des crimes qu'elle déteste. On fait peser sur la religion des accusations odieuses. Méfiez-vous, en général, des faits historiques où la religion joue un rôle ridicule ou barbare ou ignoble. Il se peut qu'ils soient vrais ; et alors il faut porter tout le blâme sur l'homme faible ou vicieux qui a oublié son caractère de prêtre ou d'évêque ou même de pape, et qui, devant faire le bien, a fait le mal ; mais il se peut aussi (et c'est le plus ordinaire) que ces faits soient, sinon inventés complètement, du moins tellement travestis et exagérés, que l'on peut, avec justice, les taxer de mensonge.

Il est fort commode d'attaquer l'Église de cette façon ; mais est-ce légitime ? est-ce loyal ? est-ce sincère ?

(1) Lettre au marquis d'Argens.

XXIII

IL N'Y A PAS D'ENFER ; PERSONNE N'EN EST JAMAIS
REVENU.

R. Non, personne n'en est jamais revenu ; et si vous y entrez vous-même, vous n'en reviendrez pas plus que les autres. Et c'est pour cela que je vous crie : N'y tombez pas ! n'y tombez pas ! Et pour n'y pas tomber, n'en prenez pas le chemin !

Si on en revenait, même une seule fois, je vous dirais : « Allez-y, et vous verrez s'il y en a un. » Mais c'est parce qu'on ne peut faire cette expérience qu'il est *insensé* de s'exposer à un mal sans remède comme sans terme et sans mesure.

Vous dites qu'il n'y a pas d'enfer ? En êtes-vous sûr ? Je vous défie de l'affirmer. Vous auriez une conviction que nul n'a eue avant vous, pas même les plus profonds impies. Rousseau répondait à cette question : Y a-t-il un enfer ? « *Je n'en sais rien.* » Et Voltaire écrivait à un de ses amis qui avait cru découvrir la preuve de la non-existence de l'enfer : « *Vous êtes bien heureux ! Je suis loin de là.* »

Mais voici qu'à votre *peut-être* j'oppose une terrible affirmation. JÉSUS-CHRIST, le Fils de Dieu fait

homme, dit qu'il y a un enfer, et un si terrible, que « le feu ne s'y éteindra jamais. » Ce sont ses propres paroles, qu'il répète trois fois de suite (1).

Lequel faut-il que je croie de préférence : un homme qui n'a jamais étudié la religion, qui attaque ce qu'il ignore, qui ne peut avoir que des *doutes*, non une certitude, sur ce sujet ; — ou bien CELUI qui a dit : « Je suis LA VÉRITÉ ; le ciel et la terre passeront, mais « ma parole ne passera point? »

Prenez garde : c'est Jésus, le bon Jésus ; Jésus si miséricordieux et si doux, qui pardonne *tout* aux pauvres pécheurs repentants ; Jésus, qui accueille sans une parole de reproche et la coupable Madeleine, et la femme adultère, et le publicain Zachée, et le voleur

(1) On voit Notre-Seigneur Jésus-Christ parler quinze fois dans son Évangile du *feu de l'enfer*

Voyez, entre autres, les sept ou huit derniers versets du ix^e chapitre de Saint-Marc, où il dit qu'il vaut mieux tout perdre et tout souffrir que « d'aller dans l'enfer, dans le feu « qui ne s'éteint point, où le remords ne meurt pas, et où le « feu ne peut s'éteindre. Car, ajoute-t-il, tout homme qui y « tombera sera *salé* par le feu, » c'est-à-dire en sera à la fois pénétré, dévoré et conservé, comme le sel conserve les viandes tout en les pénétrant parfaitement.

Voyez encore en saint Matthieu, à la fin du chapitre xxv : « Retirez-vous de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le démon et les autres mauvais anges... Et ils « iront dans le *supplice éternel*, et les justes dans la *vie éternelle*. »

Et en saint Jean, chap. xv : « Si quelqu'un ne m'est pas uni « (par la grâce), il sera jeté dans le feu, et il brûlera ; » etc., etc.

crucifié à ses côtés ; c'est JÉSUS qui vous déclare qu'il y a un enfer éternel de feu, et qui le répète quinze fois expressément dans son Évangile !

Auriez-vous la prétention de mieux vous entendre que Jésus-Christ en fait de miséricorde et de bonté ?

En cette matière, voyez-vous, plus qu'en toute autre, c'est le *cœur* du méchant qui parle, et non sa raison. C'est la passion criminelle qui a peur de la justice de Dieu, et qui crie, pour étourdir la conscience : « Il n'y a pas de justice de Dieu ! Il n'y a pas d'enfer ! »

Mais qu'importent à la réalité ces cris et ces passions ? L'aveugle qui nie la lumière empêche-t-il la lumière de luire ? Que l'impie le nie ou le reconnaisse, il existe un enfer, vengeur du vice, et cet enfer est éternel !

C'est le cri de l'humanité entière ! La certitude de l'enfer est tellement au fond de la conscience humaine, qu'on retrouve en effet ce dogme *chez tous les peuples* anciens et modernes, chez les sauvages idolâtres, comme chez les chrétiens civilisés. Il est tellement au fond du christianisme, que, de toutes les hérésies qui ont attaqué les dogmes catholiques, pas une n'a pensé à le nier. La vérité seule de l'enfer est restée debout, intacte, au milieu de tant de ruines ; le protestantisme la présente même plus dure que ne le fait l'Église.

Les plus grands philosophes, les plus grands génies ont admis l'enfer non-seulement chez les chrétiens, cela va sans dire, mais même chez les païens : Virgile, Ovide, Horace, Platon, Socrate, enfin l'impie Celse

lui-même, ce Voltaire du troisième siècle. Qui oserait se montrer plus difficile qu'eux ?

La doctrine des peines éternelles a, du reste, dans l'enseignement de l'Église, une parfaite compensation dans la doctrine des récompenses éternelles. L'une nous manifeste la souveraine et *infinie justice* de Dieu; l'autre, sa souveraine et *infinie bonté*. Mais tout en Dieu n'est-il pas adorable, sa justice, comme tous ses autres attributs ? Je le répète, on ne la nie que parce qu'on en a peur.

Je pourrais ajouter ici plusieurs autres réflexions sur l'utilité, la nécessité même du dogme de l'éternité des peines de l'enfer. Je pourrais faire remarquer que c'est cette *éternité* qui le rend ainsi utile et nécessaire; comme c'est elle et elle seule qui révolte le méchant, c'est aussi elle seule qui l'arrête. L'homme se sent éternel; il lui faut dès lors des espérances et des craintes qui soient à sa hauteur; tout ce qui est au-dessous disparaît à sa vue.

Si l'on pouvait connaître tous les crimes que la crainte de l'*éternité* de l'enfer a empêchés, on serait frappé de la nécessité de cette sanction; et comme Dieu donne à l'homme tout ce qui lui est *nécessaire*, de la nécessité de l'éternité des peines on conclurait leur réalité.

Je pourrais montrer encore que dans l'enfer il n'y a pas de repentir possible, et dès lors pas de pardon possible; que l'enfer ne nous paraît si incompréhensible que parce que nous ne nous faisons pas une idée

suffisante de la grandeur du péché, dont il est le châtiment, et de la facilité pour nous de l'éviter. Mais je m'en tiens aux deux grandes autorités que je vous ai apportées en regard de votre doute : l'autorité de JÉSUS-CHRIST, et celle du GENRE HUMAIN.

Croyons donc de tout notre cœur les mystères du christianisme. Vivons en conséquence de notre foi ; aimons Dieu, servons-le, imitons Jésus-Christ, soyons bons chrétiens, et nous n'aurons plus à craindre l'enfer.

XXIV.

DIEU EST TROP BON POUR ME DAMNER.

R. Aussi n'est-ce pas Dieu qui vous damne, *c'est vous-même.*

Dieu n'est pas plus la cause de l'enfer qu'il n'est la cause du péché qui produit l'enfer.

Pourquoi donc *permet-il* le péché?

Parce que, vous ayant donné le plus magnifique de tous les dons, celui de l'*intelligence*, qui vous rend semblable à lui, et vous ayant préparé un bonheur *éternel*, il ne convenait pas qu'il vous traitât comme la brute, qui n'a pas d'intelligence et qui n'est faite que pour la terre.

Il ne convenait pas que vous fussiez *contraint* de

recevoir les dons de Dieu ; il fallait que vous employassiez votre intelligence à accepter librement et à acquérir vous-même le trésor d'une éternité de béatitude.

Voilà pourquoi Dieu nous a donné, avec l'intelligence, la *liberté morale*, c'est-à-dire la faculté de choisir à notre gré le bien ou le mal, de suivre ou de ne pas suivre la voix de notre bon Père qui nous appelle à lui.

Cette liberté est la plus grande marque d'honneur et d'amour que nous puissions recevoir de Dieu.

Si nous en abusons, la faute en est tout à nous, non à lui.

Si je vous donne une arme pour défendre votre vie, n'est-ce pas là une marque d'amour de ma part ? Et si, contre ma volonté, malgré les avertissements et les leçons que je vous ai donnés pour vous en bien servir, vous tournez cette arme contre vous-même, serai-je cause de votre blessure ? N'est-ce pas à vous seul qu'il faudra l'imputer ?

Ainsi fait pour nous le bon Dieu. Il nous donne la liberté de faire le bien ou le mal ; mais il ne néglige rien pour nous faire choisir le bien. Instructions, avertissements, tendres invitations, terribles menaces, il n'épargne rien. Il nous comble de ses grâces, il nous environne de secours ; mais il ne nous *force* pas : ce serait détruire son ouvrage.

Il respecte en nous les dons qu'il y a mis.

C'est donc le réprouvé qui se *nerd* : ce n'est pas

Dieu qui le damne, c'est lui-même *qui se damne*. Dieu ne fait que donner à chacun ce qu'il a choisi librement, la vie ou la mort : le paradis, fruit de la vertu ; ou l'enfer, fruit du péché.

Dire que « Dieu est trop bon pour nous damner, » c'est raisonner comme un homme qui entra un jour dans la cour des Messageries, à Paris, déclarant qu'il voulait aller à Lille (dans le nord de la France). On lui indique en conséquence la voiture de Lille.

Il en voit une autre, à peu près faite de même, mais plus commode, et il y monte.

C'était celle de Toulouse (ville du Midi, précisément à l'opposé de Lille).

Le chef du bureau, qui le suivait de l'œil, s'aperçoit de son erreur ; il court l'en avertir : « Vous vous trompez, je crois ? lui dit-il. N'est-ce pas à Lille que vous voulez aller ?

— Sans doute.

— Eh bien, monsieur, vous n'êtes pas dans la voiture de Lille ; celle-ci vous conduira à Toulouse.

— Vraiment ? Mais n'arriverai-je pas toujours à Lille ?

— Comment ! à Lille ? Vous arriverez à Toulouse, si vous prenez le chemin de Toulouse.

— Allons donc, dit le voyageur, je n'en crois rien. Cette voiture ressemble beaucoup à l'autre, et elle est beaucoup plus douce ; d'ailleurs l'administration est trop honnête pour me faire aller là où je ne veux pas aller. Je reste donc dans cette voiture, qui est très-

agréable ; j'y suis en fort bonne compagnie ; laissez-moi en repos, vous verrez que j'arriverai à Lille demain soir. »

L'heure du départ sonne sur ces entrefaites. La voiture partit, et le surlendemain le voyageur arriva...
.....à Toulouse.

Cela ne pouvait manquer.

Il en est de même du voyage de cette vie ; il y a deux chemins, celui de la vertu et celui du péché. Le second est quelquefois plus doux, plus séduisant que le premier, surtout dans les commencements : mais l'un mène à l'enfer, où la douceur se change en amertume ; l'autre en paradis, où le travail se change en un ineffable repos.

Pour aller au paradis, il faut prendre le chemin du paradis.

Si vous prenez celui de l'enfer, vous êtes aussi sûr d'arriver à l'enfer que ce ridicule voyageur était sûr d'arriver à Toulouse.

Le prêtre catholique est le guide charitable qui tâche de vous montrer votre erreur. Combien ne l'écoutent pas plus que le voyageur n'écouta l'employé des Messageries ! et combien se perdent pour ne l'avoir pas écouté !

XXV.

CE N'EST PAS CE QUI ENTRE DANS LE CORPS QUI SOUILLE L'ÂME. DIEU NE ME DAMNERA POINT POUR UN MORCEAU DE VIANDE. LA VIANDE N'EST PAS PLUS MAUVAISE LE VENDREDI ET LE SAMEDI QUE LES AUTRES JOURS.

R. Vous avez tout à fait raison : ce n'est pas la viande qui damne ; la viande n'est pas plus mauvaise un jour que l'autre.

Ce qui damne, c'est la désobéissance, qui fait manger la viande.

Ce qui est mauvais le vendredi et le samedi, c'est la violation d'une loi qui n'existe pas pour les autres jours ; c'est la révolte contre l'autorité légitime des Pasteurs, à qui nous devons tous obéir comme à CELUI même qui les envoie : « Allez, c'est moi qui vous envoie. Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. »

Il ne s'agit donc pas de viande, ni de jours, ni d'estomac ; il s'agit du cœur qui pèche en refusant de se soumettre à un commandement obligatoire et facile.

Outre le grand et général motif d'observer toutes les lois de l'Église, nous pouvons ajouter que ces lois ne sont pas faites au hasard, par caprice, mais qu'elles portent sur de sages et très-importantes raisons.

Ainsi la loi de l'abstinence, dont l'application est plus fréquente, est destinée à rappeler incessamment au souvenir des Chrétiens la Passion, les souffrances, la mort de leur Sauveur, ainsi que la nécessité de la pénitence; elle est la pratique *publique* de la pénitence des chrétiens, etc.

Il n'y a qu'un homme superficiel ou ignorant qui puisse regarder cette institution comme inutile. On ne peut croire, dans la pratique, combien cette seule observation du maigre le vendredi et le samedi empêche l'âme de sortir des idées religieuses.

Les lois de l'Eglise, tout en obligeant sous peine de péché, sont loin d'être dures et tyranniques. L'Eglise est une mère, et non une maîtresse impérieuse. Il suffit que, *pour un motif grave*, vous ne puissiez faire maigre, pour que vous en soyez par là même dispensé. La maladie, la faiblesse du tempérament, la grande fatigue du travail, la pauvreté, la grande difficulté de se procurer des aliments maigres, sont des motifs qui dispensent du maigre.

Pour ne pas se faire illusion, il est bon cependant consulter le curé ou le confesseur, interprète de la loi.

Cette observation, qui s'étend à toutes les lois de l'Eglise, montre combien sage et modérée est l'autorité qui les porte. Respectons-la donc du fond de notre cœur; laissons rire ceux qui n'y entendent rien, et accomplissons sans murmurer des commandements si simples, si sages et si utiles à nos âmes.

XXVI.

**DIEU N'A PAS BESOIN DE MES PRIÈRES. IL SAIT BIEN
CE QUI M'EST NÉCESSAIRE SANS QUE JE LE LUI
DEMANDE.**

**R. Vous avez tout à fait raison. Mais vous auriez tout
à fait tort de conclure de là que vous pouvez vous dis-
penser de prier.**

**Le bon Dieu n'a pas besoin de vos prières, il est
vrai. Vos prières et vos hommages ne changent en rien
sa béatitude immuable... Mais il les *exige* de vous, ces
hommages, ces adorations, ces actions de grâces, ces
prières; parce que vous, sa créature et son enfant,
vous les lui devez.**

**Votre pensée, dont il est l'auteur, il y a droit; il
veut que vous la dirigiez vers lui; et ce cœur, qu'il
vous a donné, il a droit également à son amour, et il
veut que, par l'amour, vous le lui rendiez librement.**

**Dieu sait tous vos besoins. C'est encore très-vrai.
Aussi n'est-ce point pour les lui apprendre qu'il faut
que vous les lui exposiez. C'est afin que vous ne per-
diez pas la vue de votre impuissance sans son secours;
c'est afin de vous rappeler sans cesse votre dépen-
dance.**

C'est pour vous qu'est ordonnée la prière, non pas

pour lui. Il *veut* que vous priiez, d'abord, parce qu'il est juste que vous adoriez votre Dieu, que vous pensiez à celui qui pense sans cesse à vous, que vous aimiez celui qui est le bien suprême et votre excellent bien-facteur ; et, ensuite, parce qu'il est bon, utile et même nécessaire pour vous de prier.

Quoi de plus grand, quoi de plus doux, de plus simple, de plus facile que la prière !

C'est la plus noble occupation de l'homme en ce monde ; c'est ce qui ennoblit, relève et rend dignes d'un être raisonnable toutes nos autres occupations.

C'est la pensée humaine s'appliquant à Dieu, son plus digne objet.

C'est le cœur s'unissant au Dieu d'infinie bonté, d'infinie perfection, d'infini amour, qui peut seul pleinement le satisfaire.

C'est l'enfant qui parle à son père bien-aimé.

C'est l'ami qui converse familièrement avec son ami.

C'est le coupable pardonné qui remercie tendrement son Sauveur ; c'est le pécheur faible et infirme, qui demande miséricorde au Dieu qui a dit : « Jamais je ne rejeterai celui qui vient à moi. »

La prière est la consolation de toutes nos peines. C'est le trésor de notre bonheur intime, que rien ne peut nous ravir. Car la prière est en nous ; elle est nous-mêmes. C'est nous-mêmes pensant à Dieu et aimant Dieu.

Il en est de la prière comme de l'amour de Dieu. C'est une si douce chose que le bon Dieu, en nous en im-

posant l'obligation, ne fait que nous commander d'être heureux.

Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est venu en ce monde pour nous rendre heureux en nous rendant bons, ne recommande-t-il rien tant que la prière : « *Priez sans cesse, dit-il, et ne vous laissez point.* » C'est-à-dire, habituez votre âme à penser à Dieu et à l'aimer par-dessus toutes choses. La prière est le fond de la vie chrétienne. Priez donc, et de bon cœur; non point seulement de bouche, mais du fond de l'âme. Soyez fidèle, au commencement et à la fin du jour, à rendre au bon Dieu votre hommage filial (1).

Priez dans vos peines; priez dans vos dangers; priez dans vos tentations. Priez après vos fautes, pour en obtenir le pardon. Priez dans les principales circonstances de votre vie.

Mêlez la prière à vos actions journalières. Avec elle rien n'est petit devant Dieu; avec elle rien n'est perdu pour le Paradis. Vous serez pur et bon, si vous pratiquez la prière. Votre cœur sera dans la paix. Au milieu des misères de la vie, vous aurez cette joie intérieure qui en adoucit les amertumes; et quand le temps de votre épreuve sera terminé, vous recueillerez le fruit de votre fidélité.

« Bon et fidèle serviteur, vous dira Jésus-Christ, tu as été fidèle en de petites choses; je vais te récom-

(1) « N'attendez rien, disait un jour saint Vincent de Paul, d'un homme qui ne fait point ses prières matin et soir. »

« penser avec de très-grandes... Entre dans la joie de
« ton Seigneur! » (S. Matth., ch. 25.)

XXVII.

A QUOI BON PRIER LA SAINTE VIERGE ET LES SAINTS? COMMENT PEUVENT-ILS NOUS ENTENDRE

R. Comment *vous*, pouvez-vous m'entendre?

— Mais, avec mes oreilles!

— Je le sais bien; aussi n'est-ce pas cela que je
vous demande. Je vous demande *comment* vous pou-
vez m'entendre avec vos oreilles?

Je remue mes lèvres; elles agitent un peu d'air;
cet air entre dans votre oreille et s'arrête à un petit
os recouvert de peau, appelé le *tympa*n.... Et voici
que vous entendez ce que je vous dis!

Comment cela se fait-il? Quel rapport entre ce peu
d'air sur le tympan et ma *pensée* qui se manifeste à
votre âme? — Si nous n'étions témoins de cela chaque
jour, nous n'y pourrions croire. Il est bien certain ce-
pendant que cela est.

Eh bien, quand vous m'aurez dit comment vous, qui
êtes à deux pas de moi vous pouvez m'entendre et en-
trer en rapport avec moi, quand je vous parle, je vous
dirai comment la sainte Vierge et les Saints, qui sont

dans le ciel, peuvent entendre mes prières et y répondre.

Le même Dieu qui vous fait m'entendre les fait m'entendre lorsque je leur demande d'intercéder pour moi auprès de lui.

Comment le bon Dieu s'y prend-il pour cela ? il m'importe peu de le savoir. Ce que je sais, c'est que cela est ; c'est que Dieu fait connaître à la bienheureuse Reine des anges et des hommes, à celle qu'il a élevée, seule entre toutes les créatures, à la dignité prodigieuse de SA MÈRE, à celle qu'il nous a laissée pour MÈRE, pour *avocate*, pour *protectrice*, en mourant sur la croix, qu'il fait, dis-je, connaître à la sainte-Vierge les prières, les besoins de ses enfants qui recourent à sa protection maternelle ; c'est qu'il écoute toujours celle qu'il aime par-dessus toutes les œuvres de ses mains ; c'est qu'il vient encore à nous par elle, comme il y est venu jadis, au jour de son Incarnation ; c'est que le moyen le plus sûr d'arriver à Jésus, c'est d'aller à Marie, qui nous introduit auprès de son Fils et de notre Dieu, couvrant ainsi par sa protection notre indignité et nos dispositions imparfaites....

Ce que je sais, c'est qu'il n'y a rien de plus doux, de plus suave, de plus consolant que d'aimer la sainte Vierge, de lui confier ses peines, de lui offrir son cœur.

C'est que son culte rend meilleur, rend chaste, pur, doux, humble ; fait aimer la prière, donne la joie et la paix de l'âme....

Ce que je sais, c'est qu'en aimant et en servant Marie, je ne fais qu'imiter, et bien imparfaitement, hélas ! mon Sauveur Jésus lui-même.

Le premier, il a aimé sa Mère, si bonne et si sainte, par-dessus toutes les créatures ; le premier il l'a servie de ses mains, il lui a rendu toutes sortes d'honneurs, de devoirs, d'obéissance.

Et comme il m'a dit, la veille de sa mort : « Je vous ai donné l'exemple, *afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez*, » je tâche d'aimer de toutes mes forces la sainte Vierge Marie, qu'il a si parfaitement aimée ; et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas en moi le cœur de Jésus, pour l'aimer comme elle mérite d'être aimée.

Ce que nous disons ici de la sainte Vierge s'applique, proportion gardée, au culte des Saints.

Les Saints ne sont point la Mère de Dieu, mais ils sont ses amis très-fidèles et ses plus chers enfants.

Il les aime comme ils méritent de l'être, beaucoup plus que nous, qui ne valons pas grand'chose.

En demandant donc à ces saints et bienheureux frères de prier pour nous, nous faisons une chose toute naturelle : nous agissons comme un enfant désobéissant qui prie son frère plus sage que lui de demander à leur père une faveur, une grâce. Ce qui serait refusé à l'un ne le sera point à l'autre.

Ce n'est point ici le lieu de faire un traité sur le culte de la sainte Vierge et des Saints.

Mais c'est toujours le lieu de dire que la haine

contre ce culte a été le cachet universel de toutes les hérésies, de toutes les insurrections religieuses ; que l'on ne quitte jamais Marie sans bientôt quitter Jésus ; que même l'on ne diminue jamais ce culte pour devenir meilleur.

Ce qu'il faut dire, c'est que les pauvres protestants sont bien à plaindre de ne connaître point, de n'aimer point leur MÈRE !... de ne point accueillir celle que Jésus-Christ a choisie, a aimée, a unie inséparablement au mystère de son Incarnation, au mystère de sa crèche, aux mystères de son enfance, de sa vie cachée, de sa vie publique, au mystère de ses douleurs et de notre rédemption ; celle qu'il associe, dans le ciel, aux mystères adorables de sa gloire et de sa royauté.

Ils doivent trembler lorsque, jetant les yeux sur tous les siècles chrétiens, ils n'en trouvent pas un seul qui ne condamne leur silence, et qui n'ait réalisé la parole prophétique de la Vierge elle-même : « *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* » (Saint Luc, ch. 1.)

Quelle religieuse émulation pour célébrer et honorer la Mère, parmi tous les peuples qui ont connu et adoré le Fils ! Nulle part on n'aperçoit ce Christ solitaire, rêvé par Luther, Calvin et les autres, mais le Christ tel qu'il se montra à l'œil des prophètes, tel qu'il paraît dans l'Évangile, enfant de la Vierge, formé de sa chair et de son sang, porté longtemps dans son sein et dans ses bras, remplissant trente ans envers

elle les devoirs du fils le plus soumis, expirant sous ses yeux, et reposant encore dans ses bras avant de passer de la croix au sépulcre....

Qu'ils interrogent, ces fils sans mère, ces enfants sans entrailles, ces contempteurs de Marie, qu'ils interrogent toutes les générations chrétiennes ! Ils ne trouveront pas une seule des grandes voix du Christianisme, depuis les premiers successeurs de Pierre jusqu'à Pie IX, depuis les Ignace, les Irénée, les Épiphane, les Cyrille, les Ambroise, les Augustin, jusqu'à Bossuet et Fénelon, qui n'ait entonné une hymne de louange à Marie ; pas une illustration dans la science, la littérature et les beaux-arts, qui ne lui ait consacré quelques-unes de ses veilles !

Étrangers à tout cet amour, les pauvres protestants, qui rejettent Marie, n'ouvriront-ils point les yeux, et ne se demanderont-ils point enfin si la véritable famille, si la véritable Église de Jésus-Christ n'est pas celle où sa sainte Mère est si filialement chérie et honorée ?

XXVIII.

POURQUOI N'Y A-T-IL PLUS DE MIRACLES ?

R. Un *miracle* est un fait sensible qui surpasse évidemment les forces de la nature.

C'est une chose que Dieu seul peut faire, et qui manifeste son intervention d'une manière extraordinaire dans les choses de ce monde.

« Pourquoi n'y en a-t-il plus? » demande-t-on.

A cela, j'apporte deux réponses :

1° Il y en a encore, et beaucoup. 2° Il est tout naturel qu'il y en ait moins que dans les premiers siècles du christianisme.

1° *Il y en a encore.*

Moi qui vous parle dans ce petit livre, je pourrais vous dire que j'en ai vu, et que j'ai vu en outre plusieurs personnes sur qui des *miracles authentiques* s'étaient opérés, tels que la guérison instantanée de maladies incurables.

Mais je préfère vous citer un fait d'une portée plus générale.

Un Anglais protestant était à Rome, sous le pontificat du pape Benoît XIV. Il causait, avec un Cardinal, de la religion catholique, l'attaquant assez vivement, et rejetant surtout, comme faux, les miracles opérés par l'intercession des saints.

Peu de temps après, ce Cardinal fut chargé d'examiner les pièces relatives à la béatification d'un serviteur de Dieu. Il les remit un jour au protestant, lui recommandant de les examiner avec soin et de lui dire son avis sur le degré de foi que méritaient ces témoignages.

Après quelques jours, l'Anglais rapporte les procès-verbaux. « Eh bien, monsieur, lui demande le

« prélat, quelle est votre impression au sujet de ces
« pièces ? »

— « Ma foi, Éminence, j'avoue que je n'ai rien à
« dire ; et si tous les miracles des saints que votre
« Église canonise étaient aussi certains que ceux-ci,
« cela me donnerait à réfléchir... Dieu seul peut faire
« ces choses, et il faudrait avouer qu'il est avec vous. »

— « En vérité ? lui répliqua le cardinal ; eh bien,
« nous sommes plus difficiles que vous, à Rome ; car
« ces pièces ne nous ont pas semblé convaincantes, et
« la cause est rejetée. »

L'Anglais fut si frappé de cette conduite, qu'il
s'instruisit plus à fond de la foi catholique, et qu'il
abjura le protestantisme avant de quitter Rome.

Or cette sévérité extraordinaire existe encore dans
les procès de canonisation des saints. Et comme, de
nos jours, on canonise des saints, ainsi qu'on l'a fait
dans tous les siècles (1), et que, d'autre part, on n'en
canonise *aucun* sans un examen rigoureux constatant
au moins cinq miracles opérés par son intercession,
nous sommes donc en droit d'affirmer qu'il y a encore
des miracles.

2° Je réponds en second lieu : Il y a *moins* de mi-
racles qu'au commencement du christianisme, et il en
doit être ainsi.

(1) La dernière canonisation a eu lieu en 1839 ; le pape
Grégoire XVI déclara *saints* le B. Alphonse de Liguori et
quatre autres serviteurs de Dieu.

Pour trois raisons :

1^o Parce que le but véritable des miracles a été atteint, savoir : la conversion du monde et l'établissement de la religion chrétienne.

2^o Parce que ce but atteint, n'ayant pu l'être sans des miracles, et d'immenses miracles, atteste à tout jamais le fait même de ces miracles.

L'évidence de la divinité de la religion chrétienne, manifestée *par de grands prodiges*, a seule pu convaincre les païens si sensuels et les juifs si opiniâtres 1^o de la divinité de Jésus-Christ pauvre et crucifié ; 2^o de la vérité de sa doctrine, tout opposée à leurs idées les plus enracinées ; 3^o de la divine mission des apôtres et de leurs successeurs.

Le monde converti au christianisme sans miracle eût été lui-même le plus étonnant, le plus incompréhensible des miracles.

3^o Parce que nous avons aujourd'hui sous les yeux une preuve aussi éclatante de la divinité de notre foi que les miracles l'étaient pour les premiers chrétiens : je veux dire les prophéties de l'Évangile et leur accomplissement dans le monde.

Il y a deux faits surnaturels et divins qui prouvent la divinité du Christianisme : 1^o les miracles de Jésus-Christ et de ses envoyés ; 2^o l'accomplissement des prophéties de l'Évangile.

Les premiers chrétiens voyaient les miracles, *ils ne voyaient pas* l'accomplissement des prophéties que faisait leur Maître ; ils étaient obligés cependant d'y

croire fermement (1), et ils y croyaient facilement à cause des miracles qu'ils voyaient.

Nous autres, nous ne voyons point les miracles qu'ont vus nos pères ; mais nous voyons l'accomplissement des prophéties de l'Évangile (2) ; et ce que nous voyons nous fait admettre aisément les miracles que nous n'avons pas vus.

Les miracles évidents faisaient admettre aux premiers chrétiens l'accomplissement certain des prophéties ; l'accomplissement évident des prophéties nous fait admettre la réalité certaine des miracles.

Le miracle était la preuve des premiers chrétiens ; la prophétie, au contraire, est notre preuve, à nous, par l'évidence du fait divin de son accomplissement.

Et observons que cette preuve, tirée de l'accomplissement des prophéties, est peut-être plus péremptoire encore que celle tirée des miracles, en ce sens que le temps en augmente la force de jour en jour.

Ainsi, la stabilité du Siège de saint Pierre, la permanence de la dispersion et, à la fois, de la conservation des Juifs, pendant dix-neuf siècles, sont des faits bien plus frappants que s'ils ne subsistaient que

(1) Croire, c'est admettre la vérité d'une chose sur le témoignage d'autrui.

(2) Par exemple, la prophétie de la ruine de Jérusalem, de la dispersion et, à la fois, de la conservation du peuple juif à travers les siècles ; la prophétie des persécutions, du triomphe de l'Église ; la perpétuité du Souverain Pontificat de saint Pierre et de ses successeurs, chefs de l'Église, etc.

depuis trois ou quatre siècles. Et si le monde dure encore quelques milliers d'années, cette preuve de la divinité de la religion sera encore bien plus entraînante dans trois ou quatre mille ans qu'elle ne l'est de nos jours.

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait moins de miracles maintenant qu'aux premiers siècles du christianisme.

XXIX.

POURQUOI PARLER LATIN? POURQUOI PARLER UNE LANGUE INCONNUE ?

R. Les protestants, qui ont tout innové en religion, ont les premiers déclaré la guerre au latin, sans faire attention que la *prédication*, la seule partie du culte divin qu'ils aient conservée, est chez nous aussi en langue vulgaire, et qu'ainsi tout ce qu'ils ont nous l'avons.

Pour le *sacrifice* (qu'ils ont rejeté et qui est le véritable culte), il importe peu au peuple que ses paroles sacramentelles, qui ne se prononcent qu'à voix basse, soient récitées en français, en allemand, etc., ou en latin, ou en hébreu.

Outre qu'un nombre considérable de personnes savent le latin, on a pourvu à tout par des traductions

de toutes les prières de l'Église. Ces livres, en nombre infini, s'adaptent à tous les âges, à toutes les intelligences, à tous les caractères.

Certaines cérémonies, certains mouvements, certains bruits connus avertissent l'assistant le moins instruit de ce qui se fait et de ce qui se dit dans nos offices. Toujours il peut suivre le Prêtre et la Messe; s'il est distrait, c'est sa faute.

Quelle idée sublime, d'ailleurs, que celle d'une langue universelle pour l'Église universelle! D'un bout du monde à l'autre, le catholique qui entre dans une Église de son rit est chez lui. Rien n'est étranger pour lui. En arrivant, il entend ce qu'il entendit toute sa vie; il peut mêler sa voix à celle de ses frères.

La fraternité qui résulte d'une langue commune est un lien mystérieux d'une force immense!

Rien n'égale, en outre, la dignité, la grandeur, la clarté, la beauté de la langue latine. C'est la langue des conquérants de l'univers, des Romains; c'est la langue de la civilisation; c'est la langue de la science. Cette langue est la reine des langues; elle méritait l'honneur de devenir la langue de la religion!

Enfin toute langue changeante (comme sont celles que l'on parle encore) convient peu à une religion immuable. Le français de notre temps, par exemple, est tout différent du français parlé il y a deux cents ou deux cent cinquante ans, et encore bien plus de celui que l'on parlait il y a quatre ou cinq siècles. Outre ces grands changements qui dénaturent les

langues vivantes, il en est beaucoup d'autres qui semblent peu importants, mais qui le sont beaucoup. Ainsi tous les jours l'usage change le sens des mots, et souvent le gâte par libertinage. Si l'Église parlait notre langue, il pourrait dépendre d'un bel esprit effronté de rendre le mot le plus sacré de la liturgie ou ridicule ou indécent.

Sous tous les rapports imaginables, la langue religieuse doit être mise hors du domaine de l'homme.

Voilà pourquoi l'Église catholique parle latin.

XXX.

POURQUOI LES PRÊTRES FONT-ILS PAYER LEURS SERVICES ? ON NE DOIT PAS VENDRE LES CHOSES DE DIEU.

R, Il est vrai ; et vous auriez grand tort de croire que les prêtres vendent les choses saintes, les sacrements. la messe, etc., parce que vous êtes obligé de payer ces offices de leur ministère quand vous les réclamez.

La raison de cette pratique, si choquante à la première vue, est tout équitable, ainsi que je vais vous l'expliquer en deux mots.

Le prêtre n'est pas prêtre pour lui, mais pour Dieu et pour ses frères. Il est *l'homme de Dieu* et *l'homme*

de tous, chargé de sauver éternellement les âmes de ses frères en leur faisant connaître, aimer et servir Dieu.

Se consacrant tout entier à une si excellente vocation, il renonce à tout, au bonheur domestique, aux joies du mariage, aux douceurs de la famille, et aussi *à tout moyen de gagner sa vie*, tel que le commerce, le travail manuel, l'industrie, etc.

Il se donne tout à ses frères. Il est bien juste qu'en échange de ce sacrifice universel et de la vie de l'âme qu'il leur donne, les fidèles contribuent à lui fournir les moyens d'existence. Il est homme, tout en étant prêtre.

Dans tous les siècles, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ, le peuple fidèle est venu donner à ses prêtres le nécessaire ; la forme a varié, mais la chose a toujours existé.

Actuellement, en France, depuis la révolution, c'est le gouvernement qui donne aux prêtres un traitement pris sur les impôts publics (1); mais comme ce traitement est insuffisant (il est moindre que la paye d'un

(1) Il est bon de noter ici une chose que beaucoup de fidèles ignorent : c'est que *ce sont eux, et eux seuls* qui, avec le produit des quêtes, des chaises, des bancs, et des autres revenus des églises, font vivre leurs prêtres. Le gouvernement ne donne de traitement qu'au curé seul, et dans quelques endroits au premier vicaire. S'il y a d'autres vicaires, d'autres prêtres appelés à venir en aide au pasteur principal, ils ne reçoivent rien de l'État.

sous-officier de gendarmerie), le gouvernement a réglé, d'accord avec le Pape, que les prêtres recevraient un supplément appelé *casuel*, de la part des chrétiens qui réclameraient *tel* ou *tel office* de leur ministère.

Ainsi on a réglé qu'à l'occasion des mariages, des enterrements, de la célébration des messes, et d'une ou deux autres fonctions encore, on donnerait au ministre de la religion telle ou telle rétribution pécuniaire.

Il ne faut pas croire, cependant, que tout l'argent qui forme le revenu des églises soit pour le prêtre.

Ainsi, dans ces grands mariages, dans ces pompeux enterrements, qui souvent coûtent si cher, la plus grande partie de ce que l'on paye à l'église tombe dans la caisse de la fabrique, qui est administrée par des laïques, hommes honorables et probes, et qui pourvoit à l'entretien des temples, à la réparation des autels, aux frais nécessaires du culte, au chant, etc.

Il est des gens qui s'imaginent que ces jours-là les prêtres *font le poulet*, c'est-à-dire gagnent gros. Il n'en est rien, et ils font souvent moins *le poulet* que ceux qui le leur envient.

Vous le voyez donc, vous ne payez pas les choses de Dieu, mais, au contraire, vous acquittez une dette de justice, et, si je puis l'ajouter, une dette de reconnaissance envers le prêtre qui s'est donné tout à vous.

Si quelquefois (ce qui, Dieu merci, est rare) un prêtre, oubliant la sainteté de son état, s'attache trop à l'argent, travaille pour la terre au lieu de travailler

pour le ciel, vous devez vous souvenir qu'il est homme et porté au mal comme vous, mais que les faiblesses de l'homme ne souillent pas le sacerdoce dont il est revêtu. Le prêtre infidèle est bien coupable, mais son sacerdoce reste toujours pur. Nous l'avons dit, c'est celui de Jésus-Christ, que rien ne peut altérer.

XXXI.

CE SONT LES PRÊTRES QUI ONT INVENTÉ LA CONFESSION.

R. C'est facile à dire ; mais autre chose est de le prouver.

Non, ce ne sont pas les prêtres, c'est CELUI qui a fait les prêtres, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a établi la confession des péchés comme le moyen nécessaire pour en obtenir le pardon.

Ouvrez en effet l'Évangile : le jour même de sa résurrection, le jour de Pâques, ses apôtres étaient réunis, à Jérusalem, dans la salle du cénacle....

Tout à coup, les portes étant fermées, Jésus-Christ paraît au milieu d'eux. Ils sont d'abord saisis de crainte, le prenant pour un fantôme. Mais lui, leur montrant ses mains et ses pieds percés : « Que la paix soit avec vous, leur dit-il ; de même que mon Père m'a en-

« voyé, moi, je vous envoie. *Recevez le Saint-Esprit.*
« LES PÉCHÉS SONT PARDONNÉS A CEUX A QUI
« VOUS LES PARDONNerez ; ET ILS SERONT RE-
« TENUS A CEUX A QUI VOUS LES RETIENDREZ. »
(Saint Jean, ch. xx, v. 22.)

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires. Notre-Seigneur donne donc à ses premiers prêtres, dont le sacerdoce et les pouvoirs durent jusqu'à la fin des siècles, la puissance de pardonner, puissance tellement absolue, que les péchés ne peuvent désormais être pardonnés que par leur ministère, ou en vue de leur ministère (1).

Mais le prêtre ne peut pardonner des péchés qu'il ignore ; quand un pénitent se présente devant lui, il ignore même si ce pénitent a péché. Il faut donc que celui-ci fasse connaître sa conscience, déclare ses péchés, de manière que le Prêtre puisse juger s'il doit lui pardonner de suite, ou bien retenir ses péchés jusqu'à une meilleure disposition.

Or, c'est là toute la confession. Et vous voyez bien, d'après la parole si claire de Jésus-Christ, interprétée

(1) Nous ajoutons à dessein ces derniers mots ; car lorsqu'on ne peut pas recourir au ministère d'un confesseur, on peut obtenir de Dieu la rémission des péchés par un parfait repentir. Mais il faut qu'à cette contrition parfaite soit jointe la ferme résolution d'obéir le plus tôt possible à l'ordre de Jésus-Christ, qui veut que tout péché grave soit porté au tribunal de la pénitence.

Ce n'est donc jamais qu'en vue du ministère de ses prêtres que Dieu remet les péchés dans ces cas extraordinaires.

par le bon sens le plus simple, que *c'est lui qui a inventé la confession.*

Ceux qui le nient ne connaissent pas plus l'histoire qu'ils ne connaissent l'Évangile. Dès les premiers siècles du christianisme, on voit la confession, soit secrète, soit publique, des péchés, faite au prêtre et suivie de l'absolution sacramentelle, regardée comme la condition nécessaire du pardon. Toujours et partout on la voit pratiquée comme institution divine.

Les protestants, qui ont rejeté la confession parce qu'elle les gênait, se sont épuisés vainement à lui chercher un inventeur humain. Il y en a qui ignoraient tellement l'histoire de la religion, qu'ils déclarèrent que la confession avait été inventée, dans le treizième siècle, par le concile de Latran.

Malheureusement pour ces *savants*, l'histoire de France nous a conservé le nom du *confesseur* de Charlemagne, et de celui de son fils, Louis le Débonnaire, lesquels vivaient quelque *cinq cents ans* avant le concile de Latran !

Celui qui a inventé la confession, nous le répétons, c'est CELUI qui a inventé les conciles, CELUI qui a inventé l'Église, CELUI qui a fait la religion, CELUI qui a fait l'homme, et le monde et toutes choses, le Fils éternel de Dieu, qui s'est fait homme, dans le temps, pour nous sauver.

C'est par miséricorde qu'il nous a donné la confession. C'est afin de nous rendre certains du pardon

de nos péchés, et pour donner ainsi la paix à notre âme.

Lorsque nous avons demandé à Dieu pardon de quelque faute, nous sommes *sûrs* que nous avons demandé le pardon, mais nous ne sommes *pas sûrs* de l'avoir obtenu. Quand, au contraire, nous avons entendu la parole sacramentelle du prêtre : « *Je t'absous de tes péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,* » et que, d'autre part, nous avons fait ce que nous avons pu de notre côté, nous sommes *absolument sûrs* que notre âme est purifiée. Jésus-Christ l'a dit : « *Les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les pardonnerez.* »

De plus, nous recevons dans le sacrement de Pénitence une pleine et entière application des mérites du Sauveur, comme dans tous les Sacraments. Jésus-Christ supplée à l'imperfection, à l'insuffisance de notre contrition ; tandis que, laissés à nous-mêmes, nous ne recevons la grâce de Dieu qu'en proportion de nos dispositions personnelles, toujours bien misérables.

Notre-Seigneur, en instituant la confession des péchés, n'a fait, du reste, que transporter dans la religion un des instincts, un des besoins de notre cœur, dans ordre naturel.

Tout homme qui a mal fait semble soulagé, et comme justifié, par l'aveu de sa faute. Qui n'a senti, dans un moment de chagrin, le désir d'épancher son cœur dans le sein d'un ami ?

Telle est la confession. Le péché est le vrai *mal* qui

pèse sur un cœur honnête et droit ; le prêtre est le confident de ce remords, le consolateur de cette peine. Il fait plus que de la soulager, il l'enlève ; et il lui substitue le calme et la joie de la bonne conscience !

N'avouerez-vous point que Dieu est bien bon dans cette *invention* de la confession?...

Traduisons en français, comme il nous arrive quelquefois, cette parole inconsiderée : « Ce sont les prêtres qui ont inventé la confession. »

Elle veut dire, la plupart du temps : « Je ne veux pas me confesser, parce que :

« 1° Je suis un orgueilleux ou un libertin qui en ai trop à dire ;

« Et que 2° je ne veux pas me corriger de mes vices. »

Vous qui parlez contre la confession, osez dire que je me trompe !

XXXII.

A QUOI SERT LA CONFESSION ?

R. D'abord, il faut qu'elle serve à quelque chose de bon, puisque c'est une institution divine, et que Dieu ne fait rien sans motif.

Mais, de plus, vous demandez à quoi sert la confession ? *Confessez-vous, et vous verrez à quoi cela sert.*

Vous verrez que cela sert à devenir bon, de mauvais que l'on est ; vous verrez que cela sert à se corriger de ses vices et à avancer à grands pas dans les vertus les plus héroïques.

A quoi sert la confession ? Demandez-le à cet apprenti, à ce pauvre enfant que de honteuses habitudes dégradaient, et dont la flétrissure s'imprimait déjà sur son visage... Le voici tout changé au physique comme au moral. Qu'a-t-il donc fait ? Il s'est confessé, il se confesse... Avant il ne se confessait pas.

A quoi sert la confession ? Demandez-le à cet ouvrier naguère si libertin, si passionné pour le cabaret ; actuellement si chaste, si sobre, si rangé, si travailleur ; devenu en peu de temps le modèle de ses camarades ! Sa femme et ses enfants trouvent que la confession sert à quelque chose.

A quoi sert la confession ? Demandez-le à cette pauvre femme, accablée de misère, chargée d'enfants, maltraitée par son mari... Elle a voulu plusieurs fois, la malheureuse, aller finir ses peines dans la rivière... La pensée de Dieu et de ses enfants l'a retenue. Elles'approche du confesseur... Je ne sais ce qu'il lui dit ; mais voici qu'elle rentre chez elle la paix dans le cœur, presque la joie sur le visage. Elle porte doucement ses peines ; elle souffre sans rien dire les duretés de son mari... Celui-ci s'étonne du changement, puis il admire, puis il aime, puis il imite. Comptez : un suicide de moins ; une mère conservée à six ou sept enfants ; un bon ménage, et une famille vertueuse de plus !

Après cette pauvre femme, c'est un serviteur qui, depuis longues années, faisait des *petits profits* un peu hasardés, aux dépens de son maître. Un remords l'a troublé; il va trouver le prêtre... Si le maître a l'œil à ses affaires, il peut voir que la dépense diminue sans que le train de sa maison ait baissé... Et il reçoit un jour un billet de quatre ou cinq cents francs d'une main inconnue.

Comptez : un coquin de moins ; peut-être la flétrissure du bague épargnée à une honorable famille ; un honnête serviteur de plus.

A quoi sert la confession ? Demandez-le aux pauvres de telle commune. Le riche propriétaire du lieu les laissait dans leur misère ; il dépensait pour lui toute son immense fortune... Depuis quelque temps il se confesse... et le voici devenu le père des malheureux ; il va au-devant de leurs privations... Ils trouvent, les pauvres gens, que la confession sert à quelque chose !

La confession, c'est le secret de la vertu.

C'est elle qui rend, qui conserve la paix du cœur, sans laquelle il n'y a pas de bonheur.

C'est elle qui prévient une foule de crimes et de malheurs.

C'est elle qui relève le pauvre pécheur que sa faiblesse a séparé de Dieu ! C'est elle surtout qui console le mourant prêt à paraître devant son Dieu et son juge !

Quel changement vous verriez en France si tout le

monde se confessait, sincèrement et sérieusement, comme on doit le faire !

Les lois et les gendarmes n'auraient plus guère à s'exercer. Il y aurait dans cette seule loi de l'Église : « Tous tes péchés confesseras, à tout le moins une fois l'an, » de quoi régénérer la France, et arrêter toutes ses révolutions.

Jugez donc de l'arbre par ses fruits.

Il en est de la confession comme de toute la Religion; elle n'a pour ennemies que les passions.

XXXIII.

JE N'AI PAS BESOIN DE ME CONFESSER. JE N'AI RIEN A ME REPROCHER; JE N'AI NI TUÉ, NI VOLÉ, NI FAIT DE TORT A PERSONNE. JE N'AURAIS RIEN A DIRE.

R. C'est là le résultat de votre examen de conscience ? Mon cher ami, de deux choses l'une : ou bien vous êtes un homme exceptionnel, ou bien vous ne voyez pas clair dans votre conscience.

Et voulez-vous que je le dise franchement ? *je suis sûr* que vous êtes un homme semblable aux autres, et que la seconde hypothèse seule est la véritable.

— Vous n'avez rien à vous reprocher ? — Examinons un peu. — Ce serait singulier que je visse plus clair que vous en vous-même !

1. D'abord où en êtes-vous par rapport au bon Dieu? Vous m'avouerez que vous lui devez bien *quelque chose*! Il n'est pas *pour rien* votre Créateur, votre maître, votre père, votre fin dernière...

L'adorez-vous? Le priez-vous chaque jour? Le remerciez-vous de ses bienfaits?

Lui demandez-vous pardon des fautes que vous commettez contre sa loi?

Obéissez-vous à cette loi?

Celui qui devrait être la première occupation de votre vie y entre-t-il seulement pour quelque chose? Les pauvres sauvages idolâtres honorent leurs faux dieux. Et vous, qui connaissez le Dieu vivant et véritable, ne vivez-vous point comme s'il n'existait pas?

Voilà donc un point que vous aviez bien mal examiné, lorsque tout à l'heure vous me disiez que vous n'aviez rien à vous reprocher, et que vous seriez embarrassé de trouver quelque chose à dire à M. le curé.

2. Et vos devoirs envers autrui, y êtes-vous plus fidèle? Mettez la main sur la conscience : là encore que de misères!

Charité fraternelle, efficace et sincère; dévouement aux autres; miséricorde envers les pauvres; indulgence pour les fautes de vos frères; respect pour leur réputation; pardon des injures; support mutuel; bon exemple; devoirs de citoyens; devoirs envers la famille, devoirs de bon fils et de bon père, devoirs de bon époux; devoirs de bon maître ou de bon serviteur; devoirs de bon et fidèle ami; devoirs d'ouvriers con-

scienctieux ou de patrons justes et humains, etc. ; la liste en est longue. Les remplissez-vous tous ?

Encore là une belle matière pour votre prochaine confession !

3. Pour vos devoirs envers vous-même, je crois pouvoir vous garantir que, si vous ne pratiquez pas la religion, il y a plus à dire encore. Voyez :

Vous avez une âme ; quel soin en prenez-vous ? Vous vivez presque comme si vous n'en aviez pas.

Quand vous faites le bien, quels motifs vous animent ? Vous savez que c'est l'intention qui fait l'action, comme dit le proverbe. Une intention mauvaise rend mauvaise les actions les meilleures en apparence. Est-ce donc le motif du devoir qui vous fait agir ? Est-ce le désir d'accomplir la volonté de Dieu, de plaire à Dieu, ou n'est-ce pas plutôt l'intérêt personnel, l'ostentation, le désir d'être estimé et considéré par le monde ?...

Où en êtes-vous de la sobriété, de la tempérance ?

Où en êtes-vous surtout *de la chasteté* ?...

Si votre fils faisait en votre présence ce que vous faites devant Dieu, qui voit tout, vous le chasseriez de votre maison comme un infâme ?...

Si un autre homme disait à votre femme, à votre sœur, à votre fille, ce que vous avez dit tant de fois à des femmes, à des jeunes filles, que penseriez-vous de lui, et ne le jugeriez-vous pas bien coupable ?

N'êtes-vous donc point souillé de ce qui souille les autres ?...

Nous pourrions pousser bien plus avant cet examen de votre conscience ; la mine, croyez-moi, n'est pas épuisée.

En voici bien assez pour vous convaincre, si vous voulez être convaincu, que, malgré votre parfaite innocence, vous avez tout ce qu'il faut pour faire une excellente et longue et solide confession. Vous avez, d'une part, les péchés ; je viens de vous exhiber les plus gros ; d'autre part, vous avez, je n'en doute pas, la bonne volonté. Vous connaissez quelque bon prêtre, qui va être enchanté de vous recevoir et de vous pardonner, au nom du bon Dieu.

Allez donc le trouver, et de bon cœur.

Il n'y a que le premier pas qui coûte ; la peine passe bien vite ; la joie demeure.

— « Mais il y a si longtemps que je n'y ai été ! » —
Raison de plus, vous en avez plus besoin.

— « Mais j'en ai trop à dire. » — Tant mieux ; les gros poissons sont les meilleurs. Les confesseurs aiment bien mieux les gros pécheurs que les petits, dès qu'ils se repentent.

— « Mais je ne me rappellerai jamais tout ? » —
Qu'est-ce que cela fait ? Dites ce que vous vous rappellerez ; repentez-vous de tout, et Dieu, qui ne demande que la bonne volonté, vous pardonnera tout. Le repentir est le principal dans la confession.

Allez vous confesser, croyez-moi. Vous verrez que vous serez heureux et enchanté quand vous aurez fini.

Le vrai bonheur, sur la terre, c'est la paix du cœur, fruit de la bonne conscience.

XXXIV.

JE CONNAIS DES DÉVOTS QUI NE SONT PAS MEILLEURS QUE LES AUTRES HOMMES. *Un tel*, QUI SE CONFESSE, N'EST PAS MEILLEUR POUR CELA.

R. Cela prouve 1° ou bien que cet homme n'est pas sincère, ou au moins qu'il est peu éclairé dans la religion, pratiquant l'extérieur, mais négligeant l'esprit, dont on doit surtout s'occuper ;

2° Ou bien que sa nature est singulièrement rebelle, puisqu'une influence aussi puissante ne le rend pas meilleur que le commun des hommes ;

3° Ou bien (et c'est là le plus probable) que vous ne le jugez pas avec impartialité et que *vous êtes injuste pour lui*.

Les chrétiens, remarquez-le bien, ne cessent pas d'être hommes parce qu'ils sont chrétiens. Ils conservent la faiblesse, l'inconséquence de notre pauvre nature humaine, que le péché a si fort corrompue ; leur conduite, dès lors, n'est pas toujours en accord avec leurs principes, avec leurs désirs, avec leurs résolutions.

Mais si la religion ne corrige pas *tous* les défauts de

caractère , si elle ne détruit pas *entièrement et de suite* toutes les imperfections, du moins elle les diminue, elle les détruit peu à peu. Elle ordonne sans cesse de les combattre; elle offre des moyens très-simples et très-puissants pour devenir non-seulement bons, mais parfaits autant que l'humanité le comporte. Voyez les Saints; voyez saint François de Sales , saint François Xavier, saint Vincent de Paul ; c'étaient de *vrais chrétiens*, rien de plus !

Aussi les âmes droites et courageuses qui usent de ces moyens se corrigent-elles promptement , et finissent-elles par devenir meilleures , puis bonnes , puis excellentes.

Ce qui est certain, c'est que la plupart de ceux qui crient contre les dévots sont , les trois quarts du temps, dix fois plus mauvais qu'eux ; ils voient la paille dans l'œil de leurs voisins , et ils n'aperçoivent pas la poutre qui est dans le leur.

La religion ne peut que rendre meilleur. Celui qui a des défauts, tout en étant chrétien, aurait ces mêmes défauts , et plus forts encore, s'il ne l'était pas

Et, de plus, il aurait le très-grand et très-capital défaut que vous avez , vous qui le blâmez d'être religieux : de ne pas rendre à Dieu le culte d'adoration , de prière et d'obéissance qu'il exige de tous les hommes.!

XXXV.

COMMENT LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST PEUT-IL ÊTRE RÉELLEMENT PRÉSENT DANS L'EUCCHARISTIE ? C'EST IMPOSSIBLE.

R. Je n'ai qu'une chose à vous répondre, mais elle suffit.

CELA EST; donc c'est possible.

CELA EST; donc vous devez le croire, bien que vous ne compreniez pas comment cela peut se faire.

Je dis donc que *cela est*, que Jésus-Christ est vraiment et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, et qu'après la consécration de la Messe, il n'y a plus de pain sur l'autel, entre les mains du prêtre, mais le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ vivant, voilé sous les simples *apparences* du pain et du vin.

Pour vous en convaincre, je ne vous montrerai pas tous les siècles chrétiens, depuis les apôtres jusqu'à nos jours, croyant, adorant, proclamant hautement cette présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement d'Eucharistie. Ce serait, certes, beaucoup que de voir les plus grands génies, les plus profonds et les plus savants docteurs, adorer avec la foi la plus entière le sacré mystère de l'autel....

Mais, outre que cela nous entraînerait à de trop

longs développements, je ne veux faire de ceci qu'une affaire de bonne foi; c'est à elle seule que je m'adresse, et je ne veux ici que vous citer textuellement, presque sans commentaires, les paroles mêmes de Jésus-Christ, qui déclare que l'Eucharistie, c'est lui-même, son corps, sa chair, son sang.

Il parle deux fois de l'Eucharistie dans l'Évangile : la première fois, pour la promettre (environ un an avant sa passion); la deuxième (la veille de sa passion), pour l'instituer, et accomplir ainsi sa promesse.

1° La première parole est dans saint Jean, au chapitre VI; la voici; je la propose à votre bon sens :

« *En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.* » Il exige d'abord la foi à sa parole; car ce qu'il va dire est le mystère le plus profond de la foi.

« *Je suis le pain de vie.*

« *Je suis le pain descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai (1) C'EST MA CHAIR POUR LA VIE DU MONDE.* »

(1) Observez cette parole : Jésus-Christ promet ce pain mystérieux; il ne le donne pas encore; il le donnera plus tard : « *le pain que je donnerai.* »

Ce n'est donc pas, comme le disent les protestants, une manière figurée de parler de la doctrine qu'il prêchait, car cette doctrine il la donnait; on ne peut promettre ce qu'on a déjà donné et ce qu'on donne.

Les Juifs, à qui il parlait, se dirent alors ce que vous dites vous-même : Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? Comment cela peut-il se faire ? — Et ils ne voulaient pas le croire.

Voyez comme Notre-Seigneur Jésus-Christ leur affirme de nouveau sa présence réelle dans le Pain eucharistique :

« EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DÉCLARE :
 « *si vous ne MANGEZ LA CHAIR DU FILS DE*
 « *L'HOMME, et si vous ne BUVEZ SON SANG, vous*
 « *n'aurez point la vie en vous.*

« *Celui qui mange MA CHAIR et qui boit MON*
 « *SANG a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai*
 « *au dernier jour.*

« *Car MA CHAIRE EST VRAIMENT UNE NOURRITURE,*
 « *et MON SANG EST VRAIMENT UN BREUVAGE.*

« *Celui qui MANGE MON CORPS et qui BOIT MON*
 « *SANG demeure en moi, et moi je demeure en lui.*
 « *Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »*

Qu'en dites-vous ? Ne croyez-vous pas à la parole de Jésus-Christ lui-même, vous affirmant que l'Eucharistie est son corps et son sang, avec une clarté d'expressions si désespérante, que les protestants se tournent et se retournent en vain depuis trois cents ans, se mettent l'esprit à la torture pour se soustraire à l'évidence ?

2° Si cette première parole de Jésus-Christ est claire comme la vérité elle-même, la deuxième, qui est la

parole même de l'institution de l'Eucharistie, ne l'est pas moins.

La veille de sa Passion, Notre-Seigneur, après la Cène, prend du pain entre ses mains divines et vénérables, le bénit, et le présente à ses apôtres en disant : « *Prenez et mangez-en tous; car CECI EST MON CORPS.* »

Est-ce clair? CE CI, ce que je tiens et ce que je vous présente; EST, quoi? MON CORPS.

Puis il donne à ses apôtres, qui furent ses premiers prêtres, l'ordre et le pouvoir de faire ce qu'il vient de faire lui-même, en ajoutant ces paroles : « *Et vous, toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi;* » c'est-à-dire comme moi-même, comme je viens de les faire.

Hommes de bonne foi, entendez et jugez : CECI EST MON CORPS!!!...

Pour moi, je le déclare, cette seule parole me suffit; et, non-seulement elle est pour moi la preuve éclatante de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mais elle me prouve d'une manière non moins irréfragable sa divinité. Jamais un homme n'a dit, *n'a pu dire* une chose semblable!...

Deux observations bien simples vous faciliteront, du reste, la croyance au mystère eucharistique :

1° Le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est *dans un état glorifié, surnaturel, tout différent de l'état du corps humain tel que nous le voyons en cette vie.*

Ce qui était impossible dans l'état mortel, terrestre et passible, devient possible dans l'état immortel, céleste et impassible. — On ne peut raisonner de l'un comme de l'autre.

Ainsi le fer, le cuivre, ne peuvent prendre la forme d'un moule quand ils sont dans leur état ordinaire. Exposez-les à l'action du feu, mettez-les en fusion, à l'état liquide : ils prendront facilement cette forme. Ce *changement d'état* rend possible ce qui ne l'était point primitivement. — Ainsi nous pouvons dire du corps de Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel :

Lors même que l'on montrerait qu'il est absolument impossible que, dans l'état où nous l'avons connu, il soit présent dans le Saint-Sacrement, cela ne prouverait point l'impossibilité de sa présence dans un état nouveau et qui échappe à notre analyse.

2° La nature nous offre de nombreux exemples de ce changement, qui vous paraît *impossible*, d'une substance en une autre.

Le plus frappant de tous est celui de la nourriture corporelle. Le pain que je mange est changé, par l'œuvre mystérieuse de la digestion, en mon corps, en ma propre chair et en mon propre sang. La substance du pain est *changée* en celle de mon corps.

Ce que Dieu opère tous les jours en nous-mêmes naturellement, pourquoi ne pourrait-il pas l'opérer surnaturellement dans le mystère de l'Eucharistie ?

Vous voyez donc qu'il n'est pas IMPOSSIBLE que, par la toute-puissance divine, le pain et le vin soient

changés, sur nos autels, en la substance du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et que l'Eglise, en enseignant sa présence réelle dans le Saint-Sacrement, ne dit point, comme le prétendent des ignorants ou des étourdis, une absurdité, une chose impossible et révoltante pour la raison.

Maintenant comment ce prodige admirable s'opère-t-il ? *Je n'en sais rien*, et les plus grands docteurs ne le savent pas plus que les autres. C'est le mystère de la foi, le secret de Dieu. Ce que nous savons, c'est qu'il est, et cela suffit.

Par cette adorable présence, Jésus-Christ, le roi des âmes, la vie des chrétiens, le chef de l'Eglise, le refuge des pécheurs, le bon et doux Sauveur, le consolateur de toutes les douleurs, est sans cesse au milieu de ses enfants..... Dieu et Homme tout ensemble, il est le lien vivant qui nous unit à son Père et à notre Père. Il l'adore parfaitement et supplée à l'imperfection de nos hommages. Il demande miséricorde pour les continuel péchés du monde.

Il est présent à toutes les générations humaines, qu'il aime et qu'il a sauvées également, pour recevoir de chacune d'elles, jusqu'à la fin du monde, l'hommage de sa foi, de son adoration, de son culte, de ses prières.

Si le Saint-Sacrement est le mystère de la foi, il est aussi, et plus encore, *le mystère de l'Amour !...*

Croyons, aimons et adorons.

XXXVI.

**JE N'AI QUE FAIRE D'ALLER A LA MESSE : JE PRIE
AUSSI BIEN LE BON DIEU CHEZ MOI.**

R. Et le priez vous bien fort *chez vous*? Pardonnez-moi si je me trompe; mais je vous soupçonne un peu de ne le prier pas plus chez vous qu'à l'Église.

La question, voyez-vous, n'est pas de savoir si vous priez le bon Dieu aussi bien chez vous qu'à la messe; mais de savoir si le bon Dieu *veut* que, le dimanche et les fêtes, vous le priiez à la Messe et non chez vous.

Or, il le veut.

Vous vous souvenez que nous avons déjà causé de cela ensemble, et nous sommes convenus que les lois religieuses des Pasteurs de l'Église catholique étaient obligatoires en conscience, parce qu'ils portent ces lois par l'autorité même de Jésus-Christ. « *Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise.* »

L'Église nous ordonnant d'assister à la Messe, les dimanches et les grandes fêtes, c'est désobéir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est désobéir à Dieu même, que de négliger d'y aller.

La raison qui a fait porter cette loi est très-importante; aussi la loi elle-même l'est-elle beaucoup. C'est la nécessité du culte public qu'il faut rendre à Dieu.

Nous ne vivons pas seulement individuellement

comme hommes, comme chrétiens ; nous vivons encore *comme société religieuse* ; et cette société, dont nous sommes les membres, établie par Dieu même, a envers lui des devoirs à remplir, aussi bien que chacun de nous en particulier.

Or, le culte public de la société (ou Église) chrétienne, c'est précisément *l'assistance au Sacrifice de la Messe*, qui nous réunit tous, en la présence de notre Dieu, dans son temple, à des jours fixés à cet effet, les uns par Dieu lui-même (1), les autres par Notre-Seigneur Jésus-Christ, les autres enfin par les apôtres ou leurs successeurs.

Nepasse joindre, à ces moments solennels, au reste de la famille chrétienne, c'est, en quelque sorte, renoncer à son titre de chrétien, d'enfant de Dieu, de disciple de Jésus-Christ, de membre de l'Église catholique.

Aussi est-ce *un péché grave* que de manquer à la Messe, le dimanche et les fêtes obligées, sans une nécessité véritable.

La gravité de cette négligence se comprend d'autant mieux que l'on connaît davantage la grandeur, la sainteté, l'excellence divine du Sacrifice de la Messe.

(1) C'est le bon Dieu qui a institué, dès l'origine du monde, le repos du septième jour, en souvenir perpétuel de la création et de l'éternité. Le dimanche est le jour du bon Dieu, le jour où il faut nous occuper de lui tout spécialement, et nous préparer à notre éternité, qui sera le repos éternel et l'éternel dimanche.

La Messe est le centre de toute la Religion.

Et comment en serait-il autrement ? Elle est le sacrifice de *Jésus-Christ*, Centre de toute la Religion, Dieu des chrétiens, principe et fin dernière de toutes choses.

A la Messe, Jésus-Christ est présent, vivant et glorieux, dans sa divinité et dans son humanité ; il y accomplit, il y renouvelle l'acte suprême de toute sa vie, son *sacrifice*.

Jésus-Christ est la grande victime du salut du monde.

L'homme, par le péché, s'était séparé de Dieu, et l'encens de sa prière n'était plus qu'un encens souillé et impur.

Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, en souffrant et en mourant pour nous, a réparé ce désordre. Il nous a *sauvés* ; il a rendu à nos âmes le Saint-Esprit, qui est leur vie éternelle. Lorsque nous sommes unis à lui par la grâce, c'est-à-dire quand son Esprit vivifie et sanctifie notre âme, nous avons en germe la vie éternelle, et si nous sommes en cet heureux état, au moment de notre mort, nous entrons pour y demeurer toujours dans la vie éternellement heureuse.

Jésus-Christ a donc été notre Sauveur, *la victime de notre salut*. Toute sa vie a été la préparation au grand sacrifice qu'il a offert pour nous sur sa croix, le Vendredi-Saint.

Eh bien, la Messe est la continuation non sanglante,

à travers les siècles et les générations, de ce sacrifice de Jésus-Christ.

Il n'y a aucune différence essentielle entre le sacrifice de la croix et le sacrifice de la Messe. C'est *le même* sacrifice, offert sous une forme différente. Le *Prêtre* est le même, c'est Jésus-Christ; visible sur le Calvaire, invisible et caché dans le Prêtre, à l'autel. La *victime* est la même, Jésus-Christ; sanglante au Calvaire, non sanglante et voilée sous le Sacrement, à l'autel. Les différences ne sont que purement extérieures et apparentes; le fond, le sacrifice est le même.

Le bon Sauveur a voulu que tous les hommes aient le bonheur d'assister à l'acte de leur salut, et que chacun puisse recevoir de lui-même en personne la bénédiction qu'il apporte à tous.

C'est *au moment de la Consécration* (ou *Elévation*), vers le milieu de la Messe, que Jésus-Christ, la Victime du grand sacrifice, descend sur l'autel, et s'offre de nouveau à son Père, pour l'adorer en notre nom, pour le remercier en notre nom, pour lui demander le pardon que nos péchés nous rendent indignes d'obtenir, pour lui demander toutes les grâces, tous les biens dont nous avons besoin.

Par la parole mystérieuse et toute divine du Prêtre, ou plutôt de Jésus-Christ même qui parle par son ministre, le même miracle d'amour qui s'est opéré à la sainte Cène, le Jeudi-Saint, se renouvelle chaque jour sur nos autels. Le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ, et ne conservent plus que

la simple *apparence* du pain et du vin ; de sorte qu'il n'y a plus sur l'autel, après la Consécration, que le corps et le sang de Jésus-Christ ; que Jésus-Christ vivant, résumant ainsi dans le Saint-Sacrement, tous les états, tous les mystères de sa vie mortelle et de sa vie glorieuse.

Le moment du sacrifice, avons-nous dit, est celui de la Consécration. C'est à ce seul moment, en effet, que Jésus-Christ s'offre de nouveau à son Père, et renouvelle l'offrande qu'il a faite sur sa croix, de ses souffrances et de sa mort pour notre salut.

Tout ce qui précède la Consécration est la préparation à cet adorable sacrifice ; tout ce qui la suit en est le complément et l'action de grâces.

Changez donc désormais de langage.

Venez avec tous vos frères, venez à votre Sauveur ; c'est pour vous qu'il descend, qu'il s'immole dans ce grand mystère. Il vous aime, il vous bénit... Et vous, qui avez tant besoin de lui, vous qui, sans lui, ne pouvez sauver votre âme, vous le négligez, vous le dédaignez, vous lui préférez de futiles occupations, des niaiseries, des bagatelles!...

Croyez-moi, rentrez en vous-même ; devenez meilleur. Remplissez un devoir aussi facile qu'il est grave et nécessaire.

Allez le dimanche aux pieds du bon Dieu, faire votre revue de la semaine passée et votre provision pour la semaine suivante. Dieu vous bénira et vous serez heureux.

XXXVII.

JE N'AI PAS LE TEMPS.

R. Avez-vous le temps de manger ?

— Sans doute.

— Et pourquoi mangez-vous ?

— Quelle question ! Pour ne pas mourir. La nourriture est la vie du corps.

— Lequel vaut le mieux, votre âme ou votre corps ?

— Quelle question encore ! Mon âme, sans aucun doute.

— Eh ! faites donc alors pour votre âme au moins autant que pour votre corps ! Vous trouvez, vous prenez le temps de faire vivre votre corps, et vous ne prenez pas celui de faire vivre votre âme !

Je voudrais bien voir que votre patron prétendit vous ôter le temps de manger ! Vous le laisseriez certainement là, lui et sa boutique, et vous diriez : *Avant tout*, il faut vivre.

Eh bien, je vous dis d'une manière bien plus pressante encore : *Avant tout*, même avant la vie de votre corps, *avant tout*, ne laissez pas mourir votre âme, qui est la principale partie de vous-même ; votre âme, qui fait de vous un homme, car par le corps nous

ne sommes qu'un animal, c'est l'âme seule qui fait l'homme et le distingue de la bête.

La religion vous donne la vie de votre âme en l'unissant à Dieu, et vous dites : Je n'ai pas le temps de pratiquer ma religion ? Eh bien, prenez-le, ce temps *nécessaire*. Prenez-le, coûte que coûte, n'importe où, n'importe aux dépens de qui.

Personne au monde n'a le droit de vous en priver, ni votre patron, ni vos maîtres, ni votre père, ni votre mère ; *personne*, sans exception !

Le salut éternel de votre âme ne peut vous être enlevé par aucune créature, et si quelqu'un osait attenter au plus sacré de vos droits, ce serait le cas de pratiquer cette grande règle des apôtres : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*.

« Mais mon état, dites-vous, m'empêche de travailler à mon salut. »

Est-ce vrai ? Faites attention à la réponse ; car si vous me répondiez : *Oui*, après y avoir bien réfléchi, je vous dirais : Alors il faut le quitter et en prendre un autre.

La vie passe promptement, en effet ; mais l'éternité demeure. C'est donc la pensée de l'éternité qui doit dominer toute votre vie. A quoi vous servira de gagner tout le monde si vous venez à perdre votre âme ?

Mais soyons francs. Est-il bien vrai que vous ne puissiez vous sauver, vivre chrétiennement dans votre état ?

Est-ce votre état qui vous empêche de faire une

petite prière matin et soir ? Est-ce votre état qui vous empêche d'élever de temps en temps votre cœur à Dieu dans la journée, de lui offrir vos prières, votre travail, vos privations ?

Ce n'est pas lui qui vous fait jurer, blasphémer le nom de Dieu, fréquenter les barrières, les bals, les cabarets, les lieux de débauche... Le temps que vous passez ainsi serait cent fois suffisant pour faire de vous un bon chrétien, si vous l'employiez à travailler à votre salut.

Ce n'est pas non plus votre état qui vous empêche, le soir, après votre journée, aux approches des grandes fêtes, d'aller trouver un confesseur, d'aller recevoir, avec le pardon de vos péchés, des conseils et des encouragements pour mieux vivre à l'avenir.

En fait de conscience, voyez-vous bien, *on a le temps de faire ce qu'on veut*. Mais il faut le vouloir fortement, énergiquement, avec persévérance.

Ne dites donc plus : « Je n'ai pas le temps de vivre chrétiennement ; » car vous vous tromperiez vous-même.

Dites, si vous le voulez : « Je n'ai pas autant de temps, autant de facilités que je le voudrais. » — Soit ; mais, après tout, c'est le *cœur* que Dieu demande et la bonne volonté ; et il n'est pas besoin de beaucoup de temps pour aimer le bon Dieu, éviter le péché, se repentir de ses fautes ; il ne faut pas beaucoup de temps pour faire ses prières de chaque jour ; il ne faut pas même beaucoup de temps pour aller à une messe

basse, d'une petite demi-heure, le dimanche, et pour aller se confesser quatre ou cinq fois par an.

D'autres font tout cela et plus encore. J'en connais qui ne passent jamais un mois sans recevoir les sacrements ; et ils n'en sont pas plus mauvais ouvriers. — Comment font-ils ? — Faites ce qu'ils font ; ayez bonne volonté comme eux ; et, comme eux , vous vivrez en vrai chrétien ; et , comme eux , vous irez en paradis au lieu d'aller en enfer.

Qui ne donne pas à Dieu son *temps*, Dieu lui refusera son *éternité*.

XXXVIII.

JE NE PEUX PAS ! C'EST TROP DIFFICILE !

Dites donc que *vous ne voulez pas* ! On peut tout ce qu'on veut, en ce qui touche la conscience et le salut.

Ce qui manque, ce n'est pas le pouvoir, c'est le courage. *On a peur* du travail , on recule. Le vrai chrétien est un brave ; semblable à un bon soldat que les efforts des ennemis ne font qu'exciter davantage au combat , il n'a peur de rien. Appuyé sur Jésus-Christ, il tire de lui toute sa force. S'il tombe , il se relève , et recommence le combat plus fort qu'auparavant.

« Je ne peux pas ! » Le paresseux qui , le matin ,

bâille, se délire, se retourne dans son lit, et se rendort, au lieu de travailler, dit aussi : Je ne *peux* pas !

Un jour viendra où vous verrez que vous *pouviez*. Mais il ne sera plus temps alors, et le moment du travail sera passé.

Vous serez devant le tribunal de Jésus-Christ, et vous entendrez sa redoutable parole : « Retirez-vous de moi, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au démon (1). » Vous comprendrez, ce jour-là, que vous *pouviez* !

Cependant il y a quelque chose de très-vrai dans ce que vous dites. Non, vous ne pouvez pas vaincre vos passions et pratiquer les vertus si hautes du chrétien, si vous n'allez chercher, là où elle est, la force nécessaire pour cela.

Non, vous ne pouvez éviter les péchés dont vous avez l'habitude, si vous n'employez les moyens que Jésus-Christ votre Sauveur a déposés à cet effet dans les mains de son Église.

Ces moyens, vous les connaissez ; dans des temps plus heureux, quand vous étiez bon, pur, honnête, parce que vous étiez chrétien, vous les avez employés, et vous avez connu par vous-même toute leur douceur, toute leur puissance.

C'est la prière ;

C'est la sanctification du dimanche ;

(1) Saint Matthieu, ch. xxv.

C'est l'instruction religieuse ;

C'est surtout la fréquentation de la confession et de la sainte communion ;

C'est la fuite des occasions dangereuses, des plaisirs coupables, des mauvais camarades et des mauvaises lectures.

Sans ces moyens, non, vous ne pouvez pas être bon. Avec ces moyens, non-seulement vous le pouvez, mais rien n'est plus doux et plus facile.

Combien de jeunes gens, d'hommes de tout âge et de toute condition, ont des passions plus violentes que vous, qui les domptent cependant, et en sont devenus les maîtres ! Plusieurs sont plus exposés que vous ne l'êtes, et ont plus d'obstacles de tout genre à surmonter. Ce qu'ils font, pourquoi ne pourriez-vous le faire ?

Du courage donc ! c'est là ce qui manque. On est chrétien dès qu'on le veut.

XXXIX:

ON SE MOQUERAIT DE MOI ! IL NE FAUT PAS SE SINGULARISER ; IL FAUT FAIRE COMME LES AUTRES.

R. Êtes-vous une chèvre, mon ami, ou bien un homme ? Les chèvres, je le sais, se suivent les unes les autres : si la première se jette dans un trou, la seconde

la suit, la troisième suit la seconde, la quatrième suit la troisième; ainsi de suite; elles s'y jettent parce que leurs compagnes s'y sont jetées : *elles font comme les autres.*

Mais les hommes doivent-ils agir d'une manière aussi stupide?

Hélas! combien sont chèvres en ce point! combien vont en enfer parce que les autres y vont!

« Il ne faut pas se singulariser, » dit-on. Si fait, il faut se singulariser, non pas par orgueil et parce qu'on dédaigne les autres, mais parce qu'il *faut* être bon au milieu du monde qui est mauvais.

Le mal abonde, et le bien est rare; il y a beaucoup de méchants et peu de bons, beaucoup de païens et peu de chrétiens. Les mauvais forment la masse; ce sont eux qui font la mode, la coutume. Celui qui veut suivre l'autre voie, qui est la bonne, est donc forcé de se singulariser.

Eh bien, cette singularité, il faut l'avoir. Elle est le signe, la condition nécessaire de votre salut éternel.

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a déclaré en termes formels : « Entrez, dit-il (1), par la porte étroite, « parce que la porte qui conduit à la mort est large et « la voie qui y mène est spacieuse, et *il y en a un grand nombre qui y entrent.* Combien est étroite « la voie qui mène à la vie éternelle, *et comme il y en a peu qui la suivent!* »

(1) Saint Matthieu, ch. vii.

« Ne craignez pas, ajoute-t-il en un autre endroit de l'Évangile, ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et qui, après cela, ne peuvent plus rien sur vous. Je vais vous dire qui vous devez craindre : Craignez celui qui peut tuer le corps et perdre l'Âme dans l'enfer. Ah ! je vous le dis, craignez celui-là (1) ! — Celui qui rougira de moi et de ma religion devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père et devant tout l'univers au jugement dernier. — Et celui qui aura persévéré *jusqu'à la fin*, malgré tous les obstacles, malgré surtout les railleries, les exemples et les efforts des libertins, *celui-là SEULEMENT sera sauvé.* » (Saint Matth. XXIV, 13.)

L'avertissement est-il clair ? C'est le *Juge* éternel qui nous le déclare. C'est celui qui ne parle pas en vain, et qui proclame de sa propre bouche que « le ciel et la terre passeront, » mais que « ses paroles ne passeront pas. »

Il faut donc, sous peine de damnation éternelle, être dans le monde différent du monde.

Il faut se faire gloire de cette singularité, loin de la craindre et d'en rougir. C'est elle qui nous fait chrétiens.

« Mais on se moquera de moi. » Eh bien ! laissez se moquer de vous ; vous n'en mourrez pas ! Moquez-vous de ceux qui se moquent de vous ; ils sont les ri-

(1) Saint Matthieu, ch. x, xxviii.

dicules , et vous vous êtes le sage. Lequel doit se moquer de l'autre : le fou du sage, ou le sage du fou ?

Si on se moquait de vous parce que vous mangez, ou parce que vous marchez sur vos pieds et non sur votre tête, cesseriez-vous pour cela de manger, et vous mettriez-vous à marcher sur vos mains ? Non. Et pourquoi ? Parce que ce que vous faites est bien , est raisonnable, et que ce qu'on voudrait vous voir faire est absurde.

Combien plus est-il absurde de perdre votre âme pour plaire à quelques étourdis dont vous méprisez le libertinage au fond de votre cœur ! La louange de pareilles gens , voilà la vraie honte ; leur blâme est un bien. C'est signe qu'on ne leur ressemble pas.

« On se moquera de moi ; donc je ne vais point servir Dieu. » Même raisonnement que celui d'un Français qui ne voudrait plus servir la France , sa patrie, de peur de déplaire aux Anglais , ennemis de la France !

Mais ne vous exagérez pas non plus les choses. Vous ne serez pas le seul de votre parti. Quoiqu'il y ait plus de méchants que de bons , le nombre de ceux-ci est cependant plus grand qu'on ne le pense ; surtout de nos jours, où la religion reprend de plus en plus son bienfaisant empire. — Dans les classes éclairées de la société, c'est maintenant une recommandation honorable que d'être chrétien.

Soyez bon, aimable, obligeant envers tout le monde ; riez avec les autres de ce dont on peut rire sans

offenser Dieu ; et ils vous laisseront bien vite tranquille au sujet de la religion, si tant est seulement qu'ils vous attaquent.

Ne faiblissez pas devant une parole , devant un regard , devant un sourire...

Laissez se perdre *les autres* qui veulent se perdre ; vous , qui savez ce qui en est, sauvez votre âme. Laissez rire qui voudra rire. *Rira bien qui rira le dernier.*

XL.

IL NE FAUT PAS ÊTRE BIGOT.

Eh ! sans doute, il ne faut pas être *bigot* ! Qui vous parle de cela ?

La bigoterie n'est pas la religion; elle en est l'abus.

Les défauts des personnes qui abusent ainsi de la religion, ordinairement par ignorance, ne doivent pas lui être imputés.

On abuse d'elle, comme on abuse de toutes les bonnes choses. Il faut rejeter l'abus et garder l'usage.

Il faut être pieux ; il ne faut pas être bigot. Dieu aime l'un, et il n'aime pas l'autre. Il veut voir en notre cœur de la *dévotion*, c'est-à-dire du *dévouement* à son service, du *dévouement* pour les devoirs qu'il

commande et de l'amour pour sa loi ; mais il n'y veut pas voir de la *bigoterie*, c'est-à-dire de ces petites manies, de ces habitudes mesquines ou superstitieuses de religion, qui souvent font remplacer le principal par l'accessoire et prendre les moyens pour la fin.

Cependant, il faut le dire, ces abus de religion ne sont ni aussi grands ni aussi odieux qu'on veut bien le dire.

Ils ne font ordinairement de mal à personne et ne nuisent qu'à ceux qui les commettent. Ceux qui y tombent sont des personnes (des femmes, communément ; les hommes sont moins portés à ces défauts), des personnes peu éclairées, qui se fatiguent, qui s'embrouillent dans des pratiques extérieures, bonnes en soi, mais trop multipliées ; qui ont des manières singulières ; qui se tourmentent la conscience dans la crainte de mal faire ; qui prennent feu, par un zèle mal entendu, lorsqu'il eût été à propos de se taire, etc.

Voilà ce qu'est la bigoterie. C'est un défaut ; mais plaise à Dieu qu'il n'y ait jamais d'autre abus sur la terre ! Ceux qui déblatèrent contre la bigoterie, ceux qui s'indignent de ses ridicules me rappellent cet homme qui, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour un affreux *assassinat*, s'indignait de ce qu'au bagne on lui avait donné pour compagnon de chaîne... un *voleur*.

Ils sont bien plus condamnables que ceux qu'ils attaquent.

Leur libertinage, leur inconduite, leur oubli des de-

voirs les plus sacrés, leur ignorance religieuse, leurs discours impudiques, leurs exemples, etc., etc., toutes ces choses ne sont-elles pas des *abus* ? Ne sont-elles pas souvent des *crimes* ?

Leur vie entière est un *abus* ; et l'abus de la dévotion est, je crois, le seul abus dont ils ne sont pas coupables. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils l'échangeassent contre les autres, je le demande ?

Ne soyez donc pas bigot, mais chrétien, et bon chrétien. Aimez Dieu, servez-le fidèlement, observez tous ses commandements ; remplissez, pour plaire à Dieu, tous vos devoirs, et soyez docile aux enseignements des ministres de Jésus-Christ.

XLI.

LA VIE CHRÉTIENNE EST TROP ENNUYEUSE. C'EST TROP TRISTE ! SE PRIVER DE TOUT, AVOIR PEUR DE TOUT, QUELLE VIE !

Eh ! là, là ! tout doucement, mon pauvre ami ! ne vous effarouchez pas si vite ! La vie chrétienne ne vous oblige pas « à craindre tout et à vous priver de tout. » Vous vous exagérez les choses ; si la loi de l'Évangile est un *joug*, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous l'impose, nous déclare lui-même « que ce joug est doux et que ce fardeau est léger. »

Vous connaissez sans doute de bons chrétiens. Ont-ils l'air si triste, si maussade, si malheureux ?

Tous ceux que je connais ont, au contraire, quelque chose de paisible, d'honnête, de content sur le visage ; leur vue seule fait du bien.

Je ne nie pas qu'il faille, pour être un vrai chrétien, veiller sur soi-même et éviter certains plaisirs mauvais ou dangereux. Je ne nie pas que la lutte de la volonté contre les passions ne soit quelquefois très-difficile.

Mais trouvez une condition sans lutttes et sans sacrifices ! Pour apprendre votre état, pour gagner votre vie, ne faut-il pas que vous vous donniez du mal, et beaucoup de mal ?

Même pour *s'amuser*, il faut ordinairement s'imposer quelques sacrifices...

Et l'on voudrait que la plus grande, la plus importante, la seule nécessaire de toutes les choses, qui est l'œuvre du salut éternel, ne coûtât rien ! C'est impossible.

Le monde voit les chrétiens prier, faire pénitence, s'imposer des contraintes, donner ce qu'ils ont aux pauvres, étouffer leurs passions, se priver des plaisirs sensuels, et faire telles ou telles autres choses qui lui font paraître cette vie désagréable et rigoureuse.

Mais ce n'est là que l'écorce. Regardez au dedans, et vous verrez le cœur tout réjoui et tout généreux, qui rend faciles, agréables même, ces sacrifices en apparence si pénibles.

Un bon fils, qui se prive pour sa mère, n'est-il pas heureux des privations qu'il s'impose ?

La piété chrétienne change en douceur ce qui est amer dans la pratique du devoir ; comme les abeilles, qui changent en miel le suc très-amer qu'elles cueillent sur la fleur de thym.

Essayez, et vous verrez. Il faut sentir ces choses ; les paroles ne les peuvent faire comprendre à qui n'en a pas l'expérience.

Vous n'avez peut-être, pour cela, qu'à vous reporter aux jours de votre enfance. Il est peu d'hommes qui n'aient goûté ce pur bonheur de l'amour de Dieu au grand et solennel moment de leur première communion.... Vous étiez heureux alors !... Pourquoi ? Parce que vous étiez pur, chaste, appliqué au bien, en un mot, parce que vous étiez chrétien.

Redevenez-le, et vous serez heureux encore. Le Dieu de votre enfance n'a pas changé... comme vous, hélas ! Il vous aime toujours, et attend le retour de son enfant prodigue. N'ayez pas peur de lui ; il est le bon Sauveur, il est le refuge des pécheurs repentants. « *Jamais, nous a-t-il dit, jamais je ne rejeterai celui qui vient à moi !*

Prenez ce joug doux et léger de la vie chrétienne, et vous trouverez le repos, la paix du cœur, la vraie joie en ce monde, et après votre mort les joies éternelles du paradis.

XLII.

IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE.

R. A quoi faire ? Des sottises ? à boire du vin ? à perdre son âme , son honneur , sa santé , son argent avec des libertins ? à faire ce que Dieu défend de faire ? Voilà , certes , une étrange morale ! et je ne sais pas de quel endroit de l'Évangile , ou même du bon sens , elle est tirée !

Oui , il faut que jeunesse se passe ; mais il faut qu'elle se passe , comme toute la vie , dans la pratique du bien , dans la fuite du mal , dans l'accomplissement du devoir.

La seule différence entre elle et la vieillesse , c'est que la jeunesse a plus de vivacité et de forces , et qu'ainsi elle doit faire du bien avec plus de zèle , plus d'ardeur , plus de dévouement.

Oui , il faut que la jeunesse se passe de la sorte , pour être honorable devant Dieu et devant les hommes ; pour être le prélude d'une vieillesse respectable et bénie de Dieu ; pour préparer de loin la moisson que l'âme recueillera , au jour de son départ , sur le seuil de l'éternité.

Il n'y a rien de plus ravissant au monde qu'une jeunesse sainte et pure. Il n'y a rien de plus beau,

de plus touchant, de plus aimable qu'un jeune homme chaste, modeste, laborieux, fidèle à ses devoirs !

Oh ! si les jeunes chrétiens savaient ce qu'ils sont !... pour rien au monde, ils ne voudraient perdre leur gloire !

Une fois perdue, elle ne peut revenir. Le repentir a ses charmes ; mais ce n'est plus l'*innocence* !

Si jeunesse savait ! si vieillesse pouvait !

XLIII.

JE PRATIQUERAI LA RELIGION PLUS TARD, QUAND JE N'AURAI PLUS TANT D'AFFAIRES. JE ME CONFESSERAI PLUS TARD, A LA MORT. BIEN CERTAINEMENT JE NE MOURRAI PAS SANS SACREMENTS.

R. Plus tard ?

Bien certainement ?

Oui, s'il y a un *plus tard* pour vous, et si vous en avez les moyens au moment de mourir, ce qui, *bien certainement*, est douteux.

Combien ont dit comme vous : « Demain, plus tard, » pour qui il n'y a eu que le jugement et l'éternité !...

Combien ont négligé de se confesser quand ils le pouvaient facilement, qui ne l'ont pu faire quand ils l'ont voulu !

Vous vous confesserez à la mort ? Mais si Dieu mettait la mort avant la confession ?

« Oh ! répondez-vous, il est miséricordieux ! » —
Oui ; aussi vous offre-t-il aujourd'hui un pardon que vous ne méritez pas.

Mais celui qui a promis le pardon au pécheur pénitent ne lui a pas promis le lendemain.

Tout au contraire, il l'a averti de se tenir toujours sur ses gardes, parce que la mort lui serait envoyée à l'improviste.... Écoutez le Maître et le Juge : « Je vous « le dis à tous, veillez ! — *Soyez prêts, parce que je « viendrai à l'heure où vous n'y penserez pas...* Oui, « le Seigneur viendra en un jour où vous ne l'attendez « pas et au moment que vous ignorez ; et il rejettera le « serviteur trouvé infidèle... C'est alors qu'il y aura « des pleurs et des grincements de dents... » (Év. saint Matthieu, ch. 24.)

Quelle folie de risquer son éternité sur un peut-être !

Un jeune homme avait abandonné par négligence ses devoirs religieux. Il avait de la foi cependant et raisonnait comme vous : Je me confesserai plus tard ; pour rien au monde je ne voudrais mourir sans sacrements.

Il tombe gravement malade. Sa mère lui parle de son âme, d'un prêtre, de confession... Il hésite, il diffère. Le mal empire. Enfin il se décide. On court chercher le prêtre ; c'était le soir. Il venait d'être appelé auprès d'un autre malade... Quelque temps se passe à

le chercher; enfin on le trouve. Il accourt en toute hâte... Il était trop tard !... Une crise avait emporté le malheureux ; il venait d'expirer dans un affreux désespoir !

Les exemples de morts subites , entièrement imprévues , sont quotidiens. Il y a peu de temps (en 1849), un ouvrier , père de famille et membre de la société d'assistance mutuelle de Saint-François Xavier , tomba d'une hauteur de quelques pieds sur le pavé de la rue de Vaugirard , à Paris. Il se tua roide. Il ne put même pousser un cri ! — Il avait entendu l'avertissement de l'Évangile..... Il se confessait et communiait *tous les huit jours*.

S'il vous en arrivait autant ce soir , seriez-vous prêt , comme lui , à entrer dans votre éternité ?

Plus récemment encore un homme passait dans la rue de ... Il chancelle , tombe. On l'entoure aussitôt ; on le porte dans une boutique voisine. Un médecin est appelé ; il l'examine , et déclare que la mort avait été instantanée , avant même que l'infortuné fût entièrement tombé à terre. Celui-ci n'était pas préparé !...

Après cela comptez donc *sur le lendemain* pour vous sauver !

Après cela parlez-moi de *plus tard* ! Après cela dormez tranquille avec cette pensée : Je me confesserai *bien certainement* à la mort !

Un apprenti avait fait depuis quelques mois sa première communion. Il avait pris une seule résolution , mais l'avait prise sérieusement : « *Si je viens à tom-*

ber dans un péché mortel, j'irai me confesser avant de me coucher, le jour même. »

Ce malheur lui arriva. C'était un samedi; il faisait mauvais temps. Le prêtre était loin. Il se dit d'abord : « J'irai me confesser dans quelques jours. » Mais sa promesse lui revenait en la mémoire, et quelque chose lui disait : Fais ce que tu as promis; va te confesser.

Il hésitait. Dans ce combat intérieur, il se met à genoux et dit un *Ave, Maria*, pour obtenir la grâce de connaître la volonté de Dieu... La prière est le salut de l'âme....

Il se lève et se met en chemin.

A son retour, il est rencontré par une dame qui lui demande d'où il vient; il le lui raconte, la joie sur le visage, et lui dit qu'il va dormir en paix, ayant recouvré l'amitié du bon Dieu.

Sa mère avait coutume de le laisser au lit un peu plus longtemps le dimanche que les autres jours.

Selon son usage donc, elle ne l'éveille qu'à sept heures, en frappant à la porte de sa chambrette et en l'appelant.

Un quart d'heure après, Paul dormait encore. La mère l'appelle de nouveau, et, impatientée de n'avoir pas de réponse, elle entre dans la chambre : « Allons donc, paresseux ! il est près de sept heures et demie; n'es-tu pas honteux?... »

Elle approche de son enfant, qui ne bougeait pas... Elle lui prend la main, qu'elle trouve glacée.... Effrayée, elle regarde... et, poussant un affreux cri, elle

tombe à terre sans connaissance... L'enfant était mort,
et son cadavre déjà froid !!

Heureux de n'avoir pas remis à *plus tard* ! de n'avoir pas remis même *au lendemain* !!

Puissiez-vous être aussi sage, vous qui lisez ceci, et faire de même !



CONCLUSION.

Peut-être, mon cher lecteur, entendrez-vous soulever dans le monde, dans les ateliers, dans les journaux, d'autres difficultés contre la religion. Nous n'avons signalé ici que les plus populaires.

Quelles qu'elles soient, je vous garantis qu'elles ne sont que des *sophismes*, c'est-à-dire des raisonnements qui ont l'apparence du vrai, mais qui pèchent par quelque point. — On ne peut avoir raison contre la vérité.

Si une de ces objections vous arrêtaît, allez, croyez-moi, trouver quelque bon prêtre (Dieu merci, il n'en manque pas au milieu de nous), et soyez sûr d'avance de son bienveillant accueil. Exposez-lui franchement votre difficulté; il vous en montrera la solution.

Tâchez de vous instruire de la Religion : plus on la connaît, plus on l'aime ; et plus on l'aime, plus on la pratique. Beaucoup l'attaquent parce qu'ils ne la connaissent pas. Ils se la figurent tout autre qu'elle n'est, et ils ont beau jeu, dès lors, pour s'en moquer.

Je souhaite que mes causeries avec vous soient

utiles à votre âme. — Relisez et méditez les points qui vous arrêtaient davantage. Si les raisons que je vous donne vous semblent insuffisantes, soyez bien persuadé que la faute en est à moi seul, et non pas à la sainte cause de la vérité que j'ai voulu défendre. La nécessité d'être très-court dans mes réponses, et mon peu de talent, sont les seuls motifs de la faiblesse de la défense.

Puissé-je cependant avoir réussi ! Puissé-je avoir augmenté dans votre cœur le respect pour la foi, l'amour pour la vertu, le zèle pour votre salut ! C'est là toute ma prétention dans ce petit ouvrage !... J'aurais travaillé à votre *bonheur*, et mon livre serait une bonne action.

Je prie le bon Dieu de le bénir, de vous bénir, et de me bénir moi-même. Et sur ce, je vous quitte, mon cher lecteur ; au revoir, j'espère, dans le paradis.

G. S.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PREFACE	v
I^{re} Objection. — Ne me parlez pas de religion !...	1
II. Il n'y a pas de Dieu	6
III. Quand on est mort, tout est mort	9
IV. C'est le hasard qui mène tout ; autrement il n'y aurait pas tant de désordres sur la terre. Que de choses inutiles, imparfaites, mauvaises ! Il est clair que Dieu ne s'occupe pas de nous....	15
V. La religion est bonne pour les femmes	23
VI. Il suffit d'être honnête homme ; c'est la meil- leure des religions. Je suis honnête homme ; cela suffit	24
VII. Ma religion, à moi, c'est de faire du bien aux autres	30
VIII. La religion, au lieu de tant parler de l'autre vie, devrait bien plutôt s'occuper de celle-ci, dé- truire la misère, et nous donner le bonheur..	33
IX. Il y a des savants et des gens d'esprit qui ne croient pas à la religion	42
X. Les curés font leur métier ; laissez-les dire....	47
XI. Je ne crois que ce que je comprends ; un homme raisonnable peut-il croire les mystères de la religion ?	53
XII. Je voudrais bien avoir la foi ; mais je ne peux pas	58
XIII. Toutes les religions sont bonnes	60
XIV. Jésus-Christ est-il autre chose qu'un grand	

	Pages.
philosophe, qu'un grand bienfaiteur de l'humanité, qu'un grand prophète ? Est-il vraiment Dieu ?.....	68
XV. C'est bien plus commode d'être protestant que catholique; on est toujours chrétien, et c'est presque la même chose.....	81
XVI. Un honnête homme ne doit pas changer de religion. Il faut rester dans la religion où l'on est né.....	94
XVII. L'Église catholique a fait son temps.....	96
XVIII. Moi, je veux le pur Évangile, le christianisme primitif.....	99
XIX. J'ai ma religion à moi. Chacun est libre de pratiquer sa religion comme il l'entend; cela me regarde seul, et je sers Dieu à ma manière.	102
XX. Les prêtres sont des hommes comme les autres; le Pape et les Évêques sont des hommes : comment des hommes peuvent-ils être infaillibles ? Je veux bien obéir à Dieu, mais non pas à des hommes comme moi.....	104
XXI. Hors l'Église point de salut ! Quelle intolérance ! Quelle cruauté !.....	107
XXII. Mais la Saint-Barthélemy ?.....	111
XXIII. Il n'y a pas d'enfer, personne n'en est jamais revenu.....	114
XXIV. Dieu est trop bon pour me damner.....	118
XXV. Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui souille l'âme. Dieu ne me damnera point pour un morceau de viande. La viande n'est pas plus mauvaise le vendredi et le samedi que les autres jours.....	122
XXVI. Dieu n'a pas besoin de mes prières. Il sait bien ce qui m'est nécessaire sans que je le lui demande.....	124
XXVII. A quoi bon prier la sainte Vierge et les saints ? Comment peuvent-ils nous entendre ?.....	127

	Pages.
XXVIII. Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles?.....	131
XXIX. Pourquoi parler latin? Pourquoi se servir d'une langue inconnue?.....	136
XXX. Pourquoi les prêtres font-ils payer leurs servi- ces? on ne doit pas vendre les choses de Dieu.	138
XXXI. Ce sont les prêtres qui ont inventé la con- fession	141
XXXII. A quoi sert la confession?.....	145
XXXIII. Je n'ai pas besoin de me confesser : je n'ai rien à me reprocher ; je n'ai ni tué, ni volé, ni fait de tort à personne ; je n'aurais rien à dire.....	148
XXXIV. Je connais des dévots qui ne sont pas meil- leurs que les autres hommes. <i>Un tel</i> qui se confesse n'est pas meilleur pour cela.....	152
XXXV. Comment le corps de Jésus-Christ peut-il être réellement présent dans l'Eucharistie? C'est impossible.....	154
XXXVI. Je n'ai que faire d'aller à la messe ; je prie aussi bien le bon Dieu chez moi.....	160
XXXVII. Je n'ai pas le temps!.....	165
XXXVIII. Je ne peux pas : c'est trop difficile!.....	168
XXXIX. On se moquerait de moi! Il ne faut pas se singulariser ; il faut faire comme les autres...	170
XL. Il ne faut pas être bigot.....	174
XLI. La vie chrétienne est trop ennuyeuse. C'est trop triste. Se priver de tout ; avoir peur de tout : quelle vie!.....	176
XLII. Il faut que jeunesse se passe.....	179
XLIII. Je pratiquerai la religion plus tard, quand je n'aurai plus tant d'affaires. Je me confesserai plus tard, à la mort. Bien certainement, je ne mourrai pas sans sacrements.....	180
Conclusion.....	185







